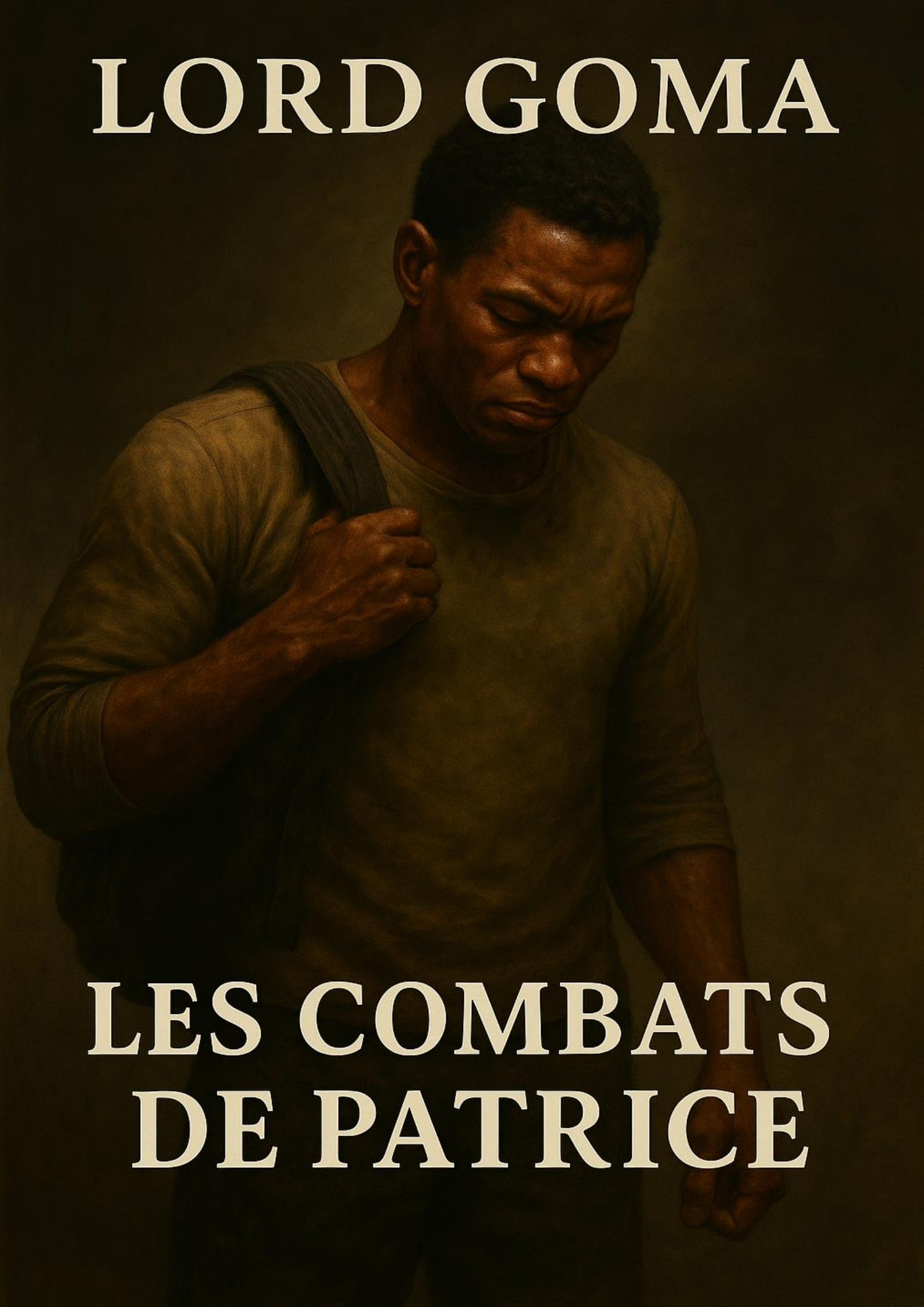
LORD GOMA



LES COMBATS DE PATRICE

A mon père.

A l'homme qui m'a appris, sans discours, ce que signifie aimer sa famille.

Tu disais que la richesse c'est d'avoir la paix chez soi. Je ne l'ai compris que plus tard.

Ton départ a fracturé notre monde.

Mais ton exemple ne nous a jamais quitté.

J'ai appris la responsabilité en te regardant prendre soin des tiens.

J'ai appris la joie dans ta manière de rire.

J'ai appris la dignité dans ta façon de travailler.

Tu n'as pas vu la suite du chemin, cependant nous ne nous sommes pas arrêtés après ton départ.

Parce que l'homme que je deviens a été façonné au début par l'homme que tu étais.

Ton absence a été une blessure.

Ton exemple reste une direction.

A ma mère.

A la femme qui a porté trois enfants, puis tout un monde sur ses épaules.

A celle à qui a transformé le deuil en détermination, la peur en courage, le manque en stratégie.

Tu n'as pas seulement résisté, tu as tenu. Tu as protégé, tu as construit.

Quand la maison tremblait, tu es devenue ses fondations.

Quand la paix disparaissait, tu es devenue notre forteresse.

Quand je me perdais, tu es devenue la rigueur.

Quand je chutais, tu es devenue la main ferme qui relève.

Tu nous as appris à ne pas céder, à travailler, à penser, à encaisser sans plier, à viser haut même quand les moyens étaient bas.

Ce livre parle de mes combats, mais la vérité c'est que j'ai appris à me battre en te regardant faire.

Tout ce que je deviens porte ton empreinte.

A ceux qui ont traversé ma route.

A tous ceux qui de près ou de loin ont posé une pierre sur le chemin de ma vie.

A ceux qui ont tendu la main sans bruit.

A ceux qui ont nourri, conseillé, corrigé, soutenu.

A ceux qui sont restés quand d'autres disparaissaient.

Certains ont un nom dans ces pages, d'autres n'y figurent pas.

Mais leur empreinte est réelle.

Je n'ai peut-être pas toujours eu les mots pour dire merci, mais aucune aide n'a été oubliée.

Aucun geste n'a été effacé.

Cette œuvre porte les traces de votre présence.

Recevez ici ma gratitude sincère.

Lord GOMA

I

Je me souviens encore de cette époque où tout semblait simple.

Nous vivions dans un petit quartier qu'on appelait Sidarap, un endroit bruyant, poussiéreux, vivant perdu quelque part dans la ville aux sept collines. Les maisons étaient collées les unes aux autres, sans clôture ni jardin. Les enfants couraient d'une cour à l'autre comme si le quartier entier leur appartenait. Il n'y avait pas de balançoire, pas de route pavée, que de la terre, des herbes et des rochers mais il y avait la vie. Et nous, les enfants, on s'en contentait largement. De toute façon on trouvait toujours un moyen de jouer.

Notre maison n'était pas grande : un petit salon, deux chambres, une cuisine au fond. Mais elle respirait la chaleur, celle que seuls les foyers unis connaissent.

Mon père, Richard, se levait toujours avant tout le monde. Vers quatre heures, je l'entendais fendre du bois dehors. Le bruit sec des coups de hache me réveillait souvent. Ensuite, il allumait le feu et mettait de l'eau à chauffer pour le bain de chacun. C'était sa façon à lui de prendre soin de nous avant de partir au travail. Ce rituel, je ne l'ai jamais oublié.

Ma mère, Corinne, se levait peu après lui. Elle avait la douceur dans la voix, mais aussi cette fermeté que seules les mères africaines savent combiner. Elle s'occupait de tout : du ménage, du petit déjeuner, de nous. Elle avait une formation de technicienne de laboratoire, mais à cette époque elle ne travaillait pas encore. Elle se consacrait entièrement à la maison, à nous trois, enfin… à nous deux, parce que mon petit frère Raphaël n'était pas encore né.

Ma grande sœur, Éléonore, c'était un peu ma deuxième mère. Six ans de plus que moi, mais déjà si responsable. C'est elle qui m'habillait, qui m'aidait à attacher mes lacets, qui me corrigeait quand je prononçais mal un mot. J'étais turbulent, bavard, parfois distrait, et elle veillait à ce que je ne fasse pas trop de bêtises. Enfin, elle essayait. Déjà plus petit, quand j'étais encore un bébé, elle me portait au dos et faisait toutes ses taches, elle a toujours su prendre soin de moi, même lorsque je lui donnais toutes les raisons de ne pas le faire.

Je sortais chaque matin avec mon père et ma sœur. On montait dans sa voiture, une petite Toyota Starlet rouge vif, qu'il changera plus tard pour une Peugeot 505 vert olive avec sièges en cuir vert. Il déposait d'abord Éléonore à son école, puis on continuait vers la mienne. Mon école primaire s'appelait le

Camp Bové. Elle n'était pas très loin du lieu de travail de mon père, alors après les cours, je marchais jusqu'à lui. Je passais par l'hôpital central, un raccourci que je connaissais par cœur. Traversais longeais les bâtiments, parfois je traversais carrément l'hôpital. J'aimais ce moment. Il y avait les vendeuses de beignets, les infirmiers en blouse blanche, et cette odeur de désinfectant qui me piquait le nez.

Mon père était un homme drôle. Il aimait rire, taquiner. Parfois, le soir, il enfilait une robe de ma mère et l'imitait marcher, parfois il imitait ses ronflements. Nous en rions jusqu'à en avoir mal au ventre. Mes parents s'aimaient d'un amour qu'on voyait, qu'on sentait. Les week-ends, quand ils pouvaient, ils sortaient ensemble. Une promenade, un repas, un cinéma peut-être. Et quand ils rentraient, on voyait dans leurs yeux qu'ils avaient passé un bon moment. C'était ça, l'amour. Simple, vrai, solide.

Mes parents n'ont jamais été laxistes en ce qui concernait notre éducation, je dirai même qu'ils étaient d'une rigueur impressionnante. Nous faisions les devoirs et les révisions avec ma mère et son assistant M. le fouet. Je ne saurai compter les heures que ma mère a utilisé pour que je finisse par accorder les noms en nombre ou alors les réprimandes à cause mon écriture de chien traumatisé. Ecriture qui ne s'est jamais améliorée soit

dit en passant. Peut-être était-ce dû au fait que mon père n'avait pas eu la chance d'aller loin dans les études, mais il souhaitait que nous allions aussi loin que nécessaire, il voulait que nous soyons brillants et cultivés.

Le samedi à la maison était synonyme de musique. Dès son réveil mon père mettait sa musique. En tant que bon congolais c'était Rumba et Ndombolo au menu, Franco, Taboulé, Mario et j'en passe. Mais en cette période-là c'était surtout Koffi Olomidé avec l'album Affaire d'Etat et JB Mpiana avec l'album Toujours Humble qui nous donnaient le rythme de la journée. Nous avions un VCD à l'époque, il avait tous les CD, tous les morceaux en vidéo. Parfois c'était ma mère qui jouait le DJ, et en digne fille duala le makossa était de la partie. Eboa Lotin, les Decca (Ben, Grace, Dora, Isaac), Sergio Polo, Guy Lobe, Nguea La Route, Sam Mbende,etc. nous avons bénéficié d'une culture musicale diversifiée et de qualité. Quand ma grande sœur a commencé à se prêter à l'exercice, nous ne respirions que par Céline Dion.

Le dimanche, ma mère nous emmenait toujours à l'église. C'était sacré pour elle. Elle disait que la vie sans Dieu, c'était comme une maison sans toit : à la première pluie, tout s'effondre.

Je n'étais pas toujours très concentré pendant la messe, je l'avoue. Mais j'aimais ces moments. On s'habillait bien, on chantait, et on jouait car l'église dans laquelle nous allions avait le culte d'enfants. Nous y faisions plein d'activités sous la supervision des moniteurs. Mon père n'allait presque jamais avec nous à l'église, il nous y déposait et revenait nous chercher à la fin. Les dimanches où ma mère n'avait pas apprêté ce qu'il fallait pour le repas avant d'aller à l'église, mon père nous emmenait au restaurant ou alors nous achetions les fameux poulets braisés de la briqueterie pour manger à la maison. De retour à la maison, ma mère entrait en cuisine, ma sœur et moi trouvions quelque chose à faire, jouer, lessive, ou même regarder la télévision. A ce moment de la journée c'était l'émission Tamtam weekend qui passait à la CRTV.

Mon père était quelqu'un de populaire et de bon, il y avait toujours quelqu'un qui allait venir pour passer l'après-midi.

J'étais un enfant curieux. J'adorais les voitures, les films de kung-fu chinois et le football. J'avais toujours quelque chose à dire, toujours une question à poser. Parfois trop de questions, d'ailleurs. Et pourtant, malgré toute cette énergie, j'étais un peureux. La moindre seringue suffisait à me faire trembler. Une fois, je suis tombé malade. Mon père m'a emmené à l'hôpital

central. L'infirmière s'est approchée avec la seringue et j'ai voulu fuir. Alors il m'a dit doucement :

— Si tu ne cries pas, je t'achète une voiture.

Pas une vraie, bien sûr, une voiture jouet. J'ai serré les dents. L'aiguille est entrée, la douleur a brûlé, mais je n'ai pas crié. Après cela nous sommes directement partis dans un magasin de la ville qui à l'époque faisait fureur, le groupe ARNO. Chose promise chose due, j'ai eu ma voiture, le même modèle que celle d'une héroïne des séries de l'époque. J'avais eu la voiture de Black Scorpion.

Je n'ai jamais oublié ce jour-là.

Dans notre quartier, il y avait une autre famille de Congolais. Ils avaient un fils, Franck. C'était plus qu'un ami, c'était un frère. On passait nos journées ensemble à jouer dehors, à fabriquer des voitures avec des boites de sardine et des bambous, à se battre pour savoir qui allait garder le ballon plus longtemps. On rentrait souvent couverts de poussière, les genoux écorchés, mais heureux. Et on savait accuser bonne réception dès la correction qui s'en suivait.

C'était ça, notre vie. Pas parfaite, pas facile non plus, mais pleine de rires, de chaleur et d'amour. Je ne me souviens pas

qu'on ait eu beaucoup de choses matérielles, mais je me souviens qu'on était heureux. Vraiment heureux. Et en toute honnêteté, je ne saurai dire si à cette époque on manquait de quelque chose.

Mon père disait souvent :

— La richesse, c'est d'avoir la paix chez soi.

Et à cette époque, chez nous, il y avait la paix. Une paix douce, simple, qu'aucun de nous ne savait encore fragile.

II

L'an 2006 j'obtiens mon certificat d'étude primaire (CEP), je vais en 6e, je deviens un grand, je laisse les culottes représentatives des uniformes du primaire pour les pantalons des collégiens. Quoi de mieux comme collège que celui dans lequel ma sœur était déjà un visage connu et reconnu ? c'est ainsi qu'à la rentrée de septembre de la même année, je fis mon entrée au Centre Educatif de Bastos. Je me souviens que c'était impressionnant et effrayant. Il y avait beaucoup de personnes et

surtout beaucoup de grands. Ma grande sœur a pris le temps de me montrer l'école, tous les endroits que je devais connaitre, la cantine, les différents surveillants… et elle m'a explicitement dit ce que je ne devais pas faire. Elle a planté le décor.

Le premier trimestre se déroulait bien mais il y a deux points qui ont empêché que ce soit parfait. Tout d'abord, durant tout mon parcours primaire je n'ai connu que deux positions au classement, premier de classe ou deuxième (qui était assez rare). Mais ici j'ai trouvé des adversaires de qualité, j'ai brutalement découvert l'existence des autres positions du classement mais je ne suis jamais sorti du top cinq. Deux filles me maintenaient toujours derrière elles, Julie et Hélène, respectivement les première et deuxième.

Ensuite j'ai eu le coup de foudre pour une camarade. D'une beauté qui me paralysait les neurones, tellement brune qu'on aurait dit qu'elle se lavait avec du lait et du miel, de très longs cheveux, je ne savais même pas que les cheveux des africains pouvaient atteindre cette longueur. Les lèvres en cœur et d'un rose plus que parfait, la douceur de sa voix n'avait pour seule rivale que la douceur de sa peau. Oui oui, étant en 6e c'est exactement comme ça que je la voyais. Et elle n'était nulle autre

que Hélène. Exactement celle qui me marchait dessus intellectuellement.

Mais comme dit plus haut, elle me paralysait les neurones, je n'avais pas le courage nécessaire pour aller lui exposer mes sentiments alors j'ai opté pour la solution que j'utilisais quand je me sentais dépassé, je suis allé voir Eléonore.

Elle est allée lui parler, prendre la température et planter le décor. Malgré son intervention je me suis pris un râteau en métal en plein visage.

Le premier trimestre se clôture avec les fêtes de fin d'années, les fêtes de noël, le meilleur moment de l'année. Cette année-là, le réveillon nous l'avons passé avec d'autres familles congolaises. Cette année-là, noël fut particulièrement beau. J'avais eu ma première paire de All Star Converse, la première d'une série qui se poursuit toujours. A la maison maman nous avait fait des beignets soufflés pour nous tenir en haleine, les repas était divers et variés et les décorations de la maison était fabuleuses. Ma mère a toujours eu un sens poussé pour la décoration. Nous avons passé de très belles fêtes, ma mère était enceinte de mon frère et presque à terme.

Le début du second trimestre à substituer la joie des fêtes à celle de revoir les camarades et retrouver ses petites habitudes. Les cours se déroulaient normalement et bien, rien à signaler, je n'étais pas un enfant à problèmes. Je me souviens clairement du jour où la famille s'est agrandie, c'était un mercredi du mois de janvier. Pendant ma pause, ma sœur est venue à ma rencontre et m'a annoncé la magnifique nouvelle, ma mère venait d'accoucher, Raphaël était né.

D'ordinaire le mercredi, les cours prenaient fin à 12h30 mais ce jour-là, ma sœur a fait cours plus longtemps, je l'ai attendu et nous sommes allés à l'hôpital pour voir maman et Raphaël. Il était si beau, si petit, si fragile et tellement brun. Ça faisait de moi le seul enfant au teint foncé de la famille. Après nous sommes rentrés à la maison avec notre père, ma mère et le bébé sont restés à l'hôpital.

A ce moment précis, nous ignorions tous que mon père était malade. Il nous a laissés seuls et est reparti à l'hôpital rester avec ma mère.

Le lendemain matin nous sommes partis à l'école, la journée s'est bien passée et au retour nous l'avons trouvé à la maison, il m'a semblé fatigué. Une tante est venue à la maison pour nous faire à manger et a vu que mon père n'avait pas la grande forme.

Etant retournée à l'hôpital elle a informé ma mère que son mari n'allait pas bien. Elle devait sortir le samedi mais elle a demandé à sortir le vendredi, vu qu'elle a accouché sans complication et que l'enfant elle allaient bien, elle a été autorisée à sortir.

Le vendredi mon père les a ramenés à la maison, quelques voisins sont venus la saluer et prendre des nouvelles, dès leur départ ma mère a dit à mon père qu'il fallait qu'ils aillent à l'hôpital pour savoir ce qu'il a et le soigner. Mais il a refusé prétextant qu'il était fatigué et qu'ils iront le lendemain. A peine les premières lueurs du jour pointaient le bout de leur nez que ma mère demandait déjà à mon père de s'apprêter pour qu'ils aillent à l'hôpital. A vrai dire je ne sais pas quelles excuses il a sorti à ma mère ce jour-là pour qu'elle ne le traine pas à l'hôpital de force. Mais le lendemain, l'état de mon père était clairement inquiétant en une nuit le changement était énorme. Il n'arrivait même plus à marcher ni à se lever du canapé. Mais ça ne l'a pas empêché de quand même vouloir éviter d'aller à l'hôpital. Je me souviens qu'il avait dit à ma mère qu'ils iraient à l'hôpital lundi car l'argent qu'il avait à la maison était pour que ma sœur et moi allions à l'école, qu'ils iront à la banque ensuite à l'hôpital ; mais ma mère n'en pouvait plus de ses excuses. Elle

a appelé un de ses frères qui vivait dans la ville, quand il est arrivé, elle a également appelé quelques voisins.

Ma grande sœur était déjà partie chercher un taxi. Nous avions un fauteuil en rotin, on a fait assoir mon père dessus, mon oncle aidé des voisins ont porté le fauteuil avec mon père dessus pour le conduire jusqu'où le taxi était stationné, la route ne permettant pas qu'il arrive devant la maison. Une fois installé, mon père a demandé à parler à chacun de ses enfants. Il commença par ma grande sœur, ensuite ce fut mon tour, ma plus grande tristesse est de ne pas me souvenir de ce qu'il m'a dit ce jour-là ; puis ce fut le tour de mon frère. Enfin la voiture a démarré et ils sont partis. Mon père avait sa tête sur les cuisses de ma mère, il n'a pas fait 500 mètres de route avant de trouver la mort.

J'étais à la rivière qui était à l'arrière de la maison en train de faire ma lessive lorsqu'un jeune voisin réputé pour être taquin est venu me dire que mon père est décédé, ça ne faisait même pas cinq minutes que le taxi était parti. Je ne l'ai pas pris au sérieux mais quelques instant, sa grande sœur m'a dit la même chose et à la vue de son visage j'ai su qu'il ne s'agissait pas d'une blague.

Mon père, Monsieur Richard GAMO s'en était allé.

III

A peine âgée de 39 ans, ma mère devint veuve. Nous avions respectivement 17 ans, 4 jours et 11 ans lorsque ma sœur, mon frère et moi sommes devenus orphelins de père. Nous étions accablés par la douleur, par les inquiétudes, par les questionnements. Ma mère était inconsolable, ma sœur et moi étions abattus. Le pilier de la maison, le lion de la savane, le maitre du royaume n'était plus. Qui allait veiller sur nous ? Qui allait nous protéger ? Comment allons-nous nous en sortir ? Voilà je pense quelques questions qui devaient galoper dans la tête de ma mère et probablement dans celle de ma grande sœur.

Mon père avait encore un grand frère en vie, il résidait au Gabon. Des billets d'avion pour son fils et lui avaient été envoyés par des proches de mon père. Mais celui-ci s'est pointé après l'enterrement, tout seul et est venu par route jusqu'au Cameroun. Il a passé quelques temps avec nous et à son retour il nous dépouillé de toute chose matérielle pouvant nous permettre de garder un pseudo contact sensoriel avec notre père. Il a pris tout ce qui lui appartenait et qui était transportable, des vêtements aux chaussures sans oublier les caleçons. Il me revient en mémoire qu'Eléonore avait caché une chemise dans

notre chambre et nous n'avons jamais su par quel moyen il l'avait retrouvé et récupéré. Le verbe « dépouiller » utilisé plus tôt a une place légitime dans ce récit.

Tout cela se déroulait sous les yeux imbibés de larmes, le corps épuisé, l'esprit dans le coma de ma chère mère, le tout soupoudré d'un calme abyssal et d'un mutisme glacial. Tout ce qu'elle nous avait dit c'était de le laisser faire car notre père ne se trouve dans aucune des choses qu'il tient à prendre en héritage en lieu et place de ses enfants. Elle nous répétait sans cesse que notre père se trouve avec nous et en nous, dans nos cœurs, nos cerveaux et dans notre maison. Quelques années plus tard, j'ai pensé que la douleur avait endommagé les facultés intellectuelles de mère pour quelle le laisse agir de la sorte et se contente de nous demander de le laisser partir avec tout ce qu'il voudra. Mais un peu plus tard, avec un peu plus de plomb dans la tête j'y ai vu tellement de sagesse et de grandeur de la part de ma mère.

Après les obsèques et la période de deuil, nous nous sommes enfin trouvés à quatre à la maison, juste chez nous entre nous. L'absence de mon père n'a pas tardé à se faire sentir avec force. Ma mère nous parlait beaucoup, elle nous faisait comprendre que ça allait bien se passer, qu'il fallait qu'on veille les uns sur

les autres, qu'on soit là les uns pour les autres. Je dois avouer qu'à cet âge, contrairement à ma grande sœur, je ne comprenais pas grand-chose.

Le grand frère de mon père n'était pas le seul à voir dans notre vulnérabilité une opportunité. La mort avait ouvert une brèche, et d'autres ombres s'y engouffrèrent.

Pendant la période de deuil, alors que nous tentions de nous réorganiser dans un monde rétréci, une personne particulière fit son apparition. La Première « Épouse » de mon père. Mon père l'avait épousée bien avant ma mère. Elle était plus âgée que lui. De leur union, il n'était né aucun enfant ensemble, mais elle avait des enfants. Tous expatriés grâce à mon père. Je n'avais aucun souvenir d'elle ; elle avait quitté le pays quand j'avais environ deux ans, disparue sans laisser de traces, sans jamais renouer le contact.

Nous n'avons jamais su qui l'a informée du décès. Mais elle revint avec une idée fixe, cristalline dans sa cruauté : nous faire sortir de la maison. Cette maison que mon père avait commencée. Que ma mère, veuve, avait achevée, entretenue, pierre après pierre, sacrifice après sacrifice.

Ce fut le début d'un long harcèlement, un processus d'une lenteur administrative exaspérante. Menaces verbales, Convocations chez les chefs traditionnels, à la sous-préfecture, au tribunal, à l'ambassade du Congo. Dossiers ouverts, plaintes déposées, audiences reportées, intimidations feutrées. Chaque année, ou presque, elle revenait à la charge, inlassable. J'avais onze ans lors de sa première offensive. J'en avais trente à sa dernière.

Ses tentatives ne se sont presque jamais avérées fructueuses mais ce qu'elles réussissaient à faire était c'était de briser notre paix et notre stabilité déjà assez fragiles. L'ambassade du Congo s'est prononcée disant que cette femme n'a jamais été mariée à mon père dans ces lieux, mettant en doute de l'acte de mariage qu'elle brandissait. Nous ne savions quels étaient les leviers qu'elle actionnait mais son investissement à nous faire du tort était impressionnant. On aurait pu croire que notre petite maison, était un palais ou était bâti sur une mine d'or. Elle a même réussi à temporairement faire suspendre la pension qui était versée à ma mère.

Pendant près de vingt ans, notre maison a cessé d'être un sanctuaire. C'était une forteresse assiégée. Nous vivions avec cette épine dans le pied : le harcèlement de dame. Cette crainte-

là, elle vous cambre le dos très tôt. Elle vous enseigne que la sécurité est une illusion et que le danger peut revêtir les atours familiers d'une vendetta familiale.

Ma mère, face à cette marée, fut un rocher. Elle n'a jamais cédé. Sa lutte silencieuse, faite de paperasses et de persévérance, fut ma première leçon de résilience absolue : on ne cède pas. Même quand l'adversaire a pour elle l'usure du temps, des complices qui nous sont proches ou même des moyens déloyaux.

Notre maison généralement visitée par des amis des parents, généralement remplie de vie particulièrement les weekends semblaient miraculeusement avoir disparu des cartes et radars. Ces personnes si familières si présentes jadis n'allaient pas mettre long à se faire « porté disparu ». Heureusement pour nous, tous n'ont pas développé ce talent, il y en a quelques un qui tiennent à peine sur les dix doigts des mains qui ne nous ont abandonné dans cette épreuve. Dieu seul sait ce à quoi ils nous ont permis d'échapper et à quel point nous les portions dans nos prières. Tonton Gérard par exemple, jusqu'à ce qu'il quitte le Cameroun deux ans après veillait tous les mois à ce que nous ayons à manger, que nous puissions aller à l'école et que mon petit frère ne soit en manque de rien. A son départ, nous avons hérité de sa télévision et quelques semaines plus tard nous

avons découvert qu'il nous avait également laissé son réfrigérateur qui fut savamment détourné par quelques-uns des déserteurs. Mon grand-père, le père de ma mère a également été une brise d'air frais pendant cette période caniculaire. Je peux également citer tonton Dieudonné et tonton Fulgence qui ont toujours été là pour nous, surtout après le départ de tonton Gérard. Ils ont toujours eu une pensée pour nous même quand j'étais déjà à l'université.

Malgré tout ce qu'il se passait, ma mère a dû rapidement sécher ses larmes, fermer le livre du deuil et retrousser ses manches. A ce moment-là, je ne sais pas si elle-même était consciente du poids qu'elle aurait à porter.

Par la grâce de Dieu elle a pu trouver un programme de formation en assistance sociale. Ainsi, ma mère sortait tous les matins avec mon petit frère pour aller à sa formation tout comme ma sœur et moi sortions pour aller à l'école. Nous rentrions pratiquement aux mêmes heures. Nous n'étions plus dans le prestigieux Centre Educatif mais dans un collège modeste proche de notre quartier. Le collège bilingue Kiatabala, déjà son nom signale que le monde n'est plus le même pourtant ce collège a fait de moi une tête bien faite.

Après la formation il n'y a pas eu de recrutement mais vu que la formation avait eu lieu au sein d'un hôpital, elle y allait tous les jours et mettait ses services à disposition. Sa rémunération dépendait de la bonne volonté du personnel de l'hôpital. Sans le savoir c'était sans aucun doute Dieu qui lui donnait la force, le courage, la détermination d'y aller tous les jours, de chercher à mettre ses compétences en services malgré qu'il n'y eût pas de place pour elle. Tout cela a été tout sauf une perte de temps car quelques temps est venu s'installer un programme dans ledit hôpital. Programme qui avait besoin de personnel, ma mère fut recrutée et gagnait douze mille francs CFA par mois. C'est risible mais c'est mieux que rien. Je me rappelle ces années où pour avoir un cadeau de noël ma mère m'emmenait à la Fondation Chantal BIYA, où la veille de noël, Madame Chantal BIYA, première dame du Cameroun à l'époque distribuait des cadeaux aux malades et aux nécessiteux. Les cadeaux étant déjà emballés, la découverte était vraiment une surprise car tu pouvais te retrouver avec une poupée étant un garçon. Je me souviens de ces années où nous avons été nourris aux compléments alimentaires conçus pour traiter la malnutrition aigüe sévère chez les enfants, c'est exactement ce qui était écrit

sur l'emballage, ça s'appelait Plumpy nut et honnêtement c'était un délice.

Ma mère nous a appris nos premières leçons de finances, de gestion et d'entreprenariat sans le savoir. Au regard de son salaire, il fallait qu'elle se crée une source secondaire de revenus pour que nous puissions tenir tout un mois. C'est ainsi qu'est née l'entreprise familiale, nous nous sommes lancés dans la vente de jus de foléré, de baobab en fruit et de jujubes, ce sont des fruits secs que l'on trouve dans le septentrion du Cameroun. Le foléré se vendait à la maison et de temps en temps surtout les jours où elle avait cours d'éducation physique et sportive, Eléonore allait en vendre à l'école. Mais le machine à cash c'étaient les paquets de jujubes et de baobab, ils étaient vendus à 25 francs l'unité. Je pouvais en vendre pour 500 à 1000 francs par jour et Eléonore le double. Tous les soirs l'argent rapporté était reparti, une partie servait de capital pour acheter la marchandise pour les jours suivants, une autre était notre argent pour aller à l'école le lendemain et le reste était épargné. J'avais 300f par jour et Eléonore 400f. De la maison à l'école c'était 200f à moto et trente à quarante minutes à pied. Je vous laisse ici le plaisir de deviner quel était notre moyen de transport.

Professionnellement parlant, ma mère se donnait à fond ainsi elle put passer de projets en projets et le salaire s'améliorait au fur et à mesure, certes pas à pas de géant mais il s'améliorait.

Ces années-là ont je pense été les plus difficiles pour notre famille. Mais ma mère n'a ménagé aucun effort pour nous. Peu importe le domaine, elle se sacrifiait pour que l'on puisse être en mesure de donner le meilleur de nous. Pendant longtemps je ne me posais pas des questions telles que : qu'allons-nous manger ce soir à la maison ? comme mes camarades en avaient la coutume. La réponse a été la même pendant des années « du riz », mais il y avait des variantes : riz blanc, riz à l'huile rouge, riz avec de la sauce. Je le dis toujours avec humour, la consommation abusive de riz n'est pas une cause de survenance de béribéri sinon toute ma famille en aurait été de parfaits ambassadeurs. Le weekend c'était les mièlè ma sèsè (plantains mélangés avec de l'huile rouge) ou le plantain malaxé. Avec le temps et les petites évolutions nous sommes tombés dans les poumons de bœuf. Riz et poumons de bœuf, le combo magique de ma mère, c'est nourrissant, c'est lourd, c'est de la viande et ce n'est pas cher. Pour la petite histoire, j'en ai tellement mangé que depuis peut-être mes 18 ans je n'arrive plus à en manger.

Ma mère n’avait presque pas de vie que nous, le soir elle troquait sa casquette de travailleuse ou d’élève pour celle de cuisinière et enchainait ensuite avec celle de répétiteur, sans oublier le fait qu’elle devait en même temps s’occuper de Raphaël.

Cette dame n’a reculé devant aucun obstacle, elle n’a usé d’aucun prétexte, elle n’a jamais baissé les bras même lorsque tout était aligné pour qu’elle le fasse. Elle s’est toujours battue bec et ongles, corps et âme pour ses enfants. Pour que l’on ne dorme pas le ventre vide, pour que l’on soit instruits, pour que l’on ne se sente pas délaissés ni différent. Elle a longtemps gardé ses souffrances pour elle, je ne les ai appris que plus tard. Elle avait du mal à s’acheter un simple rouge à lèvre, à se faire un petit plaisir égoïste même si mérité si nous étions dans le besoin de quoi que ce soit.

Elle était jeune et d’une beauté impressionnante, elle aurait pu se remarier, refaire sa vie, nous envoyer chez des membres de la famille pour respirer un peu mais non, elle ne nous a pas séparé, elle ne nous a pas éloigné d’elle, elle a décidé de tout porter, de tout supporter et de tout assumer.

IV

Le décès de mon père ne nous a pas empêché de terminer brillamment notre année scolaire ma sœur et moi. Mais après nous avons été contraint de changer d'établissement. Nous avons été inscrits au collège bilingue Kiatabala. Un établissement scolaire non loin de chez nous. A titre personnel, j'avais beaucoup d'appréhensions au début, c'était un collège situé en plein milieu des arbres, je dirai presque dans une petite forêt, c'était l'opposé de mon ancien collège. Mais ce petit collège était régi par la recherche de l'excellence, la rigueur, la discipline et la propreté. La discipline y était tellement puissante que les gaffes commises à la maison y étaient également sanctionnées. Je vous laisse imaginer à quel point cela pouvait être désagréable pour un enfant de onze ans. Les corrections publiques étaient une des activités favorites de l'établissement, les corvées manuelles étaient aussi de la partie. Avec beaucoup de recul, cet établissement a renforcé mon éducation et mon sens des choses bien faites.

J'y suis arrivé en classe de cinquième et j'en suis parti en troisième. J'ai été un bon élève, j'avais de bonnes notes même si je n'avais hélas pas retrouvé le chemin de la première place

car à Kiatabala, je suis tombé sur un trio de choc, les « totally spies » comme elles étaient appelées. Justine, Carelle et Jasmine, la première place était d'office à l'une d'entre elles, ce n'était le monopole d'aucune même si Justine y était la plus récurrente suivi de Carelle. Je me baladais surtout entre la deuxième et la quatrième place. Jusqu'en classe de troisième je ne me suis jamais retrouvé au-delà du top cinq.

Nous avons été scolarisés au collège Kiatabala grâce à l'énorme appui financier de tonton Gérard, mais quelques années plus tard, il a quitté le Cameroun et ma mère a assumé seule la suite car elle tenait à ce qu'on ait non seulement une éducation mais une éducation de qualité. Quand j'ai obtenu mon BEPC Raphaël était déjà à la maternelle, pour pouvoir s'en sortir, ma mère a décidé de m'envoyer dans un lycée car financièrement c'était moins lourd à supporter. C'est ainsi qu'après beaucoup d'efforts, j'ai intégré le lycée de la cité verte.

N'étant pas fervent admirateur de mathématiques et surtout ne les comprenant pas vraiment, j'ai demandé à ma mère de m'inscrire en classe de seconde littéraire dit seconde A et elle m'a répondu avec ironie :

Il n’y a pas de problème, du moment que tu paies ta scolarité toi-même. Car si c’est moi qui dois payer, tu feras la seconde scientifique dit seconde C.

Il va de soi que j’ai fini en seconde C.

Premier jour de classe, bienvenue à la désillusion. Dans mes précédents collèges, nous n’atteignons même pas une quarantaine d’élèves par classe, mais ici c’était de loin différent. Nous étions au bas mot cent cinquante élèves, seulement en seconde C1. N’étant ni habitué, ni préparé, je n’ai pas pu trouver une bonne place pour m’assoir en avant de la salle, je me suis retrouvé au fond de la classe, au chaba. Nous étions trois ou quatre par table banc initialement prévue pour deux personnes. Mes voisins de banc étaient tellement âgés qu’ils méritaient au minimum d’être les camarades de ma sœur.

Pour faire simple, je me suis égaré sur tous les plans dans cette école. J’ai commencé à être absent, j’ai découvert les salles de jeu, j’escaladais pour fuir les cours, même à la maison le comportement battait de l’aile. A la fin du premier trimestre j’ai obtenu la moyenne incroyable de 07,39/20 avec près de cent heures d’absence, du jamais vu.

N'ayant jamais obtenu ce genre de moyenne, ou encore ce nombre d'heures d’absence, et craignant la réaction de ma mère, j'ai modifié le sept de moyenne en neuf. Je suis rentré, j'ai montré mon bulletin à ma mère. Malheureusement, la supercherie n'a pas fonctionné, parce que déjà, la falsification du sept en neuf n'a pas convaincu ma mère. Et ensuite, elle a regardé les notes que j'avais obtenues à chaque matière. Elle a refait la moyenne, et ça ne me concordait pas avec un neuf, mais avec un sept. J'ai passé un sale quart d'heure, entre bastonnades, plaintes et remontrances. Bien sûr, le tout était mérité. En début du second semestre, nous sommes allés à l'école, parce que j'avais même été renvoyé. Ma mère a supplié. Elle a fait les pieds et les mains pour que je sois retenu dans le lycée. Le proviseur a imposé deux conditions principales. La première étant que je me fasse corriger, pour ne pas dire fouetter, correctement et copieusement. Et la deuxième, que je promette de me mettre au travail. Chose que j'ai essayé de faire. Car en fin d'année, j'ai obtenu une moyenne générale de 9,78/20, comme on dit communément ici, neuf fort. Mais pour ma mère, ce n'était pas satisfaisant. Pour ma mère n'ayant pas obtenu au minimum dix de moyenne, elle a refusé de m'inscrire en classe

de première. Mais elle a tout de même insisté pour me retirer de cet environnement du lycée, pour me remettre dans un collège.

Mais toujours dans l'optique de pouvoir concilier le tout avec ses modestes moyens, elle m'a envoyé dans un nouveau collège qui avait ouvert, un peu plus près de chez moi, Collège Polyvalent La Perle Plus, collège dans lequel on m'a inscrit en seconde C. J'y ai fait une très bonne seconde C. Je suis sorti premier de la classe pour aller en première. Maintenant, pour aller en première, je voulais faire première D, les sciences de la vie et de la Terre. Mais ma mère s'y est opposée. Disant que ma sœur avait déjà fait la première D, moi j'allais passer par la première C. C'est ainsi que je me retrouve en première C, ou comme on dit, première science mathématique. Pourtant, les mathématiques et moi ne formons pas un beau couple, je vous l'ai déjà dit plus haut. Mais bon, me voici en première C. L'année s'est très mal passée, car j'ai repris les mauvaises habitudes du lycée, c'est-à-dire que j'ai commencé à être absent aux cours, à avoir des moyennes qui ne reflétaient même pas mon engagement ni mon intelligence. Vraiment, j'ai repris la vie que j'avais laissé au lycée de la Cité Verte. En classe de première, au Cameroun, il y a un examen national qu'on présente, le probatoire. Pour aller en terminale, il faut réussir à

cet examen. Malheureusement, cette année-là, je ne l'ai pas obtenu. Je me souviens que lorsque les résultats étaient sortis, j'étais près de la radio, j'ai écouté la lecture des lauréats. Je n'ai pas écouté mon nom, je ne l'ai pas suivi, j'ai été abattu. Ma mère était dans la cour avec ma grande sœur, mon petit frère et un ami de ma grande sœur. Je suis allé leur annoncer que je n'avais pas eu l'examen. Ma mère m'a regardé froidement et m'a dit « Tu pensais sérieusement qu'ils allaient lire ton nom ? ». Ça m'a fait très mal, déjà à cause de cette froideur dont elle a fait preuve, mais aussi parce qu'elle avait raison sur toute la ligne mais surtout car je venais une fois de plus de la décevoir. Avec le comportement que j'affichais, que ce soit à l'école ou à la maison, avec mes performances académiques, ça aurait été miraculeux que mon nom soit lu. Ma mère a donc pris la décision de me renvoyer au collège Kiatabala car dans ce collège-là, j'avais fait un sans-faute. Elle s'est dit que ça avait peut-être été une erreur de m'enlever de ce collège. J'y suis retourné. Le principal et quelques enseignants, notamment M. Iroumé, qui a été mon professeur principal de mathématiques en terminale, ont été surpris de me revoir, disant que moi, je devrais déjà être à l'université. Pourquoi est-ce que je suis encore au collège ? Et en plus, en classe de première, que c'est

inacceptable, que je n'ai pas plus de deux ans dans cet établissement. Chose dite, chose faite. J'ai eu mon probatoire directement, ainsi que mon baccalauréat.

L’adolescence est un temps où l’on construit son monde intérieur. Le mien était bâti sur un sol instable. La Première « Épouse » planait, une ombre intermittente mais jamais dissipée.

Il y avait des années de répit où je pouvais presque l’oublier. Puis, un signe : la posture raide de ma mère en rentrant du travail, une enveloppe officielle posée sur la table, un silence plus lourd que d’habitude. « Elle est passée », disait-elle simplement, ou : « Nouvelle convocation. » Certaines années, c’était une plainte. Une rumeur. Un nouvel angle d’attaque.

Ma mère repartait alors au front, expliquer, justifier, défendre l’indéfendable : le droit pour ses enfants de rester dans leur maison. Je la regardais, impuissant, rongé par une colère froide. Ce conflit volait bien plus qu’un titre de propriété ; il volait la paix, il injectait du poison dans l’ordinaire. Il fut l’un des forgeurs secrets de ma carapace et de ma vigilance permanente.

Ayant obtenu mon baccalauréat, je devais aller à l'université. Malheureusement, je n'avais aucune perspective après le baccalauréat, je ne m'étais pas préparé à ça. Du coup, je suis

parti faire mathématiques. Je me suis inscrit en mathématiques avec certains de mes camarades. Mais, comme je le répète depuis quelques lignes déjà, les mathématiques et moi, nous ne formons pas un beau couple, nous ne formons pas un bon mélange. On ne s'entend pas. Mais, je me retrouve en première année mathématiques à l'université de Yaoundé 1, Ngoa Ekélé. Ça a été difficile, parce que l'atmosphère, l'ambiance, l'environnement qui m'avait égaré au lycée de la cité verte, je l'ai retrouvé à l'université de Yaoundé 1, mais dans des proportions encore plus grandes. Petit exemple, nous avions cours à l'amphi 1000, un amphi qui est censé prendre 1000 élèves. Mais pendant les heures de cours, nous nous retrouvions à plus de 2000. Il n'y avait pas de micro, pas d'électricité, pas de haut-parleurs. Du coup, plus de la moitié de la classe ne comprenait même pas ce que l'enseignant disait. Même pas le quart de la classe ne comprenait réellement ce qu'il dictait. Donc, c'était assez compliqué. Vous vous imaginez bien que cette première année-là a été encore un coup d'épée dans l'eau. Mais pendant cette année-là, ma mère m'a demandé de faire le concours des ingénieurs d'application de la statistique de l'Institut Sous-régional de Statistique et d'Economie Appliquée (ISSEA). Concours que je n'ai malheureusement pas eu. Et

quelques mois après, elle m'a demandé de postuler pour le concours des techniciens supérieurs de la statistique, concours que j'ai réussi. C'est ainsi que je quitte l'université de Yaoundé 1 pour entrer à l'ISSEA, en cycle technicien supérieur de la statistique. Cependant, je ne m'attendais pas à trouver un niveau encore plus prononcé de mathématiques à l'ISSEA. Vraiment, j'avais beau tout faire pour fuir cette matière, mais cette matière m'a collé à la peau. Analyse mathématique, algèbre mathématique, statistique, vraiment, l'ISSEA me semblait être un enfer. Cette première année a été couronnée d'un échec lamentable. J'ai même failli être renvoyé une fois de plus. Mais, par la grâce de Dieu, j'ai été admis à reprendre par indulgence du jury. Donc, au lieu de faire deux années normales pour le cycle technicien supérieur de la statistique, je me suis retrouvé à en faire trois. J'avais dit à ma mère qu'après cette formation, je n'allais plus faire d'études, en tout cas pour le moment. Parce que déjà, j'étais censé être intégré dans la fonction publique congolaise. Mais par un mauvais concours de circonstances, cette solution d'intégration n'était plus d'actualité. Du coup, ce diplôme-là allait juste servir à gonfler ma poche. Mais pendant ma dernière année de cycle technicien supérieur de la statistique, j'étais en stage à l'Institut National de la Statistique.

Et pendant ce stage, j'ai eu pour encadrant M. Romain, un homme qui avait une maîtrise exceptionnelle de son domaine. Il était extrêmement compétent. Je dirais même qu'il était à la fois intelligent et sage. Il avait une aisance pour expliquer son domaine, pour transmettre ses connaissances. Il m'a donné envie de lui ressembler, du moins sur le plan intellectuel. Mais aussi, le fait de voir à quel point il était recommandé, à quel point il était recherché et sollicité, m'a impressionné. J'ai voulu être comme M. Romain. Je me suis rendu compte que je ne pourrais pas lui ressembler si je me limitais au diplôme de technicien supérieur de la statistique. Alors, j'ai voulu avancer, j'ai voulu aller plus loin. Je dirais que M. Romain a su raviver cette flamme en moi, la flamme de la quête de la connaissance. Certains de mes camarades et moi, avons essayé de nous renseigner auprès de l'université de Yaoundé 2, l'université de Soa, pour savoir si, avec nos diplômes de technicien supérieur de la statistique, on pouvait intégrer le niveau 3 de licence. Mais l'université de Soa nous a fait comprendre que ce n'était pas possible. Fort heureusement, on a des aînés qui nous ont fait comprendre que l'université de Dschang était disposée à nous accepter en niveau 3 directement avec nos diplômes de technicien supérieur de la statistique. C'est ainsi que je suis venu

voir ma mère pour lui demander si elle pouvait encore faire un sacrifice et m'envoyer à Dschang. Ce qui était synonyme de me faire quitter la ville, me faire louer, m'envoyer de l'argent chaque mois pour que je puisse vivre, payer l'école à l'extérieur. Vraiment, c'était assez compliqué. Je savais que ma demande n'était pas facile. Mais elle m'a dit :

Ça vient de toi, tu m'avais déjà dit que tu allais arrêter les études, mais si tu as tout seul eu envie de continuer les études, je ne peux que t'accompagner dans cette voie.

C'est ainsi que je me retrouve à l'Université de Dschang. L'objectif d'aller prendre une licence, c'était de revenir faire le concours des ingénieurs statisticiens économistes. C'était le cycle le plus élevé de l'ISSEA. Me voici donc à l'Université de Dschang en troisième année licence. Ça se passe plutôt bien j'ai de bonnes notes, le minimum requis pour être considéré comme bon élève, c'est-à-dire une moyenne de 12/20. À ma première année à l'Université de Dschang j'ai eu une moyenne supérieure 12 au premier semestre, tout comme au second. En fin d'année, tous les étudiants qui avaient réussi à avoir une moyenne supérieure ou égale à 12/20 bénéficiaient de la prime d'excellence. À l'Université de Dschang, j'ai obtenu ma licence, mon master 1 et mon master 2. Pendant mes trois années

académiques à l'Université de Dschang, j'ai eu ma prime d'excellence trois fois, donc chaque année.

Pendant mon année de licence, le concours des ingénieurs statisticiens économistes est lancé. Il y a la possibilité de composer sous réserve de la licence. Cette année-là, m'étant sérieusement préparé, j'ai estimé être à 100% de mes capacités pour ce concours, mais il s'est présenté un problème. Ce concours a eu lieu exactement en même temps que notre session normale, c'est-à-dire notre examen final du second semestre de licence. Du coup, on avait deux possibilités, deux options, deux choix qui se posaient. Le premier étant d'aller passer le concours des ingénieurs statisticiens économistes et ne pas composer ma session normale à l'Université, ce qui s'avère être un délicat vu que j'aurais eu besoin de cette licence pour pouvoir être admis. Deuxième option, faire ma licence et ne pas faire le concours. Face à ce dilemme, mes camarades et moi sommes allés voir le doyen de la faculté pour lui demander s'il était possible de faire une exception pour nous qui voulions présenter le concours. Malheureusement, ça n'a pas pu être possible. Du coup, cette année-là, je ne me suis pas présenté au concours. Pourtant, c'est cette année-là que j'avais toutes les chances de

mon côté de l'obtenir. Ainsi, j'ai réussi ma licence, je suis allé au Master 1.

En année de Master 1, on a relancé ce concours. Je me suis préparé. Honnêtement, je ne me suis pas autant préparé qu'en année de licence, mais je me suis quand même bien préparé pour le concours. Je suis revenu à Yaoundé pour composer, mais il y a eu une fraude la veille du jour de concours. Du coup, le concours a été reporté à une date ultérieure. Honnêtement, ça m'a démoralisé. Je n'étais plus trop intéressé par ce concours. Même quand la date a été reportée, je ne me suis plus préparé. Aucune surprise, je n'ai pas eu ce concours. En année de Master 2, le concours a une fois de plus été lancé. Ma mère m'a demandé de le refaire. J'ai dit non à ma mère, c'est terminé avec ce concours-là, je suis fatigué. Pour la petite information, à l'université de Dschang, je faisais économie mathématique. Du coup, en année de Master 2, j'ai dit que je ne ferai plus ce concours, j’étais fatigué. J'estimais déjà avoir assez fréquenté, j’avais décidé de m'arrêter là. Il fallait que je sois disponible pour avoir un emploi. Parce que fréquenter, oui c'est beau, mais jusqu'à quand ? je précise que quitter du Master 1 pour aller en Master 2, il faut être sélectionné. Et pour quitter du Master 2 pour aller en doctorat, il faut également être sélectionné. J'avais

été sélectionné pour aller en doctorat car j'avais réussi à être major de ma promotion en Master 2. Mais j'étais fatigué, je ne voulais plus continuer les études sans avoir des revenus propres, sans avoir une indépendance financière vis-à-vis de ma mère. J'ai décidé de mettre un terme à mes études et d'être disponible pour le marché de l'emploi.

Durant mes années à Dschang, chaque jour représentait un défi permanent, un test silencieux de ma capacité à tenir face à la vie, avec pour seule arme une somme mensuelle oscillant entre 20.000 et 30.000 FCFA venant de ma mère et de l'appui d'Éléonore. À première vue, cette somme pouvait paraître suffisante pour un étudiant. Mais dans la réalité, elle se transformait en une épreuve de force. Un mois entier à vivre avec un tel budget signifiait rationaliser chaque centime, chaque déplacement, chaque repas. Aller en cours de 7 heures à 18 heures, manger, prendre soin de moi et parfois même me laver convenablement… tout devait se faire dans ces limites strictes.

Au début, je ne voyais que le manque, le vide laissé par ce budget minimal. Il fallait supprimer beaucoup de choses dans ma vie. Les loisirs, les sorties, les petits plaisirs que j'avais pu connaître à Yaoundé ou dans mes précédents établissements, tout disparaissait. Mais j'avais compris rapidement que la

survie ne laissait pas de place aux regrets. Chaque franc dépensé devait être planifié, chaque repas minutieusement calculé. La viande et le poisson n'étaient plus qu'un luxe occasionnel. La sardine en conserve est devenue mon quotidien : elle jouait le rôle du poisson, de la viande de bœuf, et parfois même du poulet. Les repas se réduisaient souvent à des spaghettis sautés à la sardine ou aux œufs, ou du riz sauté. La monotonie était écrasante, mais elle avait un avantage : elle enseignait la discipline, l'économie et l'endurance.

Chaque jour, je devais prendre conscience de mes limites, comprendre que je n'avais pas le droit à l'erreur. Une petite dépense inutile pouvait compromettre mes jours à venir. Mais ces limites m'apprenaient aussi à anticiper, à planifier, à réfléchir à mes choix avant d'agir. J'avais développé une sorte de lucidité forcée : je savais exactement ce que je possédais, ce que je pouvais utiliser et ce que je devais épargner pour ne pas me retrouver à jeun.

Malgré ces contraintes, j'avais la chance d'être entouré de quelques soutiens précieux, qui rendaient cette vie moins austère. Jordan et Marie étaient deux amis qui ont été pour moi plus que de simples camarades. Jordan venait d'une famille généreuse qui, de temps en temps, lui envoyait des vivres.

Chaque fois qu'il recevait un sac de riz ou un peu de farine, il pensait à moi et me donnait une part. Ces gestes simples, pour lui anodins, étaient pour moi des bouées de sauvetage. Marie, quant à elle, avait cette capacité rare de créer un environnement chaleureux autour d'elle. Lorsqu'elle cuisinait, elle m'invitait à partager le repas avec elle et Jordan. Ces moments étaient des oasis dans le désert de ma vie quotidienne, de véritables réconforts qui me donnaient la force de continuer.

À côté de ces amis, il y avait Dolly, ma cousine, que j'avais rencontrée pour la première fois à Dschang. Elle était plus âgée que moi, belle et douce, et d'une générosité rare. Elle connaissait mon emploi du temps et savait quand mes journées s'étiraient trop longtemps. Si elle savait que je terminerais tard mes cours, elle m'appelait pour me demander de venir manger avant de rentrer, afin que je ne rentre pas à jeun. Elle avait une manière de veiller sur moi qui m'étonnait chaque jour. Elle me présentait à tous ses amis et courtisans, et j'avais ainsi, par ce lien de parenté élargi, quelques avantages discrets mais précieux. Être proche de Dolly était une bénédiction, une protection silencieuse dans une ville où je n'avais que peu de repères et peu de ressources.

Cette vie, austère et exigeante, avait un autre effet inattendu : elle forgeait ma patience et ma capacité d'adaptation. Chaque trajet en bus, souvent bondé, devenait une leçon de tolérance et de discipline. Chaque repas frugal me rappelait que la satisfaction ne venait pas de l'abondance, mais de la capacité à se contenter de peu. Et chaque geste d'amitié, aussi simple soit-il, devenait un trésor précieux. Ces années à Dschang, avec mon budget limité, mes repas répétitifs et mes relations discrètes mais solides, m'ont appris à valoriser ce que l'on a, même si cela semble insuffisant au premier regard.

Il y avait des jours où la faim se faisait sentir avec une intensité particulière. Les spaghettis à la sardine ou au riz sauté, répétés chaque jour, devenaient presque un défi psychologique. Mais je me rappelais toujours que c'était nécessaire, que c'était un moyen de respecter ce que ma mère pouvait m'offrir et de ne pas la décevoir davantage. Car elle m'avait déjà tant soutenu en m'envoyant à Dschang, en me permettant de poursuivre mes études alors qu'elle faisait face à ses propres difficultés. Chaque repas frugal était une manière de lui rendre hommage, de montrer que j'étais capable de tenir, même dans l'adversité.

Mes amitiés, aussi, étaient essentielles. Jordan et Marie m'offraient des moments de répit, des instants où je pouvais

oublier ma faim et mes soucis financiers. Quand Jordan recevait des vivres, il pensait à moi. Quand Marie cuisinait, elle partageait toujours. Ces gestes, simples mais constants, m'ont appris la valeur de l'entraide et de la loyauté. Ils m'ont montré que même dans un environnement difficile, l'amitié pouvait être un véritable soutien.

Dolly, ma cousine, a représenté un pilier encore plus solide. Elle m'a non seulement nourri, mais aussi soutenu émotionnellement. Son attention constante, sa manière de s'inquiéter pour moi, sa capacité à m'inclure dans sa vie sociale m'ont offert un sentiment de sécurité et d'appartenance. Elle m'a appris que le lien familial peut être une source inestimable de force, même lorsqu'il ne repose pas sur la proximité géographique ou les ressources financières.

Ces années m'ont également appris l'art de la résilience. J'ai compris que chaque contrainte était une occasion de me surpasser, que chaque limitation pouvait devenir un moteur. L'argent limité, la nourriture frugale, les longues heures de cours, tout cela forgeait ma capacité à tenir, à persévérer et à rester concentré sur mes objectifs. La discipline que j'avais développée à Kiatabala et la rigueur imposée par la vie universitaire se combinaient désormais avec cette nouvelle

compétence : la gestion des ressources limitées et la patience face à l'adversité.

Je devais apprendre à gérer mon temps, mon énergie et mon argent avec une précision presque militaire. Chaque franc dépensé devait être justifié, chaque repas planifié à l'avance. Et pourtant, malgré cette vie austère, j'ai trouvé des moments de joie et de réconfort. Ces moments étaient rares, mais précieux. Ils me rappelaient que la vie, même difficile, pouvait offrir des instants de bonheur et d'émerveillement.

Les difficultés matérielles de cette période ont eu un effet inattendu sur ma croissance personnelle. Elles m'ont appris à apprécier ce qui est essentiel, à ignorer le superflu, et à valoriser chaque geste de soutien et chaque instant de répit. Elles ont renforcé ma patience, ma discipline et ma détermination. Elles m'ont montré que la réussite n'était pas seulement une question de talent ou d'intelligence, mais aussi de capacité à persévérer face aux obstacles et à rester fidèle à ses objectifs malgré les contraintes.

En fin de compte, ces années à Dschang, marquées par la rigueur, l'amitié, le soutien familial et la gestion d'un budget très limité, ont été formatrices au-delà de toute mesure. Elles ont été une école de vie, un terrain où j'ai appris à survivre, à

m’adapter et à grandir. Elles m’ont enseigné que la grandeur ne se mesure pas par ce que l’on possède, mais par la force avec laquelle on avance malgré ce que l’on n’a pas. Et surtout, elles m’ont appris que la véritable réussite repose sur la persévérance, la résilience et la capacité à rester humain face aux difficultés.

V

En toute honnêteté, je ne sais pas si je m’étais rendu disponible pour le marché de l’emploi ou pour celui du chômage. Tout fier de mes diplômes, la vie s’est donné le plaisir de m’enseigner la réalité. En ce moment-là mon activité principale était de chercher un emploi, tous les jours je postulais quelque part. Que ce soit en dossier physique ou en présentiel, dans mon domaine de compétence ou non, tous les jours je postulais un emploi. Mais je n’avais que le silence en guise de réponse. Cependant je dois admettre que j’avais été appelé pour deux emplois, le premier c’était pour être téléconseiller. Il était rémunéré à hauteur de 40.000 FCFA, mais seulement le coup de mon transport pour y aller était de 52.000 FCFA, il va de soi que je

n’ai pu accepter. Le second quant à lui était pour un poste de statisticien dans un centre hospitalier, sauf que c’était dans la ville de Bamenda et à ce moment-là, les tensions dans cette zone étaient très fortes à cause de la présence des ambazoniens, un groupe de rebelles qui semaient le trouble. Craignant pour ma sécurité et pour ma vie j’ai pris la décision de rejeter leur offre. Ce choix n’a pas été facile surtout au regard de ma situation et de celle de ma famille mais je me disais que je serai plus utile en sécurité et vivant que mort. J’avais vraiment peur car il m’était déjà arrivé d’aller à Bamenda au début des conflits et ce que j’y avais vu avais marqué mon esprit d’une encre indélébile.

Il y a une fatigue particulière qui ne vient ni du corps ni de l’esprit, mais de l’identité. Une fatigue d’être soi quand tout, autour, semble prouver que ce soi-là est une erreur. C’est dans cet état que je me suis retrouvé. Non pas soudainement, mais par accumulation lente, méthodique, presque scientifique. Chaque refus, chaque silence, chaque candidature sans réponse ajoutait une couche supplémentaire à une conclusion que je refusais de formuler à voix haute : peut-être que j’étais un échec.

Je ne le disais à personne. Surtout pas à ma mère. Elle, au contraire, répétait avec une constance presque militante que je

n’étais pas une déception. Elle le disait avec des mots simples, sans emphase, comme une vérité évidente qui ne méritait même pas débat. Et je sais qu’elle le pensait sincèrement. Mais il y a une différence brutale entre ce que l’on sait rationnellement et ce que l’on ressent intimement. Je pouvais croire en son amour, en sa foi en moi, tout en me convainquant, dans le secret de mes pensées, que je l’avais déçue malgré tout. Pas par manque d’efforts. Pas par paresse. Mais par incapacité à transformer tout cela en résultats visibles, mesurables, socialement reconnaissables.

Les diplômes s’accumulaient comme des trophées sans valeur marchande. Sur le papier, tout était là : les années d’études, les sacrifices, les nuits blanches, les moyennes honorables, parfois excellentes. Dans la réalité, il n’y avait rien. Aucun statut. Aucun salaire. Aucun rôle clair à jouer dans le monde adulte. Je vivais dans une contradiction permanente : objectivement qualifié, pratiquement inutile. Et cette contradiction ronge lentement. Elle ne crie pas, elle chuchote. Elle s’infiltre dans les silences, dans les regards évités, dans les conversations où l’on te demande « tu deviens quoi ? » avec une politesse qui masque mal la curiosité inquiète.

Il y eut des moments, je l'admets sans détour, où je me suis demandé si Dieu me voyait. Pas par provocation intellectuelle, mais par épuisement spirituel. S'il me voyait, pourquoi me laissait-il dans cet état ? Et s'il ne me voyait pas, que valaient alors toutes ces prières, toutes ces tentatives de rester droit, honnête, discipliné ? La question n'était pas théologique. Elle était existentielle. Je ne cherchais pas une réponse abstraite, mais un signe concret, une inflexion, quelque chose qui rompe la monotonie de l'échec.

Pendant ce temps, la vie avançait pour les autres. Implacablement. Mes amis du quartier trouvaient du travail, parfois modeste, parfois prestigieux, mais du travail quand même. Ils entraient dans des relations stables, parlaient de projets communs, de loyers à payer à deux, puis d'enfants à venir. Mes camarades d'école, ceux avec qui j'avais partagé les mêmes bancs, les mêmes examens, les mêmes angoisses académiques, étaient intégrés dans les fonctions publiques de leurs pays respectifs. Je les voyais prêter serment, porter des costumes officiels, signer leurs premiers actes administratifs. Et je souriais. Sincèrement. J'étais heureux pour eux. Leur réussite ne me faisait pas mal en soi.

Ce qui faisait mal, c'était la question qui surgissait immédiatement après : pourquoi pas moi ? Qu'est-ce qui cloche ? Où ai-je bifurqué ? J'examinais mon parcours comme un dossier d'audit, cherchant l'anomalie, l'erreur de procédure, la ligne mal remplie. Parfois, la comparaison devenait cruelle. Certains de ceux qui réussissaient avaient été moins brillants académiquement, moins rigoureux, parfois même moins investis. D'autres affichaient un rapport à la morale ou à la foi radicalement différent du mien, voire inexistant. Et pourtant, ils avançaient. Ils s'installaient. Ils construisaient.

C'est là que j'ai compris, dans une lucidité douloureuse, que le succès n'est pas une récompense. Il n'est pas proportionnel à l'intelligence, ni à l'effort, ni même à la vertu. Il n'obéit à aucune équation morale rassurante. Le succès est un événement. Et comme beaucoup d'événements, il est fondamentalement aléatoire. Cette prise de conscience n'a rien de romantique. Elle ne console pas. Elle détruit une illusion : celle d'un monde juste où chaque mérite trouve naturellement sa place. Une fois cette illusion tombée, il faut apprendre à vivre sans filet.

Mais comprendre cela intellectuellement ne suffisait pas à apaiser la frustration. Elle était là, constante, sourde, logée

quelque part entre la poitrine et la gorge. Une frustration que je devais gérer seul, sans jamais la laisser transparaître. Parce que montrer cette douleur, c'était courir le risque d'être perçu comme jaloux, amer, ou ingrat. Et je ne l'étais pas. Je refusais de devenir cet homme-là. Alors je faisais bonne figure. Je félicitais. J'encourageais. Je participais. Et je rentrais ensuite chez moi avec cette sensation d'usure intérieure, comme si chaque interaction sociale me coûtait un peu plus que la précédente.

Il y avait aussi ces phrases, dites avec une bienveillance sincère, qui me faisaient paradoxalement le plus de mal. « Ça va aller. » « Ton tour viendra. » « Quand ça va marcher pour toi, tu nous dépasseras tous. » Elles étaient censées rassurer, mais je les recevais comme des impacts directs. Non parce qu'elles étaient fausses, mais parce qu'elles étaient vides. Elles repoussaient le problème dans un futur abstrait, indéterminé, sans jamais reconnaître la violence du présent. Elles invalidaient, sans le vouloir, ce que je vivais réellement. À chaque fois, je souriais, je remerciais. Et à chaque fois, quelque chose en moi se fissurait un peu plus.

Il y eut un moment, je le reconnais aujourd'hui sans détour, où j'ai frôlé l'aigreur. Peut-être même l'ai-je atteinte, brièvement.

Une période sombre, confuse, où je me méfiais de mes propres pensées. J'évitais les gens autant que possible, non par mépris, mais par instinct de survie. Être seul était moins dangereux que risquer de devenir injuste intérieurement. Pourtant, je ne me suis jamais complètement isolé. Beaucoup de ces personnes étaient mes amis, sincèrement. Leur réussite n'était pas la cause de mon échec. Le problème était ailleurs, plus profond, plus diffus.

Cette période fut horrible parce qu'elle n'avait pas de dramaturgie visible. Pas de catastrophe spectaculaire, pas de chute nette. Juste une lente érosion de l'estime de soi. Un combat silencieux pour rester digne quand on a l'impression de ne plus avoir de rôle. C'est dans cet état, paradoxalement, que j'ai continué à avancer. Non par optimisme, mais par refus de disparaître. Je ne savais pas encore où cela me mènerait. Je savais seulement que m'arrêter aurait été pire.

Et c'est peut-être cela, avec le recul, qui m'a sauvé : continuer sans y croire pleinement, avancer sans promesse, travailler sans garantie. Non pas par héroïsme, mais par nécessité. Parce que même dans le doute le plus profond, il restait une certitude minimale : renoncer aurait été une trahison définitive envers moi-même.

La recherche d’emploi avait été pour moi un cycle sans fin de frustration et d’espoir déçu. Mais après le projet de trois mois et le retour dans la grisaille du marché du chômage, je dus trouver d’autres moyens pour survivre, pour ne pas me laisser engloutir par l’inaction. C’est à ce moment que l’idée, improbable à première vue, me traversa : pourquoi ne pas me lancer dans la vente de voitures ?

Au début, c’était presque un acte de désespoir. Je n’avais ni parc automobile, ni contacts réguliers dans le milieu, ni expérience réelle de la négociation automobile. Mais il y avait quelque chose qui me poussait : la certitude que l’inventivité et l’observation pouvaient remplacer le capital financier. Et puis, je connaissais un outil qui n’existait pas dans le monde physique mais qui pullulait en ligne : Facebook.

Chaque matin, après les démarches administratives et les recherches d’emploi infructueuses, je m’installais devant mon ordinateur et mon téléphone, concentré. Je parcourais Facebook, scrutant les groupes de vente de voitures, chaque publication, chaque commentaire. Je lisais entre les lignes, déchiffrant non seulement le prix affiché, mais aussi les intentions du vendeur, la crédibilité de l’annonce, et parfois la

rareté du modèle proposé. Chaque publication était une pièce d'un puzzle que je devais assembler.

Mais ce n'était que la première étape. Les groupes et le Marketplace étaient vastes, presque chaotiques. Des milliers de publications défilaient sous mes yeux. Pour chaque demande de véhicule, je devais comprendre le budget du demandeur, ses exigences en termes de modèle, d'année, de kilométrage, parfois même de couleur. Je devais ensuite fouiller le marché en ligne pour identifier les vendeurs dont les voitures correspondaient à ces critères, parfois à des centaines de kilomètres de distance.

Personne ne savait que je jouais un rôle double. Pour le vendeur, j'étais le potentiel acheteur, intéressé, sérieux, posé. Pour l'acheteur, j'étais l'intermédiaire fiable, celui qui pouvait lui économiser des heures de recherches et de contacts hasardeux. Je devenais le trait d'union invisible, celui qui reliait deux mondes sans qu'ils se connaissent. Ce rôle m'offrait une forme de contrôle, une puissance silencieuse : je négociais pour eux, je pesais chaque mot, chaque pourcentage de réduction, chaque argument.

Je prenais soin de collecter minutieusement toutes les informations. Les photos étaient essentielles : je demandais des

clichés détaillés du véhicule sous tous les angles, de l'intérieur, du moteur, du coffre, et même de la plaque d'immatriculation. Le kilométrage, l'historique de la consommation, la validité des papiers… tout devait être précis. Je transformais chaque annonce, chaque description imparfaite en un dossier que je présentais à l'acheteur comme une promesse tangible du véhicule qu'il allait acquérir. Mon attention au détail me distinguait : je savais que la confiance, même numérique, se bâtissait sur la transparence et la précision.

Parfois, il fallait improviser. Un vendeur oubliait de mentionner l'état réel de son moteur, ou un kilométrage semblait erroné. Là, je devais jouer le rôle d'expert, poser les questions justes, reformuler les informations et rassurer mon client. Chaque interaction était une danse subtile : ni trop pressante, ni trop passive, toujours en équilibre. Je négociais les prix à la place du demandeur, parfois obtenant une réduction qui faisait la différence entre un bénéfice marginal et un vrai gain. Cette maîtrise, même imparfaite au départ, devint rapidement mon arme la plus précieuse.

Je créais également ma présence, ma vitrine personnelle, sur WhatsApp et mes réseaux. Des photos de voitures que je trouvais, souvent celles que je venais de lister pour des

acheteurs potentiels, étaient publiées sur mon statut. Je me présentais subtilement comme un vendeur de confiance, capable de trouver un véhicule rapidement et efficacement. C'était une stratégie simple mais redoutable : mes contacts, qui n'avaient jamais pensé à acheter ou vendre une voiture par mon intermédiaire, me contactaient à l'occasion. Chaque message reçu me replongeait dans le cycle des recherches, des négociations et des dossiers à constituer.

Il y avait une satisfaction silencieuse dans cette activité. Je ne gérais pas seulement des transactions : je devenais un coordinateur, un stratège, un observateur. Chaque vente réussie représentait non seulement un gain financier, mais aussi la preuve que j'étais capable de créer de la valeur à partir de rien. Sans ressources, sans réseau, sans capital initial, j'avais inventé un rôle qui, pour quelques heures, me plaçait au centre d'un système complexe.

Cette période m'enseigna des compétences que je n'aurais jamais apprises dans une salle de classe. La psychologie humaine : comprendre les motivations du vendeur, anticiper les objections de l'acheteur, créer un sentiment de confiance réciproque. La logistique : coordonner des visites, gérer les informations techniques, planifier les délais. L'économie :

calculer les marges, les réductions possibles, le potentiel de bénéfice. Mais surtout, j'appris la patience et la ténacité : une transaction pouvait durer des jours, nécessiter d'innombrables messages et relances, et parfois échouer à la dernière minute.

Avec le temps, je perfectionnai ma méthode. Je savais quels groupes de Facebook et quels contacts étaient les plus réactifs. Je connaissais les moments où les vendeurs étaient le plus susceptibles de répondre. Je pouvais estimer la marge de négociation et conseiller l'acheteur sur le prix optimal. Ma réputation, minime mais solide, commença à circuler. Et même si je n'avais jamais réellement rencontré aucun de mes clients en personne, ni mis les pieds dans un garage ou un parking professionnel, je devenais un acteur crédible sur ce marché digital.

Chaque soir, en éteignant mon téléphone, je me sentais à la fois épuisé et accompli. Ce rôle improbable, cette double casquette d'intermédiaire invisible, m'avait offert plus qu'un revenu : il m'avait donné une preuve tangible de ma capacité à créer des opportunités là où il n'y avait rien. J'avais inventé un métier pour moi-même, sans titre officiel, sans réseau, sans mentor. Juste l'observation, l'ingéniosité et la détermination.

Chaque échange, chaque appel, chaque photo, chaque négociation renforçait ma confiance et ma capacité à agir dans l'incertitude. Et paradoxalement, dans cette activité d'apparence triviale, je retrouvais la même discipline que celle que j'avais appliquée pour mes études et la préparation des concours : planification, observation, anticipation, résilience constante face à l'échec.

Cette aventure improbable, née de la nécessité, devint une leçon durable : chaque problème avait sa solution, chaque besoin pouvait être satisfait si l'on savait observer, créer des liens et se placer au bon endroit, au bon moment, même derrière un écran. La débrouillardise, le courage de tenter malgré le vide, avaient créé pour moi un espace où l'impossible devenait simplement un défi à relever.

Et dans cette période, entre chômage et entrée officielle dans la magistrature des comptes, je compris enfin que l'ingéniosité pouvait remplacer le capital, et que la persévérance et l'inventivité pouvaient transformer une faiblesse en force durable.

Dans la périlleuse recherche d'emploi, de tout et de rien, je découvre que les concours de recrutement de l'ENAM et de la NASLA étaient ouverts aux étudiants étrangers. Mon cœur fit

un bond. La NASLA, surtout, m’attirait irrésistiblement : c’était l’école qui formait des économistes, la voie que je m'étais choisie. Mais l'espoir s'écrasa aussi vite qu'il était né. Il me manquait l'essentiel pour constituer le dossier : des papiers d’identité congolais valides. Ma nationalité était pourtant inscrite sur tous mes diplômes, tel un rappel ironique de mon statut. Sans ces documents, je ne pouvais pas concourir cette année-là. Une porte se fermait, lourde et silencieuse.

Alors, je me suis organisé, de concert avec ma mère, mon premier et plus solide rempart. Elle m'a permis d'entreprendre le voyage.

Avant qu’aller au Congo ne devienne un impératif pour moi, il fut celui de ma sœur. Elle, l’aînée, avait ressenti l’appel bien avant moi. Pour elle, le pays de notre père n’était pas une abstraction, mais une dette intime. Elle économisa seule, paya son voyage seule. Lors de ce premier séjour, elle rencontra un jeune homme. Intelligent, posé, respectueux. Leur histoire ne fut pas un coup de foudre spectaculaire, mais un ensemencement lent et profond. Ils eurent un enfant, Isaac.

Isaac a été mon premier enfant. A ce moment, ma sœur vivait encore avec nous et son compagnon Yann, vivait au Congo. Isaac a grandi avec nous, son père se battait à venir les voir aussi

souvent qu'il pouvait mais pendant ses cinq premières années j'ai été la figure paternelle d'Isaac. Il a été le premier à m'appeler « papa » et c'est lui qui m'a appris le lourd métier de parent.

L'année des cinq ans d'Isaac, son père est venu au Cameroun célébrer le mariage traditionnel et prendre sa famille. Cet ancrage sacré dans la terre et la lignée. Elle repartit le rejoindre et s'installa définitivement à Brazzaville. Environ un an après son installation, ma sœur décrocha un emploi d'assistante chef de projet dans une ONG locale. Elle avait trouvé sa place, bâtissant sa vie avec une ténacité tranquille.

En février 2023, je suis parti pour le Congo, le pays de mes origines, avec une mission simple en apparence : obtenir ma carte d'identité nationale et mon passeport. En théorie, l'affaire devait prendre un mois. La réalité, elle, fut un cours de brutalité administrative. Au Congo, je découvris une absurdité : il manquait du carton pour imprimer les passeports. La carte d'identité, elle, fut rapide mais pour le sésame tant convoité, la lenteur bureaucratique devint mon calvaire. Pire, je fus confronté à une économie parallèle et humiliante. Le peu de cartons disponibles était réservé à une caste, et pour y accéder, il fallait souvent des « motivations financières ». J'appris alors

un vocabulaire nouveau et sordide : le « jus du policier », le « whisky du chef ». Ces expressions glaçantes, chuchotées dans les couloirs des administrations, dessinaient les contours d'un système où le droit se monnayait. J'étais contraint de plier, d'accepter l'injuste lenteur, la rage au ventre.

Heureusement, au milieu de ce désert, j'avais une oasis : ma grande sœur Eléonore vivait déjà au Congo. J’ai vécu chez elle ; elle devint mon guide, mon soutien indéfectible. Ses contacts, son appui, son expérience furent une bouée de sauvetage. Honnêtement, sans Eléonore, je me serais sans doute noyé. Malgré son aide, je me suis retrouvé piégé. Je suis resté deux mois, non pas parce que j'attendais patiemment le passeport, mais parce que j'étais financièrement captif. Tout l'argent que j'avais prévu pour le voyage, les formalités et le retour avait été englouti par les frais officieux et cette « diplomatie de couloir » nécessaire pour obtenir le document. Le peu de ressources qui me restait avait servi à payer ce détour invisible, cette rançon de la corruption. Je me souviens de cette sensation d'étouffement, d'être coincé de toutes parts. Ma mère a dû se mobiliser, chercher de l'argent pour me ramener. Et puis, il y eut Sydney, une amie très proche, dont la générosité fut une main tendue dans la chute libre. Elle m'envoya un peu d'argent pour

tenir le coup. Grâce à elles mais également à mes tontons Fulgence et Dieudonné, j'ai pu rentrer au Cameroun, le corps et l'esprit meurtris.

Dans ce paysage parfois aride, il y eut des oasis. Mon oncle Paul, cousin de ma mère, en fut une majeure. Il fut un autre père, un refuge. J'allais en vacances chez lui. À un moment charnière, entre Dschang et le chômage, j'ai vécu sous son toit. Il me protégea, m'encadra, et crut en moi quand je doutais. Sa foi était un fait, pas une opinion.

C'est lui qui, pour ma soutenance à l'ISSEA, m'offrit un costume. Revêtir cette tenue, c'était endosser une estime qu'il me prêtait jusqu'à ce que je puisse la posséder moi-même.

Ses filles, Lionelle et Diane, étaient mes cousines et mes complices d'enfance à Yaoundé. Le temps nous éloigna, puis nous retrouva, comme par magie, lors de mon année de terminale. Aucune gêne, aucune recréation nécessaire. Ce fut comme si nous avions simplement mis notre amitié en pause, et appuyé sur « play ». Le lien était intact, immédiat, indestructible. Elles font partie de ce clan choisi, celui sur lequel, aujourd'hui encore, je sais pouvoir compter absolument.

Les concours étants déjà passés je retombais, plus lourd, dans le marasme de la recherche d'emploi. Le sol semblait se dérober à nouveau.

Puis, un coup du sort, fragile et inattendu. Par le biais d'un aîné de l'ISSEA, j'ai appris l'existence d'une offre pour un poste d'assistant-chef de projet dans un cabinet d'études dirigé par une statisticienne. J'ai postulé, le cœur un peu lourd, sans trop y croire. Après l'entretien, j'ai été pris. Ce poste n'était lié qu'à un projet de trois mois, une brève parenthèse. Mais il m'apporta quelque chose d'essentiel : un salaire de 170 000 FCFA, tout compris. Je ne payais pas de transport, je vivais chez ma grand-mère à Douala et nous travaillions en ligne. Mes seules dépenses étaient liées à la connexion Internet. Pour la première fois depuis longtemps, je respirais financièrement. Je pouvais vivre.

Le travail était exigeant, souvent fastidieux. Nous travaillions énormément et un océan de notions m'était inconnu. Mais la cheffe du cabinet une statisticienne de renom possédait une aisance pédagogique rare. C'était une passeuse de savoir. Elle me prit sous son aile, me confiant des responsabilités précieuses : le suivi de la collecte de données, l'apurement, le traitement des données, etc. J'ai amélioré ma pratique du logiciel STATA

et j’ai développé des compétences techniques que je n’avais pas auparavant. Nos échanges dépassaient le cadre strict du professionnel ; elle discutait de la vie, partageait son expérience. Sur le plan humain et statistique, ce fut ma meilleure expérience ; j’y ai énormément appris et grandi.

Hélas, les belles choses ont une fin. Le projet s’arrêta au terme prévu. Trois mois, puis ce fut le retour dans le marché du travail ou plutôt, le marché du chômage. Reprendre le chemin des candidatures, encore et encore, avec cette impression lancinante de recommencer à zéro.

Un mois plus tard, alors que je scrollais machinalement dans un groupe d’étudiants congolais, un arrêté officiel attira mon regard : le concours de l’ENAM était lancé. Une étincelle se ralluma. Je scrutai la liste des filières, cherchant celle qui accepterait mon niveau. J’avais un master, et je refusais de concourir avec un simple diplôme de licence ; je voulais que ce master, obtenu avec tant d'efforts, me serve enfin. Mon doigt s'arrêta sur « magistrature des comptes ». Honnêtement, je ne savais pas ce que c’était. Mais c’était la seule filière exigeant un master 1 au minimum et qui acceptait un diplôme d’économiste. Le destin, peut-être, me tendait un nouveau fil. Je décidai de m'y accrocher.

Les matières à préparer étaient intimidantes : culture générale, comptabilité, finance publique et économie. Ma comptabilité se limitait au strict B-A-BA, une initiation sommaire. En finance publique, je ne connaissais absolument rien. Il allait falloir m'immerger, apprendre vite. N'étant pas un adepte des groupes de préparation, je préfère travailler seul, à mon rythme, je me suis enfermé chez moi. Je me suis donné un mois, un mois de marathon cérébral. Chaque semaine fut méticuleusement répartie entre les quatre matières. Pour la comptabilité, je dévorai d'anciens cours de l'ISSEA, des tutoriels YouTube et tout document trouvable en ligne. Pour la finance publique camerounaise, je téléchargeai et étudiai avec une ferveur de moine copiste un décret de près de 56 pages décrivant le régime général de la comptabilité publique. Ce fut ma bible : j'en appris par cœur la séparation des rôles entre ordonnateur et comptable, leurs responsabilités, leurs missions. L'économie, heureusement, était mon socle, ma terre ferme ; cela coulait naturellement.

Je gardai tout cela pour moi, secret absolu. Moins de cinq personnes étaient au courant que je préparais ce concours, comme si prononcer les mots pouvait faire fuir la chance. La veille de la date limite de dépôt, je dus pourtant en informer

tonton Dieudonné. Il me manquait 10 000 francs pour compléter le dossier. J'allai le voir, lui demandant cet ultime sésame. Il me le donna, sans hésiter, et je déposai le dossier. Le sort était jeté.

Le jour J arriva, avec son cortège de stress. La première épreuve, culture générale, se passa bien. Puis vint la finance publique. En lisant le sujet, un vent de panique glaça mes pensées. Les mots dansaient devant mes yeux, incohérents. Je ne voyais pas comment, avec mes notions apprises en un mois, je pourrais répondre. Je fermai les yeux, m'efforçant de prier, de trouver un calme intérieur. Quand je rouvris les paupières, la tempête s'était un peu apaisée. La compréhension émergea, fragile. Je me mis à écrire, puisant dans le décret que j'avais tant potassé. Pourtant, en sortant de la salle, j'étais un naufragé. Découragé, démoralisé, convaincu de l'échec. De retour à la maison, j'annonçai à ma mère que je n'irais pas composer la deuxième journée. « La finance publique m'a brisé », lui dis-je, la voix éteinte. Elle insista, me supplia de ne pas abandonner. Mais j'étais vidé, prêt à capituler. Je me couchai, écrasé par le doute, certain que tout était fini.

À deux heures du matin, quelque chose me réveilla. Ce n'était pas un bruit, mais une force intérieure, une injonction sourde et

puissante qui refusait la défaite. Sans réfléchir, je me levai, je me préparai dans le silence de la nuit et je partis pour la deuxième journée d'épreuves. La comptabilité se passa moyennement bien ; quelques détails techniques m'échappèrent, trahissant mon manque de formation, mais je donnai le meilleur de moi-même. Puis vint l'économie. Là, je me libérai. Je mobilisai tout ce que j'avais emmagasiné, toute ma passion pour cette discipline. Ce fut ma meilleure performance en économie, que ce soit à l'université ou en concours. J'avais tout donné, jusqu'à la dernière goutte d'encre.

Le concours terminé, ce fut le retour à la grisaille. Je continuais à guetter les informations sur la NASLA, mon premier amour, cette école d'économistes qui me hantait. Puis, un mois plus tard, la vie bascula. Les résultats du concours de l'ENAM tombèrent. J'étais admis en cycle de magistrature des comptes. Et pour le cadre des élèves de la CEMAC hors Cameroun j'avais été classé premier par ordre de mérite. La nouvelle me frappa de plein fouet. Une délivrance. Un souffle. Je n'y croyais pas. Ce concours, réputé réservé à une certaine catégorie, si exigeant, je l'avais non seulement réussi, mais je l'avais dominé.

Je me souviens de ce moment avec une netteté photographique. J'étais assis dans le salon avec ma mère, elle somnolait devant

la télévision. Mon téléphone vibra. Un message d'un aîné congolais, ancien de l'ENAM, apparut : « Félicitations. » Stupéfait, je lui demandai qui il était. Il se présenta et m'envoya une capture d'écran où mon nom figurait. Un bonheur incandescent m'envahit. Je réveillai ma mère, lui annonçant la nouvelle dans un souffle. À moitié endormie, elle me fit un « Félicitations » distrait avant de se rendormir. Puis, quelques secondes plus tard, elle se redressa brusquement, émergeant pleinement de sa torpeur. « Qu'as-tu dit ? Montre-moi ! » Je lui tendis le téléphone. Elle scruta la capture d'écran et, avec ce scepticisme maternel qui veut protéger du chagrin, déclara : « Non. Si c'est un résultat officiel, il doit y avoir un arrêté ou un décret. » Je relayai la question à l'aîné, qui confirma avec force : j'étais bel et bien le premier.

Alors, ce fut la révélation complète. Et ce fut alors que je vis ma mère pleurer. Pas des larmes discrètes, mais un flot de joie pure, libérateur. Ces larmes-là m'émurent plus que tout. Elles lavaient des mois d'angoisse, de sacrifices partagés. Elle était, sans l'ombre d'un doute, plus heureuse que moi. Le lendemain, j'annonçai la nouvelle à ma sœur, mon frère et deux amis. Leur fierté, palpable et communicative, amplifia la mienne. Ils

tentaient de m'expliquer ce qu'était un magistrat des comptes, mais je n'entrais pas ; j'étais ivre du seul fait d'avoir réussi.

Au fond, c'était le début d'une nouvelle étape, chargée d'espoirs mais aussi d'ombres intuitives. Cette voie cachait des aspects négatifs que je découvrirais plus tard. Pour l'instant, je ne me rappelais que de la délivrance, de la reconnaissance, et de la surprise douce de voir mon nom en tête d'un concours dont je ne mesurais pas encore vraiment la portée, mais qui venait de redonner un sens à mon combat.

VI

Ainsi moi, Patrice GAMO, enfant issu d'une famille pauvre, ayant vécu bien des épreuves les plus difficiles, je me retrouve dans l'une des meilleures écoles supérieures du Cameroun, si ce n'est la meilleure école du Cameroun, l'ENAM, l'École nationale d'administration et de magistrature. En plus, dans l'un des corps les plus prestigieux et les plus nobles de métier qu'il soit, la magistrature, précisément la magistrature des comptes.

Cette admission n'était pas un simple succès ; c'était un séisme qui fissurait le destin qu'on m'avait toujours promis. Je tenais

la lettre comme une relique, mes doigts tremblants incapable de contenir l'émotion. En une seconde, je voyais déjà mes problèmes et mes angoisses balayés par le vent puissant de la réussite. Je pensais, avec la naïveté de celui qui a trop lutté, que j'avais déjà réussi. Le plus dur, croyais-je, était derrière moi. Mais comme à son habitude, quand il s'agit de moi, la vie ne laisse jamais les choses se faire tranquillement et sans encombre. Il fallait ainsi qu'elle se prête à son jeu préféré : celui de tendre un mirage pour mieux en révéler l'amertume.

Ma formation a duré environ vingt-huit mois. Vingt-huit mois qui devinrent un long rite initiatique, où chaque épreuve devait me dépouiller de mes illusions avant de me revêtir d'une armure plus résistante. La première année a été particulièrement difficile, un baptême du feu marqué par trois épreuves majeures qui faillirent avoir raison de moi.

L'ENAM traîne la réputation d'être une école où seuls les grands du pays envoient leurs enfants ; elle traîne surtout la mauvaise réputation de sacrifier les places des lauréats méritants au profit des enfants des « grands » ou de ceux qui sont suffisamment riches pour acheter des places. Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Chacun est libre de se forger sa propre opinion. Je tiens tout de même à exprimer une opinion ferme sur un point :

un enfant de riche a toutes les chances et tout ce qu'il faut pour être de loin meilleur qu'un enfant de pauvre. Il baigne dans un environnement qui l'arrose de culture, de confiance et de réseaux, quand le nôtre doit puiser chaque goutte de savoir au prix d'efforts surhumains.

Cela dit, je me suis retrouvé dans un monde particulier et totalement différent de mes réalités. Dès les premiers jours, le choc fut sensoriel, viscéral. L'odeur des parfums fins se mêlait à celle des cahiers neufs. Le crissement des cuirs des sacs à main, des mallettes et le vrombissement des moteurs de voitures à la sortie des cours formaient la bande-son de ce nouveau monde. La majorité des élèves et même de mes camarades de formation étaient véhiculés ; ils étaient à l'abri du besoin, pour ainsi dire riches. Certains d'entre eux étaient capables de dépenser en une semaine deux à trois fois le salaire mensuel de ma mère à cette époque. Cette somme, qui représentait chez nous une bataille acharnée contre le dénuement, était ici la monnaie d'une frivolité déconcertante. J'ai été frustré. Je n'étais pas préparé à ça. C'est dommage, mais il n'y a pas de préparation ni d'éducation face à ce genre d'environnement pour un élève ou un étudiant, et c'est regrettable. Le monde était coupé en deux. Ils étaient d'un côté, et moi de l'autre, même si

d’apparence on partageait le même espace. Une paroi de verre, épaisse et silencieuse, s’élevait entre nous.

Il est capital que je le précise ici : je ne les détestais pas. Loin de là. Loin d’être désagréables, ils étaient très ouverts et gentils pour la plupart. Nous nous entendions bien, et c'est même là que résidait toute la complexité de mon dilemme. Leur gentillesse était réelle, et nous sommes, pour beaucoup, devenus amis, une amitié qui dure jusqu'à présent. Mais cette même gentillesse était exaspérante, car elle rendait la distance sociale plus douloureuse et plus illégitime aux yeux de mon propre cœur. Comment leur en vouloir alors qu'ils me tendaient la main ?

Mais c’était difficile de gérer, car je ne pouvais pas suivre leur rythme pour des raisons évidentes, sans oublier le risque de me perdre à vouloir jouer une vie qui n’est pas la mienne. Mais je ne pouvais pas non plus me mettre en retrait, de peur de paraître aigri ou de gâcher les liens précieux qui étaient en train de se nouer. C’était un sentiment horrible, une torture exquise, une quadrature de l’âme. Ils avaient déjà la Vie à laquelle j’aspirais. Beaucoup d’entre eux menaient un style de vie que même mes parents ne pouvaient se permettre, pourtant ils étaient tout aussi élèves que moi. C’était la première raison de mon malaise. Mais, paradoxe ultime, j’ai beaucoup appris d’eux. J'ai

apprivoisé les codes, et c'est au sein de ce groupe, malgré les différences, que j'ai découvert et rencontré des personnes qui se sont avérées très utiles, des âmes qui deviendraient, plus tard, des ancres.

Deuxièmement, il y avait la difficulté des cours, car quatre-vingts pourcents du programme m'étaient inconnus. Ici, il n'y avait pas de statistique ni d'économie, mes seuls repères. Tout m'était nouveau. Pendant les débuts, j'étais comme un chien devant la télé, hébété, percevant des formes et des bruits sans en saisir le sens. J'étais perdu. En revanche, mes camarades étaient dans leur bain, nageant avec une aisance qui ressemblait à de la désinvolture. Leur facilité était une gifle. Double frustration.

Mais conscient de mes lacunes, j'ai rapidement pris le taureau par les cornes. Une détermination froide naquit au fond de ce puits. Je déclarai la guerre à mon propre retard. Je devins l'élève fantôme qui hantait les salles après les cours, l'obsédé qui acculait les enseignants et mes camarades de questions, même les plus naïves. « Monsieur, pourriez-vous repréciser ? » « Camarade, pourrais-tu m'expliquer ? » Les cours se terminaient à 17h15, mais je restais souvent étudier jusqu'à 21h, afin de ne pas être largué. La cloche sonnait la libération pour les autres ;

pour moi, elle marquait le début du vrai combat. Je m'enfermais dans le silence de la salle de classe, un soldat face à ses manuels, jusqu'à ce que le gardien, las, vienne m'expulser. Chaque page tournée était une parcelle de terrain reconquise. Je fournissais beaucoup d'efforts pour être plus ou moins au même niveau que les autres. C'était une course épuisante, mais chaque notion assimilée était une balle pour la bataille à venir.

Et la troisième raison, et la plus importante, fut ma désillusion. En effet, à mon admission au concours, je me projetais déjà dans un avenir de magistrat financier au sein de la cour des comptes du Congo. Je m'étais déjà incarné dans ce futur moi, drapé dans la gravité de la toge. Cette image était mon cordon ombilical avec l'avenir, l'oxygène qui me faisait tenir. Mais cette projection fut vite effacée.

Moins de deux mois après le début des cours, il m'a été fait comprendre que le partenariat entre mon pays d'origine, la République du Congo, et l'ENAM du Cameroun n'était plus d'actualité. De ce fait, cette formation était à mon compte personnel. La réalité me frappa avec la violence d'un coup de massue. Le sol se déroba littéralement sous mes pieds. Cela impliquait que je n'aurais pas de bourse, mais surtout qu'après la formation, contrairement à tous mes camarades camerounais

et des autres pays de la CEMAC, je ne serais pas intégré à la fonction publique congolaise. Ça ne vous rappelle rien ? L'État du Congo ne reconnaîtrait pas ma formation ; donc pour mon intégration, je devrais me débrouiller.

Cette nouvelle fut un coup dur. Je me suis demandé : pourquoi toujours moi ? Pourquoi l'ENAM accepte-t-elle les Congolais s'il n'existe plus de partenariat entre les deux pays ? Que faire maintenant ? Mon esprit, en tumulte, se focalisa sur la dernière question. C'était un ultime réflexe de survie.

Ainsi commença ma descente aux enfers bureaucratiques. C'est ainsi que j'ai constitué un dossier adressé au ministre de la Justice du Congo. Un plaidoyer méticuleux dans lequel je lui expliquais la situation et demandais à être pris en considération afin de pouvoir bénéficier d'une bourse et être reconnu comme un élève fonctionnaire, me donnant un accès direct à la fonction publique après ma formation. Il m'a été conseillé de faire parvenir ce dossier par voie formelle et légale, c'est-à-dire le faire partir par l'ambassade vers le ministère des Affaires étrangères, puis vers le ministère de la Justice. Chose que j'ai faite. Mais ce dossier a miraculeusement disparu dans la chaîne. Il fut avalé par les méandres administratifs, sans un bruit, sans une trace.

J’en ai fait un deuxième qui a subi le même sort. Un conseiller à l’ambassade du Congo m’avait dit qu’il avait un ancien collègue du ministère des Affaires étrangères qui était à Yaoundé. Il m’a demandé de constituer un autre dossier qu’il remettrait à ce dernier afin qu’il voyage personnellement avec et qu’il puisse le déposer au ministère pour qu’il puisse suivre la suite du processus. Jusqu’aujourd’hui, je n’ai plus eu de nouvelles de ce dossier. Et c’est ainsi qu’entre tous ces dossiers, des mois passèrent. Chaque disparition était une petite mort, rongeant mes espoirs à la meule de l'indifférence.

Après discussion avec ma mère et Eléonore, j’ai fait deux autres dossiers que j’ai, cette fois-ci, envoyés directement à Eléonore et à des aînés magistrats des comptes déjà en service à la cour des comptes du Congo. Le dossier envoyé aux aînés est resté sans suite. Je ne sais toujours pas s’ils ont refusé de m’aider ou s’ils n’ont pas pu, mais j’ai ma petite idée à ce sujet. Leur silence en disait long.

Concernant le dossier remis à Eléonore, mon ange guerrier, elle l’a déposé au ministère des Affaires étrangères et passait de temps à autres pour le suivi. Le dossier cheminait bien, jusqu’à ce qu’il disparaisse encore. Mais cette fois-ci, Eléonore était en charge. Elle a, je ne sais par quel moyen, réussi à convaincre le

personnel du ministère de la laisser elle-même fouiller son dossier. Et des heures plus tard, elle l’a retrouvé. Je l'imagine, dans ce labyrinthe de paperasses, remuant des liasses poussiéreuses, jusqu'à ce cri de victoire. Il avait tous les cachets nécessaires et avait été transmis au ministère de la Justice où il s’est vu doté de mutisme.

En parallèle, une des personnes avec qui elle avait eu à travailler dans le cadre professionnel, un colonel, avait tissé de bons rapports avec elle, et elle lui avait fait part de ma situation. Ce monsieur connaissait le procureur général de la cour des comptes et il l’a emmenée le rencontrer. Devant monsieur le procureur général, Eléonore a expliqué ma situation, et ce dernier lui a dit que la personne indiquée pour résoudre ce problème est le président de la cour des comptes, mais il était absent, car à l’étranger pour des problèmes de santé. Mais dès son retour, il l’accompagnerait personnellement le rencontrer pour parler de mon cas. Au sortir de là, elle m’a appelé. Nous étions euphoriques, car nous étions à la dernière étape de notre périple. Le président de la cour était celui-là qui pouvait nous rassurer ou nous décourager de manière définitive. L'espoir était un feu follet, brillant et fragile.

Hélas, quelques jours seulement après, son décès est annoncé. Cette nouvelle fut comme un tir à bout portant en plein cœur. Un silence de plomb suivit l'annonce, puis l'effondrement intérieur. Mes espoirs tombaient comme un château de cartes. De l'autre côté, le dossier est arrivé au ministère de la Justice et n'a pas eu de suite. Du côté de mes aînés, ils me demandaient de faire des diplomaties de couloir, moi qui ne connaissais personne et qui n'avais rien. Triple frustration. Triple naufrage.

Moi qui crois beaucoup en Dieu, je dois avouer que ma foi en a pris un coup. Le ciel me parut de fer ; ma prière se heurta à un plafond de silence. Mais heureusement pour moi, ce fut passager. Ce fut une éclipse, brève mais totale.

Je pus me relever. Et puis, quelque chose en moi se retourna. Une colère froide, une rage pure, née du fond du désespoir. J'ai utilisé toute cette frustration pour travailler. Si les portes se fermaient, je défoncerais les murs. Mon objectif était maintenant de réussir. Non plus pour l'institution, mais pour moi. Il fallait que je réussisse à l'école et sur le plan professionnel. Pour prouver à tous et à moi-même que Patrice GAMO n'était pas une erreur du système.

À l'école, j'ai pu terminer la première année en cinquième position avec une moyenne générale annuelle de 14,5/20. Ce

chiffre fut ma première vraie victoire, une médaille que je m'accrochais à l'âme.

À l'ENAM, je n'étais pas seul. Tonton Alain, un autre cousin de ma mère, se dressa en pilier discret mais fondamental. Retraité, il m'accompagna avec une constance de métronome. Financièrement, par des coups de pouce discrets au bon moment. Moralement et intellectuellement, surtout. Il se fit le relecteur exigeant de mes rapports et mémoires. Son crayon rouge était précis, ses commentaires toujours constructifs : « Ici, le raisonnement est bon, mais l'expression est faible. Trouve le mot juste. » Il ne me donnait pas les réponses, il aiguisait ma rigueur.

Étant retraité, il me donna plusieurs de ses costumes sur mesure, des pièces d'une élégance discrète et intemporelle. Les plus beaux que je portais en première année venaient de lui. En les endossant, je ne portais pas un simple vêtement, mais un héritage de sérieux et d'intégrité. Tonton Alain m'a appris, sans un grand discours, que le vrai soutien est une présence durable et exigeante, qui vous aide à exceller sans jamais chercher à prendre la lumière.

Pendant cette année-là, mon Oncle Félix, celui que ma mère suit directement, a été affecté au Cameroun en tant que Représentant

de l'ASECNA. Il était très gentil et on s'entendait extrêmement bien. Nous étions heureux pour lui, et en même temps, il est arrivé comme une lumière dans les ténèbres pour ma mère et moi, car il nous a beaucoup aidés financièrement. Sa présence fut un baume, son soutien une manne qui soulagea des fardeaux que je traînais depuis trop longtemps. Je l'ignorais encore mais son retour au Cameroun allait beaucoup impacter sur mon avenir.

Notre deuxième année était structurée en douze mois de stage : neuf mois à la chambre des comptes du Cameroun, six semaines au contrôle supérieur de l'État et six semaines au ministère des Finances. Ce fut une renaissance par la pratique.

Le stage s'est extrêmement bien passé. Je m'accrochai, assoiffé de concret. J'ai énormément appris, j'ai acquis beaucoup de compétences tant sur le métier de magistrat financier dans son ensemble que dans la spécificité de l'audit. Mon passage dans chaque structure a été apprécié pour mon professionnalisme et la qualité de mon travail. Au Contrôle Supérieur de l'État, la chef de la division des inspections des entreprises du secteur public et parapublic, consciente de mes réalités, m'a dit qu'au regard de ce qu'elle a pu observer, elle est persuadée que je réussirai dans la vie. Son regard scrutateur semblait voir au-delà

de mes résultats. C'était des paroles de réconfort pour moi, des paroles en or. Malheureusement, ce n'était rien d'autre que du succès d'estime, une récompense qui ne remplissait pas l'estomac ni n'ouvrait les portes.

Honnêtement, avec toutes les déchirures que j'ai eues du côté du Congo, je ne me berçais plus d'illusions sur ma carrière de magistrat. Je pense que j'ai été découragé. La carrière de magistrat dans mon pays m'apparaissait comme un mirage.

Avec des recherches et les orientations de personnes avisées, j'ai découvert que ma formation et mes compétences actuelles me permettent de travailler dans un cabinet d'audit externe, ou en audit interne au sein d'entreprises ou d'ONG. C'était ça mon nouvel objectif. Mon plan B était devenu le plan A. Ainsi, j'ai passé des certifications en audit, je me suis documenté sur le sujet, j'ai appris. Je me forgeais une nouvelle identité professionnelle.

Le stage a également eu son lot de frustration, car mes camarades avaient leur bourse. En revanche, même un franc symbolique en guise de transport, je n'avais pas, et il m'était demandé les mêmes exigences qu'eux, le même rendement. Je trouvais cela difficile et injuste. Voir mes camarades percevoir leur bourse, alors que je devais accomplir les mêmes tâches sans

le moindre soutien, était une injustice qui me brûlait les entrailles. Mais c'était la vie. Et je me devais de supporter tout cela en gardant le sourire et la chaleur habituelle. J'avais appris à transformer l'humiliation en carburant.

Durant mon passage à la chambre des comptes, j'ai eu à demander au président de la chambre s'il lui était possible d'écrire à son homologue du Congo pour faire état de ma situation. Missive envoyée, mais je n'ai pas eu de retour, malgré mes nombreux passages pendant et après le stage. Le silence fut l'ultime réponse.

Pendant mon année de stage à l'ENAM, en période de vacances académiques, ma sœur, Yann et Isaac sont venus au Cameroun. Ils sont venus car Eléonore était enceinte et ils avaient décidé qu'elle accoucherait près de maman. Ils sont venus en août car c'était les vacances, Yannn avait un mois de congés il l'a fait avec nous et est reparti. Eléonore et Isaac sont restés. En décembre, leur fille, Missa, petite sœur d'Isaac. Il y avait huit années d'écart entre eux.

Une fois le stage terminé, nous sommes retournés à l'école pour les derniers mois, pendant lesquels nous avons fait la restitution du stage, les examens de fin de formation et l'oral de sortie. L'énergie était électrique, mêlée de la fatigue de ces deux

années de combat. Mes camarades et moi avons brillamment réussi. Ça y est, nous étions diplômés.

Lorsque j'ai eu le parchemin entre mes mains, un silence intérieur se fit en moi. Les applaudissements arrivaient comme assourdis. Je regardais ce diplôme, ce graal. J'étais magistrat. Uniquement de formation, certes. Un magistrat sans siège ni parquet, sans toge officielle, sans patrie administrative pour l'accueillir, mais un magistrat.

Mais en plongeant mon regard dans celui des membres de ma famille, puis en me regardant intérieurement, une certitude s'imposa, plus forte que toute l'amertume du monde. J'étais Patrice GAMO. J'avais traversé le feu, le mépris, les trahisons et les deuils. J'avais tenu. Cette identité, forgée dans l'adversité et trempée dans les larmes, personne, jamais, ne pourrait me la retirer. Le combat pour la reconnaissance était reporté, mais la guerre pour ma propre dignité, je l'avais gagnée.

VII

Il y a une chose que personne ne dit aux enfants qui ont connu le manque. On leur parle de courage, de persévérance, de

mérite. On leur répète, avec une assurance parfois forcée, que s'ils tiennent bon, s'ils travaillent dur, un jour les choses s'arrangeront. Ce discours est rassurant. Il est même nécessaire. Il donne un cadre, une direction, une raison de continuer quand tout vacille. Mais il est incomplet. Il passe sous silence une question essentielle, une question qui ne se pose pas au moment de la chute, quand l'urgence est de survivre, mais bien plus tard, quand le sol redevient stable sous les pieds et que l'on commence, lentement, à se relever.

Cette question est simple. Et pourtant, elle est redoutable :

Que feras-tu de ce que tu as subi ?

Ce questionnement m'a rattrapé non pas dans l'ébullition de la victoire, mais dans le silence qui a suivi. J'avais mon parchemin en main. J'étais un Magistrat de formation, le résultat concret d'années passées à refuser la chute, l'aboutissement d'un combat personnel et familial immense. Pourtant, je n'étais rien : un diplôme sans affectation, une toge invisible, un magistrat sans siège ni parquet, sans patrie administrative pour l'accueillir. C'était un triomphe personnel suivi d'un vide social. La guerre pour ma propre dignité était gagnée, mais le combat pour la reconnaissance était reporté.

J’étais dans cette zone grise, un no man’s land entre l’homme des sacrifices et l’homme que je devais devenir. C’est précisément là, après la fin de la réalité vécue, qu’une ligne claire s’est tracée en moi. Lorsqu’une personne qui a été abandonnée, ignorée, laissée à elle-même parvient à sortir la tête de l’eau, ne serait-ce que de quelques centimètres, deux chemins se dessinent devant elle. Ils ne sont écrits nulle part. Personne ne les annonce. Ils apparaissent d’eux-mêmes, avec une clarté presque brutale, au moment précis où l’on recommence à respirer sans suffoquer.

Le premier chemin consiste à se souvenir. Pas avec nostalgie. Pas avec la colère corrosive qui finit par tout ronger. Mais avec une lucidité nue. Se souvenir de l’attente. Des jours passés à espérer un signe qui ne venait pas. Se souvenir des silences non pas des silences pleins, mais de ceux qui ferment, qui excluent, qui signifient sans mots : tu n’es pas prioritaire. Se souvenir des portes qui se referment sans explication, sans même un « désolé ». Et décider, au plus profond de soi, de ne pas devenir à son tour une porte close. De ne pas reproduire la mécanique froide du « débrouille-toi », simplement parce que l’on a, soi, survécu à cette injonction. Cette voie ne promet rien. Elle ne donne aucun avantage immédiat. Elle n’impressionne personne. Elle

consiste seulement à reconnaître, sans se mentir, que si l'on a tenu, ce n'est pas parce que le monde a été juste, mais parce que l'on a résisté à son indifférence.

Le second chemin est plus difficile à regarder en face, mais il est fréquent. Presque naturel. Il consiste à transformer la souffrance passée en règle. À ériger son propre parcours en norme. À se dire, parfois sans même le formuler clairement, que puisque l'on a souffert sans aide, il serait injuste que d'autres souffrent moins, ou autrement. Ce chemin m'aurait mené à excuser la désertion des amis disparus des radars ou la froide spoliation de mon oncle sous prétexte que « la vie est ainsi faite ». Cette posture ne se présente pas comme de la cruauté. Elle se glisse dans des phrases simples, dites sur un ton qui se veut réaliste : personne ne m'a aidé, je me suis débrouillé, la vie est comme ça. Ce chemin permet de donner un sens à la douleur. Il construit une carapace. Il évite de replonger dans le vertige de l'abandon. Mais il a un prix : il durcit le regard, isole, et perpétue, souvent sans en avoir conscience, exactement ce que l'on a un jour détesté.

Je n'ai pas théorisé tout cela sur le moment. Ce fut plus diffus. Plus lent. Une accumulation de situations concrètes, ordinaires,

parfois anodines en apparence, qui ont fini par tracer une ligne claire en moi.

C'est précisément dans ce no man's land personnel et administratif que j'ai ressenti le besoin de me situer. Non pas socialement, mais intérieurement. Et en toute humilité, de par mon vécu et par gratitude envers Dieu et tous ceux qui m'ont un jour tendu la main, j'ai choisi d'épouser la première voie. Et très tôt j'ai été mis à l'épreuve.

La première situation est venue presque par hasard. Un jour, une opportunité s'est présentée pour un poste dans une banque. Ce n'était pas mon domaine. Je n'avais rien à gagner dans cette histoire. J'ai été personnellement informé de l'offre, j'en ai parlé à mes contacts et une connaissance à moi m'a fait comprendre qu'il a une amie qui serait une candidate potentielle. Je ne la connaissais pas mais je l'ai mise en contact avec mon ami à la banque. Elle a été prise. Elle ne m'a jamais écrit pour me dire qu'elle avait été retenue. Que du silence. J'aurais pu en tirer une conclusion simple et tentante : à quoi bon ? J'aurais pu me refermer. Je ne l'ai pas fait. Pas par grandeur d'âme. Simplement parce que je savais que ce silence ne disait rien de mon geste. Il parlait d'autre chose.

La deuxième situation est venue plus tard, et elle a rééquilibré les choses. Par l'intermédiaire de ma cousine, j'ai appris qu'une créatrice de bijoux de luxe cherchait à renforcer son équipe. J'en ai parlé à mon entourage, un ami m'a transmis le contact d'une jeune femme compétente. J'ai fait le lien. Elle a été prise. Cette fois-ci, la réaction a été différente. Il y a eu un message. Puis un autre. De la reconnaissance, exprimée simplement, sans excès. Une relation s'est créée, saine, équilibrée. Rien d'extraordinaire. Mais assez pour me rappeler une chose essentielle : tout le monde n'est pas ingrat. Et surtout, que l'ingratitude ne doit pas devenir un prétexte pour se fermer.

La troisième situation m'a touché plus profondément. Un ami m'a un jour parlé d'un concours pour les infirmiers diplômés d'État. Il avait comme on dit couramment « le réseau ». J'ai immédiatement pensé à une voisine, une amie d'enfance. Je connaissais son parcours. Je l'ai mise en relation. Elle a intégré une école, s'est formée en kinésithérapie. Il n'y a pas eu de miracle. Juste un passage. Une porte ouverte au bon moment. Et cette fois-là, j'ai ressenti une forme de justesse. Comme si, pour une fois, la chaîne ne s'était pas rompue.

Ces situations, mises bout à bout, n'ont pas fait de moi quelqu'un d'important. Mais elles ont cristallisé une certitude :

je ne voulais pas être celui qui ajoute du poids à la chute des autres ou celui qui regarde les autres se battre, stagner, suffoquer tout en refusant de les aider. Je dis bien refuser car beaucoup sont simplement dans l'impossibilité de venir en aide, mais beaucoup plus refusent simplement de le faire. Les raisons leurs appartiennent.

Je ne voulais pas transformer ce que j'avais subi en règle à imposer. La souffrance n'est pas une obligation. Je n'avais pourtant aucun moyen structurel d'aider. Pas d'argent. Pas de poste. Pas d'autorité. Seulement une expérience, une écoute, parfois une information. Des choses modestes. Fragiles. Mais réelles.

J'ai compris alors que le monde ne manquait ni de talents ni de travailleurs. Il manquait de passages, de ponts. De personnes capables de transmettre sans écraser, d'expliquer sans humilier, de guider sans dominer, d'aider sans contrepartie.

Refuser d'ajouter du poids à cette chute-là n'était pas une garantie de réussite. Le monde récompense rarement la bienveillance. Il récompense l'efficacité, parfois l'indifférence, et surtout la longueur du bras et les pratiques peu glorifiantes. Mais il existe une autre efficacité, plus lente, moins visible : celle qui consiste à avancer sans écraser.

À partir de là, mon rapport à la réussite a changé. Elle n'était plus seulement une sortie personnelle du manque. Elle devenait, peut-être, un outil. Pas une revanche. Pas un trophée. Un levier, une passerelle.

Je n'étais pas arrivé quelque part. Je ne savais même pas exactement où est-ce que j'allais. Mais je savais déjà, avec une certitude calme, ce que je refusais de devenir. Et dans un monde instable, cette certitude vaut parfois plus qu'un plan. Ce chapitre de ma vie n'a pas été celui de la réussite. Il a été celui du positionnement. C'est sur cette base que la suite s'est dessinée.

La suite de cette histoire ne sera pas celle d'un homme qui savait où il allait, mais celle d'un homme qui avance avec une boussole simple, traçant la trajectoire qui mène à une fin agréable : Ne pas transmettre ce qui a failli me détruire. Ne pas devenir à mon tour le remède qui se regarde dans le miroir pendant que le malade s'étiole.

VIII

Au-delà de tout ce par quoi je passais, il y a un volet familial qui me pesait énormément sur le cœur. Il s'agissait de Raphaël mon petit frère.

Raphaël est mon petit frère. Voilà une phrase qui, pendant des années, a constitué un simple fait, une déclaration aussi naturelle que « le ciel est bleu ». On l'énonçait et elle ne suscitait aucun écho particulier. Elle s'inscrivait dans l'ordre des choses, une relation définie par la naissance et scellée par l'habitude. Cependant il fut un temps où ces trois mots formaient une phrase-monde, une phrase-montagne. Ils pesaient sur mes épaules comme un manteau de plomb, tissé de responsabilité, d'inquiétude et d'une forme d'échec silencieux. C'était un fardeau que je n'avais pas choisi, que je n'avais pas sollicité, mais que je ne pouvais ni déposer ni refuser. Il faisait partie de moi, comme le battement de mon cœur, mais c'était un battement douloureux, une contraction régulière de l'impuissance.

Raphaël n'a pas toujours été ainsi. C'est peut-être la racine de toute l'angoisse, de toute l'incompréhension. Enfant, il était une présence douce, un être d'une sérénité presque déconcertante. Il n'était pas bavard, mais son silence n'était pas un mur. C'était un silence attentif, ouvert, peuplé de regards observateurs et de sourires timides. Il obéissait sans que cela ressemble à de la soumission ; c'était une forme de consentement paisible, de confiance en l'ordre familial. Il n'y avait en lui aucun germe

visible de révolte, aucune étincelle d'insolence précoce, ni ce regard fuyant, ce regard de bête traquée, que l'on voit parfois chez ceux qui, très tôt, préparent une retraite intérieure, une citadelle secrète. Il était cet enfant « sans problème », celui dont on dit, avec une satisfaction teintée de négligence, qu'il est un « bon enfant » ; presque exemplaire. Un petit garçon qui grandissait dans l'ombre bienveillante de sa sœur aînée, de son frère et de sa mère, sans heurts apparents. Et puis, imperceptiblement, comme une faille qui naît sous une pression insidieuse et constante, quelque chose s'est fissuré en lui. Aucun craquement assourdissant, aucun cataclysme. Juste un lent et inexorable écartèlement.

Les premiers signes furent si ténus, si banals, qu'on les a attribués à l'adolescence naissante, à la mauvaise humeur passagère, à la fatigue. Des réponses un peu sèches, oui, mais n'est-ce pas le lot commun des jeunes garçons ? Une lenteur soudaine, presque étudiée, à exécuter les tâches simples, une traînerie des pieds qui en disait long sur son désintérêt grandissant pour le cadre familial. Un détachement étrange, inquiétant, vis-à-vis de l'école. Ce n'était pas de la paresse, non. C'était comme si l'école, avec ses règles, ses attentes, ses promesses d'avenir, avait perdu toute consistance à ses yeux,

était devenue un décor de carton-pâte dans lequel il évoluait en somnambule.

Très vite, cependant, les inquiétudes prirent une autre forme, plus concrète, plus brutale. L'argent a commencé à disparaître à la maison. D'abord, ce furent de petites sommes. Une pièce de cinquante francs laissée sur la commode du salon et qui s'était « égaré ». Quelques pièces dans le tiroir de l'armoire, volatilisées. On s'est soupçonnés d'inattention, on a haussé les épaules. Puis les disparitions sont devenues plus fréquentes, plus précises. Ce n'était plus de l'argent « perdu », c'était de l'argent pris. Des montants ciblés. La vérité, aussi dure soit-elle, s'est imposée avec la force implacable des évidences.

Raphaël volait.

Ce mot est un couteau. Je l'ai longtemps laissé dans son fourreau, refusant de le tirer, de lui donner sa puissance tranchante. Je l'ai noyé sous un flot d'euphémismes lénifiants : « il a emprunté sans demander », « il s'est servi un peu vite », « il a fait une bêtise ». Comme si en atténuant le terme, on pouvait atténuer l'acte. Comme si en refusant de nommer le mal, on pouvait le conjurer. Mais à force de contourner la vérité, on la rend monstrueuse. On lui permet de grandir dans l'ombre des non-dits. Raphaël volait. Ce n'était pas un acte isolé, un

écart ponctuel né d'un désir irrépressible. C'était un comportement répété, régulier, méthodique presque.

Ma mère en a été dévastée. Sa dévastation à elle était silencieuse, intérieure, d'autant plus déchirante. Elle ne hurlait pas, ne gesticulait pas, ne levait pas la main. Elle s'asseyait sur un banc dans la cour, le visage soudain vieilli de dix ans, et elle parlait toute seule. Elle posait des questions douces, obstinées, emplies d'une perplexité douloureuse. « Pourquoi, Raphaël ? Qu'est-ce que tu voulais acheter ? Tu avais besoin de quelque chose ? Tu pouvais me demander. » Son inquiétude n'était pas mesquine, elle ne tournait pas autour de la valeur de l'argent. C'était la peur, viscérale, de perdre son fils. Son dernier. Celui qu'elle avait porté en dernier, avec un bonheur renouvelé. Le dernier souvenir de son défunt mari. Voir son enfant, son chouchou se craqueler, se couvrir de cette fêlure obscure, c'était pour elle une agonie lente.

Avec Eléonore, nous avons formé un tribunal de bonne volonté. Nous le prenions à part, dans sa chambre ou au salon. Nous parlions. Longuement. Avec calme d'abord, puis avec une fermeté grandissante. Nous usions de la raison, de la morale, de la peur des conséquences. Nous lui peignions l'avenir en noir, en gris, en couleurs alarmistes. Rien n'y faisait. Il nous écoutait

avec une patience de surface, les yeux fixés sur un point situé juste au-dessus de notre épaule. Il hochait la tête par moments, murmurant un « oui » ou un « je sais » sans consistance. Son acquiescement était un leurre. On avait l'impression de parler à un mur, ou plutôt à un être dont l'essentiel de la présence s'était déjà retiré, avait battu en retraite vers des terres intérieures inaccessibles. Son corps était là, mais son esprit, son âme, naviguaient loin, très loin, sur une mer intérieure que nous ne pouvions même pas imaginer.

Puis, chose étrange et trompeuse, les plaintes concernant l'argent ont cessé. Les tiroirs sont restés pleins, les portefeuilles intacts. Un soulagement précaire a soufflé sur la maison. Nous avons cru, un instant fragile, à un réveil, à une prise de conscience. Nous avons été naïfs. Car pendant que ce symptôme s'éteignait, un autre, plus grave peut-être parce qu'il hypothéquait son avenir, prenait des proportions catastrophiques : l'école.

La dégringolade scolaire de Raphaël n'a pas été une pente, mais une chute libre. Ses résultats, autrefois corrects, sont devenus exécrables. Pas simplement mauvais, non. Lamentables. Il échouait avec une constance et une indifférence sidérante. Un zéro ne provoquait en lui ni honte ni colère. Un avertissement

ne déclenchait aucune anxiété visible. C'était comme s'il rendait des copies qui concernaient un autre, comme si son nom en haut de la page était celui d'un étranger. L'avenir, les études, un métier, une vie, semblait être pour lui une abstraction aussi lointaine et insignifiante qu'une théorie astrophysique. Il vivait dans un présent perpétuel et morne, un présent vidé de tout désir, de toute ambition, de toute crainte même.

C'est à ce moment précis que j'ai compris que je ne pouvais plus me contenter du rôle de grand frère compréhensif, de l'observateur compatissant. Une ligne invisible avait été franchie. J'étais son aîné. Cela impliquait des droits, peut-être, mais surtout des devoirs insupportables. Et un devoir, parfois, n'a rien à voir avec la douceur.

Alors j'ai parlé. J'ai parlé jusqu'à l'épuisement des mots. J'ai déballé devant lui mon propre musée des erreurs, mes chutes, mes humiliations, mes moments de lâcheté. Je lui ai raconté comment le monde, en dehors du cocon familial, pouvait être brutal, injuste, impitoyable avec ceux qui refusent d'en comprendre les règles. Je lui ai décrit les pièges qui se referment non pas avec un claquement spectaculaire, mais avec la lenteur silencieuse des sables mouvants, engloutissant ceux qui croient pouvoir marcher sans conséquence. Je lui ai dit, la voix serrée

par une émotion vraie : « Moi, Raphaël, je n'ai pas eu de grand frère pour me tendre la main dans le noir. J'ai appris à mes dépens. J'ai saigné pour comprendre. Toi, tu as cette chance. Tu as quelqu'un qui voit le piège avant toi et qui te crie d'opérer un demi-tour. Écoute-le. Pour une fois, écoute ! ».

Mais Raphaël refusait d'entendre. Ou plutôt, les mots n'avaient plus prise sur lui. Ils glissaient sur une carapace que nous n'avions pas vu se former. Alors, parfois, dans des moments de frustration absolue, d'impuissance devenue intolérable, les mots ont laissé la place à autre chose. Aux actes. Et, oui, à la violence. Je le confesse ici sans gloire, avec une amertume qui me ronge encore. Pas une violence gratuite, pas une cruauté. Une violence du désespoir. Une claque, une secousse, une poignée de colère pour tenter de briser la coquille, de faire jaillir une réaction. J'étais dépassé. Complètement désemparé. Je me sentais comme un médecin impuissant devant un malade qui refuse tout traitement, et qui, sournoisement, aggrave son propre mal. Je répétais les mêmes discours, usais des mêmes menaces, des mêmes supplications, en circuit fermé. Ma déception était un puits sans fond. Une tristesse lourde, silencieuse, qui pesait sur mes journées. Mais l'abandonner ? La simple idée était une trahison. Il est mon petit frère. Le sang

qui coule dans ses veines est le même que le mien. On n'abandonne pas son sang. On reste, même épuisé. Même vaincu d'avance. On reste.

Et puis, les vols ont repris. Avec une audace nouvelle, une sorte de cynisme tranquille qui glaçait le sang. Soixante mille francs, cent mille francs. Ce n'était plus l'argent de maman, cet argent domestique dont on pouvait, à la limite, étouffer la disparition. C'était l'argent d'une association, d'une cagnotte de travail, l'argent d'autrui, de tiers qui n'avaient rien à voir avec notre drame familial, de l'argent que maman bien souvent gardais simplement. Là, la peur a changé de nature. Elle n'était plus teintée de tristesse, mais de terreur pure. L'horizon se bouchait d'un coup, menaçant.

Comme pour ajouter l'insulte à la blessure, Raphaël a alors développé une arme de comparaison perverse, dirigée contre moi. Elle surgissait à chaque refus, à chaque contrariété. Quand maman lui refusait de l'argent, une sortie, un privilège, sa réplique tombait, mécanique, acérée : « Si c'était Patrice, tu aurais donné. ».

Cette phrase était un poison. Elle me blessait profondément, bien plus que je ne l'aurais admis. Elle était d'une injustice absolue. Elle écrasait sous son simplisme onze années de

différence. Elle effaçait d'un trait mes propres combats, mes sacrifices, mes erreurs aussi, qui avaient construit la relation de confiance que j'avais avec notre mère. Elle occultait surtout l'évidence fondamentale : je n'avais jamais, au grand jamais, manqué de respect à maman. Je ne l'avais jamais traitée avec ce mépris froid, cette arrogance de petit tyran domestique. Je n'avais jamais haussé la voix sur elle, jamais fait plier son regard sous le poids de l'insolence.

Raphaël, lui, répondait mal à tout le monde. Sa voix prenait un ton cassant, impatient, méprisant, surtout avec elle. Cette image est l'une de celles qui me hantent le plus : voir ma mère, cette femme forte et douce, se voir méprisée par son propre fils. Voir le respect, cette colonne vertébrale de toute relation familiale, se fissurer, s'effriter jour après jour, comme un mur atteint par le salpêtre. C'était une lente démolition de l'amour même.

Je ne le comprenais pas. C'était là le noyau de ma souffrance. L'incompréhension. Un abîme entre nous. Je me suis efforcé, une dernière fois, de franchir cet abîme. Je l'ai pris à part, j'ai posé ma main sur son épaule, une épaule raide, hostile et je lui ai demandé, sans colère, sans reproche, avec une fatigue infinie : « Qu'est-ce qui ne va pas, Raphaël ? Qu'est-ce qui te ronge ? Qu'est-ce que tu portes en toi qui est si lourd ? Parle. Même si

c’est contre moi. Parle. » Il a levé les yeux vers moi. Et dans son regard, il n’y avait ni colère, ni tristesse, ni défi. Il y avait le vide. Un vide absolu. Puis il a détourné la tête. Il a choisi le silence. Mais pas un silence de confidence retenue. Un silence épais, opaque, hostile. Un silence-mur. Il s’est enfermé délibérément dans la forteresse de son mutisme, verrouillant toutes les portes, refusant toute main tendue, toute parole de secours. Il était devenu l’architecte et le prisonnier de son propre isolement.

Et le mystère, aujourd’hui encore, demeure entier. Comment cet enfant doux, cet enfant sans histoire, s’est-il métamorphosé en cet adolescent inquiétant, dur, fermé comme un coffre dont on aurait perdu la clé ? Je n’ai pas la réponse. Je ne l’aurai peut-être jamais. Je suis réduit aux hypothèses, aux suppositions douloureuses. Peut-être y a-t-il des fractures qui naissent et grandissent en silence, à l’insu de tous, dans le secret d’une âme. Peut-être certaines douleurs sont-elles orphelines de causes visibles, surgissant d’un terrain psychique que nous ne savons pas sonder. Peut-être aussi, et c’est la pensée la plus amère, l’amour, même le plus fort, la vigilance, même la plus attentive, les efforts, même les plus acharnés, ne suffisent pas. Parfois, on échoue. Parfois, l’autre vous glisse entre les doigts,

emporté par un courant sous-marin que vous n'aviez pas détecté.

Ce que je sais, en revanche, ce que cette longue et douloureuse épreuve m'a appris, c'est une vérité terrible sur la nature de l'amour et de la responsabilité. Aimer ne suffit pas toujours à sauver. L'amour n'est pas un talisman, ni une potion magique. Il peut être présent, immense, dévorant, et rester impuissant face à l'autodestruction de l'autre. Comprendre ou du moins tenter de comprendre ne garantit en rien le changement. On peut éclairer la cause d'un mal sans pouvoir en guérir les effets. Et être grand frère, dans ces moments-là, ce n'est pas être un héros ou un sauveur. C'est accepter l'impuissance. C'est apprendre à vivre avec ce constat déchirant que l'on ne peut pas choisir à la place de l'autre, même quand ses choix le mènent droit dans le mur. C'est comprendre que l'on ne peut pas aimer quelqu'un plus qu'il ne s'aime lui-même. Mais c'est aussi, et c'est peut-être là l'ultime définition de ce lien, refuser de renoncer à rester présent. Rester là, dans l'ombre ou en première ligne. Rester, même quand on n'a plus rien à dire, plus rien à faire. Rester, comme un témoin obstiné, comme une présence qui, même si elle ne peut empêcher la chute, refuse de détourner les yeux.

Raphaël est mon petit frère.

Cette phrase a été ma croix et mon espérance têtue. Et malgré tout, au fond du gouffre de l'incompréhension, je continuais d'espérer. Même quand l'espérance n'était plus qu'une faible lueur, une braise presque éteinte que je protégeais du vent du désespoir. J'espérais parce qu'il est mon frère, et que tant qu'il respirera, un fil, même ténu, même invisible, nous reliera. Et sur ce fil, je plaçais l'improbable, l'invraisemblable, l'impossible espoir d'un retour.

IX

La sortie de l'ENAM n'a pas ressemblé à ce que j'avais imaginé pendant mes nuits blanches d'étudiant. Il n'y a pas eu de musique intérieure, pas de sentiment de victoire éclatant. Juste un calme étrange, presque inquiétant, comme après une longue tempête quand le silence devient suspect. Le bâtiment administratif se détachait, immense et pâle, contre un ciel de juin trop bleu. Je tenais à la main le carton épais contenant l'attestation, et le grain du papier sous mes doigts me semblait à la fois réel et étranger, comme si je tenais la preuve tangible d'un rêve qui n'avait jamais été vraiment le mien. J'avais terminé. J'avais validé. Mais je n'étais pas arrivé quelque part.

J’étais simplement debout, au milieu de la route, les orteils écrasant une bouche d’égout, le regard perdu dans le flot des voitures qui s'éloignaient, chacune emportant un destin qui semblait plus défini que le mien.

Les derniers jours à l’école avaient un goût particulier, une joie, de tristesse, d’impatience et de parfum de luxe qui flottait dans les couloirs devenus soudain trop étroits. Les conversations tournaient autour du temps d’attente avant les affectations, des projections, des plans déjà ficelés. Les uns parlaient de leur futur bureau, de la couleur des murs, de la vue depuis la fenêtre. Les autres énuméraient les chiffres de leur premier salaire avec une gourmandise juvénile. D’autres encore plaisantaient, d’un rire un peu forcé, sur les avantages du statut, le laissez-passer. J’écoutais, je souriais parfois d’un sourire qui ne mobilisait que mes lèvres, mais je n’étais pas vraiment là. Mon esprit était ailleurs, à calculer le nombre de CV qu’il faudrait encore envoyer, à peser le silence des recruteurs. Je savais, viscéralement, que je ne jouais pas la même partie. Pour mes camarades, la suite était assez claire, ils étaient sûrs de la qualité de leurs dés. Les miens étaient nus, et chaque lancer était un pari sur le vide.

Quand je suis rentré à la maison avec mon attestation de fin de formation, le soir tombait, teintant la pièce principale d'un orange triste. Ma mère était assise sur le canapé défoncé, les mains posées à plat sur ses genoux, comme en attente. Elle m'a longuement regardé sans parler, ses yeux sombres traçant les contours de mon visage, de mes épaules, du carton que je tenais. Elle avait ce regard-là, précis et doux, quand elle mesurait le poids d'un événement. Elle savait que quelque chose se terminait, mais que rien n'était encore réglé. L'odeur du ndolè venait de la cuisine, un parfum d'enfance qui, ce soir-là, me serrait la gorge.

— Tu as fini une étape, pas le voyage, m'a-t-elle dit calmement, sa voix aussi usée et douce que le velours du canapé.

Elle s'est levée, est passée derrière moi pour poser une main sur mon épaule, une pression légère et ferme qui disait tout : je suis là. Puis elle est retournée vers ses casseroles, me laissant avec le crépuscule et le poids de ses mots.

Les semaines qui ont suivi ont été parmi les plus déroutantes de ma vie. Une étrange et inconfortable parenthèse. J'étais diplômé d'une grande école, formé dans un corps prestigieux, mais je flottais dans mon propre salon, sans statut, sans cadre, sans filet. Le matin, la lumière traversait les fentes des volets et

dessinait des barres dorées sur le sol poussiéreux. Je les regardais bouger, lentement, inexorablement, et chaque traversée du rayon marquait une heure perdue. Tous les matins, je me réveillais avec la même question, aussi tranchante qu'un couteau sous l'oreiller : qu'est-ce que je fais aujourd'hui pour avancer ?

Alors je me suis remis à chercher. Sérieusement. Méthodiquement. Avec une rage froide. J'avais transformé la table de la salle à manger en quartier général. Mon ordinateur ronronnait, chassant les mouches de son souffle chaud. Je refaisais mon CV, je l'adaptais à chaque offre, cherchant la formule magique qui transformerait l'essai. Je rédigeais des lettres de motivation qui racontaient mon parcours sans mendier la pitié, avec une fierté tendue, chaque mot choisi comme une balle. J'allais à des rendez-vous dans des tours de verre climatisées où l'on hochait la tête en lisant mon dossier, impressionné par l'ENAM, par le profil, intrigué par la nationalité, puis où le silence revenait quelques jours plus tard, plus éloquent qu'un refus. « Profil excellent… mais malheureusement… ». Le « mais » était toujours là, comme une signature.

Mais cette fois, quelque chose était différent. La faille ne se trouvait plus en moi. Je ne doutais plus de ma valeur. Je palpais ma compétence, elle était solide, réelle. Je doutais du système, de ses portes dérobées, de ses sourires de connivence, pas de moi. Cette conviction, nouvelle et fragile, était ma seule arme.

Un après-midi étouffant de fin d'été, alors que l'air était lourd et que les mouches bourdonnaient avec obstination contre la vitre, que je commençais à me demander si je n'étais pas en train de retomber, pas en chute libre mais en spirale lente, dans un cycle que je connaissais trop bien, celui constitué du trio qui m'accompagnait depuis des années déjà, l'espoir, l'effort, le silence, un mail est arrivé. La notification fit un bruyamment vibrer mon téléphone dans la pièce silencieuse. Une organisation internationale, active en Afrique centrale, recherchait un profil junior pour un stage long. Six mois renouvelables. Pas une mission ponctuelle pour faire le café et classer des archives. Un vrai stage structuré, avec des responsabilités claires, une immersion opérationnelle, et, lisais-je entre les lignes, une lueur au bout.

J'ai relu le mail plusieurs fois. Les mots dansaient sous mes yeux : « audit financier, de performance et de conformité », « suivi-évaluation », « terrain ». Mon cœur battait à coups sourds

contre mes côtes. J’ai répondu sans attendre, avant que la peur ou la raison ne vienne tempérer l’élan. Mes doigts ont tapé la réponse avec une vitesse que je ne me connaissais pas.

L’entretien a été exigeant. Une salle de réunion impersonnelle, une table lisse, trois paires d’yeux braqués sur moi. Pas de complaisance, pas de flatterie. Des questions en rafale, techniques, précises, parfois brutales. On m’a interrogé sur mes compétences, mes limites, ma capacité à travailler sous pression dans un environnement complexe, ma capacité à travailler en équipe et à suivre les ordres. On a creusé mes échecs, demandé ce que j’en avais tiré. Je n’ai pas cherché à paraître plus que je n’étais. J’ai parlé vrai. J’ai parlé de la rue, de la faim, de la solitude comme d’un creuset. J’ai vu, dans le regard de la femme au centre, un éclair d’intérêt qui n’était pas de la pitié, mais de la reconnaissance. Elle aussi avait dû se battre.

Quelques jours plus tard, la réponse est tombée, un matin de pluie fine. Le téléphone a vibré. Le mot « Félicitations » brillait sur l’écran. Je suis resté immobile, la pluie striant la fenêtre, le monde extérieur devenu flou. Puis j’ai pris une inspiration si profonde que ma poitrine a failli éclater. Je débordais de joie. L’immobilité a fait place a une énergie et une euphorie sans précédents. J’ai crié, j’ai remercié le Seigneur. J’ai sauté sur le

téléphone pour informer ma mère qui étant au travail n'a pu s'empêcher de pousser un cri de joie qui raisonnait également comme une délivrance. J'ai poursuivi en appelant Eleonore pour lui annoncer la bonne nouvelle. Elle a crié avec moi au téléphone et s'est directement mise à me dire que Dieu n'oublie pas ses enfants, que c'est le début d'un nouveau chapitre. Elle m'a dit que les portes sont en train de s'ouvrir et que je ne dois avoir en aucun cas peur de les franchir.

Le siège de l'organisation était dans la ville de Douala, j'ai donc quitté Yaoundé, ma mère et Raphaël pour aller m'installer à Douala. Je suis allé vivre chez le grand frère de ma mère, tonton Félix. J'y étais bien traité, il m'a toujours considéré comme son propre fils. Je ne manquais de rien.

Le premier jour de stage, je me suis levé tôt, bien avant l'heure, dans le noir bleuté de l'aube. J'ai pris le temps de m'habiller avec un soin ritualisé : la chemise repassée la veille au soir, le pli du pantalon parfait, le costume élégant et prestant, les chaussures cirées. Je me préparais comme si j'allais à un examen. En réalité, c'en était un. Un examen de durée, d'endurance, où chaque jour serait une question à laquelle il faudrait répondre par des actes.

Le siège de l’organisation était un bâtiment moderne dans la ville de Douala, tout en transparence et en lignes droites. L’ascenseur silencieux m’emporta vers le 4e étage. Très vite, en quelques heures à peine, j’ai compris que ce stage ne serait pas une promenade. L’air sentait le café serré et l’encre des imprimantes laser. Les dossiers étaient lourds, littéralement et figurativement, empilés sur mon bureau avec des post-it de couleurs vives. Les délais étaient serrés, les attentes élevées, tangibles dans le rythme soutenu des allers-retours, dans le cliquetis intense des claviers. On ne me demandait pas d’observer de loin, mais de contribuer. De réfléchir, de produire. On m’avait donné un accès au serveur, une adresse électronique, et, implicitement, une chance.

Je me suis plongé dedans avec la même rage tranquille que celle que j’avais développée à l’ENAM, cette force froide qui naît quand on n’a plus le choix. J’arrivais tôt, quand les couloirs étaient encore vides et que la machine à café dormait. Je repartais tard, la ville luisant de mille feux sous mes fenêtres. Je posais des questions, même celles qui semblaient naïves. Je prenais des notes dans un carnet à la couverture en cuir de teinte bleu offert par mon oncle. Je relisais mes travaux dix fois, chassant la faute, l’approximation, la faiblesse de raisonnement.

Je voulais être irréprochable. Pas par perfectionnisme, mais par nécessité. Chaque ligne écrite, chaque analyse rendue, était une brique que je posais pour me construire un chemin.

Les mois passaient, rythmés par les missions sur le terrain, des, des rencontres avec des communautés, des séminaires et par les longues heures de rédaction de rapports sous la lumière blanche des néons. Et sans m'en rendre compte, je m'installais. Mon bureau n'était plus aussi net ; il était envahi de dossiers, de cartes, de tasses de thé oubliées. Je n'étais plus « le nouveau », le stagiaire qu'on présentait avec un vague sourire. J'étais celui sur qui on pouvait compter. Celui à qui on confiait, un jeudi après-midi, un dossier en sachant que le vendredi matin, un préambule de rapport serait disponible. Celui qu'on appelait, d'un coup de fil à 19h, quand ça coinçait. J'avoue que je me suis beaucoup donné, en même temps je n'avais pas le choix, il y avait beaucoup en jeu pour moi. Mon contrat a été renouvelé, j'ai ainsi fait un an de stage.

À la fin de la période de stage, le ciel était de nouveau gris. Je savais que tout se jouait là. Le stage touchait à sa fin. Les autres stagiaires parlaient déjà d'autres opportunités, de retour à l'université. Moi, je me taisais. Je n'ai rien demandé. Je n'ai pas fait allusion à un éventuel poste. J'ai continué à travailler,

simplement, obstinément, comme un paysan qui bêche son champ jusqu'au dernier rayon de soleil. Le jour où l'on m'a convoqué dans le bureau du directeur de programme, une grande pièce avec une vue panoramique sur la ville, j'ai cru à un nouveau dossier urgent. Il m'a fait signe de m'asseoir. Il a parlé de ma contribution, de ma rigueur, de mon intégrité. Les mots flottaient d'abord, comme des bulles de savon, trop beaux pour être vrais. Puis ils ont pris sens, un à un, et sont venus s'ancrer en moi avec une force physique. « Nous souhaitons vous proposer un poste de chargé d'auditeur junior. Contrat à durée indéterminée. », vous vous doutez forcément que j'ai accepté, d'autant plus que le salaire sans être ahurissant raisonnait tout de même dans mes oreilles comme la douceur des cris d'un nouveau-né aux oreilles de sa maman.

Je suis sorti du bureau, le contrat dans une chemise cartonnée. Je n'ai pas pris l'ascenseur. J'ai descendu les quatre étages par l'escalier de secours, mes pas résonnant dans la cage de béton. J'ai poussé la lourde porte et me suis retrouvé dans une ruelle latérale. J'ai marché longtemps, sans but, les odeurs de la ville, gaz d'échappement, pain grillé, terre mouillée me semblant soudain neuves et vibrantes. La pluie s'était remise à tomber, fine et froide. Je ne l'ai pas sentie. J'avais enfin posé le pied sur

un sol stable. Ce n'était pas du marbre, ni du parquet ciré. C'était de la terre battue, compacte, solide. La mienne. J'en ai pleuré à chaudes larmes.

Une fois chez moi, j'ai appelé de manière groupée ma famille et je leur ai annoncé la bonne nouvelle. Leur joie m'a fait pleurer à nouveau. Entre bénédictions, rappels sur mon parcours, félicitations, prières et conseils pour la suite j'ai ressenti un apaisement, la levée d'un poids. Non seulement pour moi mais pour ma mère et Eléonore, non pas qu'elles étaient fatiguées de moi mais elles étaient très inquiètes pour moi, pour mon devenir, pour ma santé mentale. Mais aussi pour Raphaël qui pouvait avoir une preuve réelle qu'il existe une issue favorable au bout de l'épreuve.

X

C'est dans cette période de reconstruction silencieuse, alors que je m'habituais peu à peu à la stabilité comme on s'habitue à une lumière après des années dans la pénombre, que l'amour est entré dans ma vie. Pas comme une irruption, fracassante et

désordonnée. Comme une présence. Douce, insidieuse, aussi naturelle que la respiration.

Son nom, Pascale.

Je l'ai rencontrée sans intention particulière, lors d'un séminaire de travail sur la centralisation des comptabilités dans les institutions multinationales. Un cadre simple, presque banal. Une salle climatisée, des chaises en velours bleu alignées, le léger ronronnement du projecteur vidéo. Elle était assise deux rangs devant moi. Je voyais la nuque fragile où se posaient quelques mèches de sa perruque coupe carré, la courbe de son épaule sous sa chemise blanche en lin, les courbes de ses hanches qui ressortaient cavalièrement grâce au délicat enfilage de sa chemise dans un pantalon vert en velours. Elle s'était retournée pour demander un stylo, j'en ai profité pour placer un « bonjour ! comment allez-vous ? ». Une discussion qui devait durer quelques minutes, le temps de rendre le stylo et qui s'est prolongée dans le couloir pendant la pause-café, puis sur le trottoir devant le bâtiment, sans qu'on s'en rende compte, tandis que les autres participants s'égaillaient. Il n'y a pas eu de choc immédiat, pas de coup de foudre spectaculaire qui vous foudroie sur place. Il y a eu une curiosité tranquille, un intérêt

qui naissait lentement, comme une plante qui sort de terre sans qu'on l'ait vue germer.

Elle avait une manière d'écouter qui désarmait. Elle ne vous fixait pas intensément, non. Son regard se posait sur vous, doux et attentif, mais elle regardait aussi parfois ses mains, ou par la fenêtre, comme pour mieux digérer vos mots. Elle écoutait, pas pour répondre, pas pour juger, pas pour placer son anecdote. Juste pour comprendre. Avec elle, dans le restaurant sur le toit d'un bâtiment de la ville où nous nous sommes retrouvés pour notre premier vrai rencard, je n'avais pas besoin de me justifier, ni d'embellir mon parcours pour en faire un roman glorieux. Je pouvais dire « j'ai eu peur » sans avoir honte. Je pouvais dire « je ne savais pas » sans paraître faible.

Nos échanges sont devenus réguliers. Des conversations longues, téléphoniques souvent, le soir, allongé dans mon lit encore trop neuf, dans mon appartement silencieux car oui, j'avais quitté la maison de mon oncle, comme on dit couramment « j'avais déjà les moyens de me le permettre ». Sa voix était grave, un peu rauque, et elle riait avec un petit reniflement charmant. Parfois nous parlions profondément : de la trace laissée par l'absence, du poids des silences familiaux, de ce que signifie « réussir » quand on ne part de rien. Parfois,

c’était léger, dérisoire : une série télé absurde, la manie d’un collègue, la recherche désespérée d’un avocat parfaitement mûr au marché. Je me rendais compte, un soir où je racontais sans fard une de mes humiliations d’adolescent, que je baissais la garde sans effort. Que les mots coulaient, libres, sans que je ne les filtre ou ne les soupèse. Ce qui, pour moi, était rare. J’avais passé ma vie à construire des remparts ; avec elle, ils semblaient fondre, non parce qu’elle les attaquait, mais parce qu’elle les rendait inutiles.

Je lui ai parlé de mon père. Pas seulement de son départ, mais de l’ombre bancale qu’il avait laissée, de ce mélange de colère et de nostalgie pour un homme que je n’avais pas assez connu. De ma mère, de ses mains abîmées par les efforts, de son visage qui a précocement vieilli à causes des difficultés de la vie, de son silence qui en disait plus que des cris. Des années de manque, pas seulement matériel, mais de repères, de modèles. Des échecs, des portes claquées au nez, des nuits à compter le plafond. Elle ne m’a pas interrompu avec des « oh mon pauvre ». Elle n’a pas cherché à consoler avec des phrases toutes faites. Elle a écouté, elle a hoché la tête par moments, et elle a respecté mon récit, comme on respecte un objet fragile et précieux.

Un soir, alors que nous marchions le long du fleuve Wouri, le Mont-Cameroun se voyant au loin de l'autre côté de la rive, elle s'est arrêtée. Le vent jouait avec ses cheveux.

—Tu portes beaucoup, a-t-elle dit, les yeux sur les remous de l'eau. Le manque, la mémoire, la dette… Mais tu ne t'en sers pas comme d'une excuse. Tu ne dis pas « regardez ce que j'ai traversé » pour demander un passe-droit ou de l'indulgence. Tu avances avec, malgré. C'est rare.

Cette phrase m'a touché plus que je ne l'aurais cru. Elle est entrée en moi et a fait écho. Elle ne célébrait pas ma force, elle constatait mon choix. Le choix de ne pas être une victime, mais un survivant actif. Personne n'avait jamais formulé les choses ainsi.

Notre relation s'est construite lentement. Sans pression. Sans urgence. Comme on bâtit une maison sur un terrain instable : en prenant le temps de bien fonder. Nous prenions le temps. Le temps de nous découvrir à travers des détails infimes : elle détestait le son de la fourchette grattant l'assiette, j'avais horreur du désordre. Le temps de nous comprendre dans nos réactions, nos colères rentrées, nos petites lâchetés. Le temps de nous apprivoiser, d'apprendre les distances et les proximités qui nous convenaient.

Elle savait que je venais de loin. Elle voyait les cicatrices, les réflexes de défiance qui ressurgissaient parfois, une méfiance soudaine face à un geste trop généreux. Elle savait que je n'étais pas encore arrivé partout, que des pièces de moi étaient encore en chantier, pleines de poussière et d'échafaudages. Et ça ne l'effrayait pas. Au contraire. Elle disait voir, dans ces chantiers, la preuve que j'étais encore en mouvement, en vie.

Un dimanche après-midi, nous étions allongés sur le canapé, un livre ouvert mais non lu sur nos genoux entremêlés. La lumière du ciel était douce. Je regardais le profil de son visage contre le coussin, la ligne de ses cils sur sa joue, et une paix profonde, que je ne connaissais pas, m'a envahi. C'était un sentiment nouveau, sans arrière-goût d'anxiété. Pour la première fois, je ne me sentais pas en compétition avec la vie, à devoir courir plus vite, sauter plus haut, prouver sans cesse. Je ne courais plus seul sur une piste. Je marchais. Simplement. A côté de quelqu'un. Et le paysage, soudain, avait des couleurs.

XI

Aujourd'hui, quand je regarde le chemin parcouru, assis à mon bureau, mon propre bureau, avec mes dossiers alignés dans un

ordre qui me rassure, mes notes calligraphiées d'une main désormais sûre, mes livres annotés dont les marges sont devenues le territoire de mes dialogues silencieux avec les auteurs, je ne ressens pas le besoin de le magnifier. Je ne cherche ni à l'embellir ni à le transformer en récit édifiant, encore moins en fable de réussite à raconter pour se rassurer le soir, comme on invente une histoire aux enfants pour chasser les ombres. Je le regarde en face. Tel qu'il a été. Rugueux. Inégal. Parfois injuste. Souvent brutal. Il porte les cicatrices de ses propres faux pas autant que les marques laissées par les autres. L'examiner demande un certain détachement, comme celui du géologue qui étudie une couche sédimentaire : il y voit le temps, la pression, les ruptures, et comprend que la beauté de la roche tient précisément à ces lignes de faille, à ces strates désordonnées.

Il y a dans la mémoire quelque chose de profondément trompeur, de déloyal même. Elle n'est ni fidèle scribe ni archiviste complète. Elle ressemble davantage à une lampe torche dont les piles sont usées qu'à un projecteur puissant. Son faisceau capricieux éclaire des fragments isolés, des scènes figées dans une lumière crue, un visage, une odeur, l'angle d'un mur au soleil couchant, et laisse le reste, l'immense continuité

des jours, dans une pénombre épaisse. Parfois, elle le fait volontairement, obéissant à un instinct de conservation qui enterre ce qui est trop lourd. D'autres fois, c'est l'usure simple, l'érosion du temps. Certains souvenirs sont nets, presque douloureux de précision, comme gravés au diamant : le grain du bois d'une table, la tonalité exacte d'une voix chargée de colère, la sensation physique d'une déchirure intérieure. D'autres se sont dissous avec les années, s'effilochant en brumes inconsistantes, comme s'ils n'avaient jamais existé. Pourtant, ils ont laissé des traces, non sous forme d'images, mais d'émotions fossiles, de réflexes conditionnés, de peurs ou d'élans soudains dont j'ignore souvent la provenance. J'essaie aujourd'hui, dans la lumière plus paisible de l'après-tempête, d'orienter ce faisceau maladroit le plus largement possible. D'éclairer les angles morts, même ce qui dérange, même ce qui fait rougir la peau sous la honte rétrospective, même ce que j'aurais, de tout mon être, préféré laisser aux vers de l'oubli. Parce que c'est là, dans ces recoins négligés, dans ces moments de faiblesse ou de laideur, que se niche la vérité non édulcorée du parcours. La vérité qui n'inspire pas, mais qui explique.

Je me revois enfant, et le film qui se déroule est en couleurs saturées, bruité, tactile. Pieds nus sur la terre cuite par la

chaleur, une chaleur montant dans la plante des pieds, courant dans les rues poussiéreuses de mon quartier comme dans un royaume sans limites. Les journées semblaient se déployer dans une éternité paresseuse, découpées par le passage des vendeurs ambulants, les appels des mères pour le repas, l'ombre ronde d'un manguier qui marquait le point de rendez-vous. Le soleil frappait fort, écrasant les couleurs, et la poussière ocre, soulevée par nos jeux, collait à la peau mouillée de sueur, dessinant de fins méandres dans le cou, derrière les genoux. Les rires stridents des enfants, nos disputes brèves et violentes, se mêlaient au contrepoint grave des adultes : les discussions vives sur les seuils, les disputes de voisinage qui traversaient les murs fins, le grésillement des radios toujours allumées, diffusant une musique populaire ou les nouvelles d'un monde lointain. À cet âge-là, je ne comprenais pas la fragilité constitutive de ce microcosme. Je ne voyais pas le gouffre économique, social, qui bordait notre quotidien comme une falaise invisible. La précarité était l'air que nous respirions, insipide et normal ; cette impression sourde que tout pouvait basculer à tout moment, qu'un accident, une maladie, un caprice du destin pouvait faire vaciller l'équilibre précaire, était le fond même de notre existence, acceptée sans mot.

Je me souviens avec une acuité sensorielle qui me bouleverse encore : l'odeur de la terre après l'averse, cette senteur minérale et forte qui montait du sol comme un soupir de soulagement ; le goût sucré et légèrement acide des fruits cueillis en cachette dans les champs, le plaisir simple, animal presque, de manger à sa faim sans que l'esprit ne soit déjà happé par l'angoisse du lendemain, du prochain repas incertain. Je ne savais pas encore que ces moments d'insouciance absolue étaient rares, précieux au sens alchimique du terme. Je ne pouvais deviner qu'ils se déposeraient au plus profond de moi pour former, bien plus tard, un territoire intérieur, un refuge mental auquel je pourrais me connecter quand la vie deviendrait trop dure, trop abstraite, trop lourde d'enjeux. Ils étaient la réserve d'humanité simple, la preuve archivée dans la chair qu'avant les combats, il y avait eu cela : la lumière, le goût, la joie physique de l'existence.

Je me revois adolescent, et l'image est en contre-plongée, déformante. Perdu, mal à l'aise dans un corps qui semblait avoir décidé de grandir trop vite, dans toutes les directions, sans me consulter. Je me vois debout, chaque matin, devant le grand portail en fer du lycée, une forteresse de savoir et de codes sociaux qui me semblait aussi hostile qu'impénétrable. Et dans mes yeux, que j'évitais de croiser dans les reflets des vitres, il y

avait cette peur animale, diffuse, que je ne savais pas nommer : peur de ne pas être à ma place, peur de la question indiscrète, peur de trahir par un mot, un silence, un manque, l'autre vie, celle d'avant l'école, celle de la maison.

Entrer dans la classe bruyante, s'asseoir à une place qui n'était jamais tout à fait la sienne, faire semblant d'être comme les autres, concentré sur le théorème ou la règle de grammaire, alors que mon ventre était souvent creux et que mon esprit était en partie occupé à calculer les heures jusqu'au repas frugal de midi, relevait déjà d'un effort d'acteur, d'une performance épuisante. Il y avait la honte. Non pas une honte bruyante, théâtrale, mais une honte silencieuse, sourde, qui s'incrustait dans les gestes : la façon de ranger son sac pour cacher le livre abîmé, la manière de détourner la tête quand les autres parlaient de vacances ou de cadeaux, l'art de se faire oublier dans les discussions de groupe. Cette honte-là était un vêtement de plomb qu'on endossait chaque matin.

Et pourtant, en contraste violent, il y avait ce désir. Un désir presque furieux, une soif de savoir, d'apprendre, de comprendre les rouages du monde dont je me sentais exclu. Les livres, alors, sont devenus bien plus qu'une échappatoire. Ils sont devenus une nourriture parallèle, essentielle. Je les dévorais avec une

avidité qui n'avait rien de romantique ou de littéraire. C'était une nécessité vitale, une question de survie psychique. Lire, apprendre, m'approprier des concepts, des dates, des philosophies, c'était m'agripper à quelque chose de solide, d'immuable, une structure mentale que personne ne pouvait me prendre, qui ne dépendait ni de l'argent ni de l'origine. La bibliothèque était ma cathédrale, et chaque page tournée était une prière laïque pour une autre vie possible. Je me suis même retrouvé à dévorer des manuels de psychologie car il était primordial de comprendre le pourquoi du comment, comprendre comment les choses fonctionnent, c'était simplement enfin apprendre les règles de ce jeu auquel je jouais sans consentement et sans savoir y jouer.

Je me revois étudiant, quelques années plus tard, enfermé dans le cube étroit et froid de ma chambre. L'espace était envahi par des feuilles griffonnées, des cahiers, des livres, des bords, etc. Le découragement n'était plus une visite passagère, mais un locataire permanent. Il pesait sur les épaules comme un manteau de plomb humide, alourdissant chaque geste. Certains matins de froid glacial de Dschang, se lever du lit demandait un effort héroïque, un argumentaire intérieur pour convaincre chaque muscle de l'utilité du mouvement.

Les nuits étaient de longues traversées solitaires. Le silence n'était rompu que par les bruits du bâtiment, une chasse d'eau, une toux lointaine et les assauts de mes propres doutes. Je pouvais rester des heures, le regard fixe, à relire les mêmes lignes d'économie sans que leur sens ne daigne se révéler, mon esprit étant une chambre d'échos où résonnait une seule question lancinante, obsédante : À quoi bon ? À quoi bon s'épuiser ainsi ? À quoi bon continuer quand chaque pas en avant semble en provoquer deux en arrière, quand le système tout entier, avec ses codes implicites, ses attendus sociaux, son mépris de la précarité, semble conspirer pour vous faire trébucher ? Quand chaque petite réussite, une note correcte, un compliment distant d'un professeur paraît dérisoire, minuscule, face à l'immensité de l'obstacle à franchir : devenir quelqu'un, simplement, sans filet.

Pourtant, contre toute logique, contre cette fatigue immense, quelque chose en moi refusait obstinément de lâcher prise. Ce n'était pas du courage, du moins pas au sens noble, chevaleresque du terme. C'était plus primitif, plus têtu. Une forme de refus brut, presque animal, de disparaître, de se laisser effacer. C'était l'instinct de conservation poussé à son paroxysme, transformé en une force motrice obscure. Je serrais

les dents, au sens propre comme au figuré. Je continuais, non par foi en l'avenir, mais par incapacité viscérale à accepter la défaite que le présent semblait pourtant m'imposer. Je me souviens même d'avoir fait la prière la plus dure de ma vie, celle dans laquelle je demandais à Dieu de ne pas me laisser mourir pauvre.

Je me revois jeune adulte, diplôme en poche mais sans boussole, devenu un fantôme dans ma propre ville. Cette période est un film en noir et blanc, aux plans saccadés, aux lieux interchangeables. Les journées se consumaient dans des attentes interminables sous les néons blafards des centres administratifs ou des halls d'entreprise. Je devenais un expert du formulaire, du dossier à compléter en trois exemplaires, de la file d'attente où l'on évite soigneusement les regards des autres, tous porteurs de la même anxiété sourde. Je multipliais les envois de candidatures, ces lettres de motivation qui étaient des exercices de haute voltige : il fallait y mettre assez de personnalité pour être remarqué, mais pas trop pour ne pas effrayer ; assez d'humilité, mais aussi une once d'audace calculée.

Et il y avait les rendez-vous. Les poignées de main molles et rapides, les sourires professionnels qui ne touchaient jamais les

yeux, les phrases ritualisées, creuses, qui tombaient comme des pierres sur un sol déjà durci : « Il faut patienter, le marché est difficile », « nous allons garder votre CV dans notre base de données », « Votre profil est intéressant, mais… », « On vous rappellera. » Cette dernière phrase était la pire. Elle suspendait l'espoir dans un vide étouffant, semaine après semaine, jusqu'à ce que le silence lui-même devienne la réponse, plus cruelle qu'un refus explicite.

Il fallait alors se contenir. Ravaler la colère qui montait, acide, dans la gorge. Retenir les larmes d'impuissance qui brûlaient les paupières. Faire semblant, auprès des siens, d'y croire encore, d'avoir des « pistes », quand au fond, une usure lente et profonde s'installait, rongeant la confiance, l'estime de soi. C'était une errance sans gloire, sans témoins, sans récit. Une errance faite de renoncements infimes, renoncer à un repas au restaurant, à un vêtement neuf, à une soirée entre amis par manque d'énergie ou d'argent et d'espoirs qui se faisaient de plus en plus maigres, de plus en plus précis : non plus « trouver un métier passionnant », mais simplement « décrocher un entretien », puis « obtenir un stage non rémunéré », puis « avoir un retour, quel qu'il soit ». Chaque silence, chaque refus,

ajoutait une couche de limon sur l'âme, alourdissant la marche un peu plus.

Et je me revois, à plusieurs reprises, tomber. Tomber physiquement, de fatigue, incapable de bouger. Tomber mentalement, de honte, lors d'un dîner de famille où les questions bienveillantes sur « l'avenir » devenaient des supplices. Tomber moralement, parce que le sol même de mes convictions, l'idée que le travail et l'effort finissent par payer semblait se dérober sous mes pieds, révélant un vide angoissant. Tomber encore et encore. Chaque chute laissait une marque. Pas toujours visible aux autres, une ecchymose sur l'âme ne se voit pas, mais bien réelle pour moi. Une fracture de l'orgueil, une entaille dans l'espoir. Se relever, ensuite, demandait un temps de récupération de plus en plus long. Il fallait retrouver son souffle, essuyer le goût de poussière et d'amertume dans la bouche, constater les genoux écorchés, les mains tremblantes. Et pourtant, mystérieusement, je me relevais. Parfois sans aucune conviction, poussé par un simple réflexe biologique. Parfois par automatisme, parce que le cycle du lendemain allait recommencer, qu'il fallait bien y faire face. Parfois, plus rarement, poussé par une colère froide, résiduelle, qui refusait

de laisser le dernier mot à l'échec. Je me relevais. Ce geste, répété, finit par devenir la colonne vertébrale de mon existence.

Aujourd'hui, je me vois autrement. Debout. Non pas au sommet d'une montagne mythique, pas dans la posture triomphale du conquérant, mais simplement stable. Les pieds bien ancrés dans un sol que j'ai, en partie, choisi et consolidé. La respiration est plus calme, plus profonde. Elle ne se bloque plus au premier obstacle. La tempête, celle qui menaçait de tout emporter, n'a pas disparu de l'horizon, ce serait mentir de le prétendre mais elle s'est éloignée. Elle gronde encore parfois, lointaine, dans le lointain d'un cauchemar récurrent, dans le déclenchement soudain d'une angoisse à l'odeur d'un couloir administratif, dans une peur irrationnelle de manquer qui surgit au supermarché devant un rayon vide. Mais elle ne dicte plus chacun de mes gestes, chacune de mes pensées. Elle n'est plus le chef d'orchestre de ma vie.

Je vis désormais une vie pour laquelle j'ai travaillé, dans le sens le plus physique et le plus mental du terme. Une vie sans excès, sans mise en scène tapageuse. Une vie construite lentement, pierre après pierre, choix après choix délibéré, renoncement après renoncement assumé. C'est une architecture modeste mais solide, où chaque élément a sa raison d'être. C'est une vie

où, rituellement, le dernier samedi du mois, je peux tendre à ma mère une enveloppe. Ce geste simple, autrefois source d'une tension terrible (donner le peu qu'on a pour combler l'immense), est devenu autre chose. L'enveloppe n'est plus une urgence déguisée, un palliatif à la détresse. C'est un cadeau, au sens plein du terme. Un don libre, qui dit : « Je peux. » Et je peux lui offrir, sans que cela ne plombe mes propres fins de mois, un voyage, quelque chose d'immatériel et de beau. Voir alors ses yeux, ces yeux qui ont vu tant d'inquiétude, s'embuer d'une émotion simple, nette, sans l'ombre de la détresse qui accompagnait autrefois toute joie, c'est là une des plus silencieuses et plus profondes de mes victoires.

C'est une vie où je peux enfin soutenir les miens sans me sentir immédiatement vidé, sans cette anxiété de celui qui donne en puisant dans ses dernières réserves. Où je peux dire merci à Éléonore, cette sœur, cette deuxième mère, non en paroles grandioses, mais en couvrant ses enfants d'une attention concrète, d'un amour pareil à celui qu'elle m'a toujours donné, en étant présent, simplement présent. Où je peux essayer, avec une infinie prudence, d'épargner à Raphaël, mon jeune frère, certaines des errances que j'ai connues, non pas en lui dictant sa conduite ou en voulant contrôler son parcours, ce serait trahir

mon propre chemin, mais en étant un point de repère fixe, une présence à qui il peut poser des questions sans honte. Une vie où je peux aider un autre cousin à financer ses études, une tante âgée et malade à avoir accès à de meilleurs soins, non pas en jouant les héros providentiels, mais en étant un pilier discret, une force de soutien qui agit dans l'ombre, sans fanfare. C'est une vie faite de gestes ordinaires, quotidiens, mais qui sont chargés d'un sens profond parce qu'ils sont choisis, et non plus subis. Ils sont les briques d'une lente reconstruction, non seulement de mon destin, mais d'un petit cercle de destinées liées aux miennes.

Je peux maintenant regarder vers l'avenir sans cette honte rampante, sans cette angoisse sourde de l'imposteur qui me collait à la peau comme une seconde épiderme. Cette peur d'être découvert, d'être révélé comme un intrus dans le monde où je parvenais à pénétrer. Je le regarde avec une prudence d'ancien combattant, qui sait que le terrain peut encore être miné, mais aussi, chose nouvelle, avec une curiosité. Une curiosité sereine. Et je peux enfin, surtout, regarder mon passé en face, dans son intégralité rugueuse, sans le renier, sans avoir envie d'en couper des pans entiers. Je peux en être fier. Non pas du résultat, ce bureau, cette stabilité, mais du chemin lui-même.

Fier d’avoir tenu. Fier de cette persistance opiniâtre, de cette ténacité aveugle qui fut souvent ma seule boussole.

J’ai compris, avec le temps et l’expérience, une chose essentielle, que notre époque bruyante et fascinée par l’éclat semble avoir oubliée : réussir n’est pas briller. Briller est une illusion courte, une combustion rapide. Ça éblouit les autres, parfois, rarement soi-même. Ça consume beaucoup d’énergie pour un retour fugace. Ça repose souvent sur du sable mouvant, un coup de chance, une mode, un réseau superficiel. Réussir, dans son acception la plus vraie, la plus durable, c’est tout autre chose. C’est durer. C’est tenir dans la longueur. C’est rester debout, ferme, quand l’enthousiasme des débuts s’est évaporé, quand la nouveauté a cédé la place à la routine, quand les difficultés se sont révélées non pas comme des obstacles à franchir une fois pour toutes, mais comme la texture même de l’existence. C’est comme un arbre ancien : il ne brille pas. Son écorce est fissurée, ses branches ont été tordues par les tempêtes, il a perdu des feuilles, il a connu des hivers rudes. Mais il plie sous le vent sans jamais rompre. Ses racines, invisibles, se sont enfoncées profondément, patiemment, dans le sol. Construire une vie, c’est cela : créer quelque chose qui résiste au temps, à l’usure des désillusions, aux nouvelles

tempêtes qui ne manqueront pas de se lever. C'est une architecture intérieure qui devient un abri, pour soi et, si l'on est chanceux, pour quelques autres.

Si ce livre, ce témoignage, devait s'achever ici, sur cette image de stabilité relative, ce ne serait pas parce que tout est réglé, bouclé, magnifiquement conclu. Rien ne l'est jamais vraiment. Les blessures anciennes, même cicatrisées, laissent des raideurs, des douleurs fantômes par temps humide. Les vieux démons celui du doute, celui de la honte, celui de la peur du manque chuchotent encore dans les moments de grande fatigue ou de vulnérabilité. Ils n'ont pas disparu ; ils se sont tus, apprivoisés en partie, relégués au rang de mauvaises habitudes mentales contre lesquelles il faut rester vigilant. Mais le combat, lui, a radicalement changé de nature. Il ne s'agit plus, désormais, de survivre à tout prix. Cette bataille-là, primale, dévorante, est derrière moi. Elle m'a façonné, elle a trempé mon caractère dans un acier particulier, mais je n'ai plus à la livrer chaque matin en me réveillant.

Je ne me bats plus contre la faim qui tord les boyaux, contre le sentiment vertigineux de l'abandon, contre la terreur de l'effacement pur et simple, de devenir un numéro dans un dossier, puis plus rien. Ces batailles-là étaient des guerres de

siège, où l'on défendait les remparts d'une citadelle assiégée. Aujourd'hui, je me bats pour bâtir. Pour construire, sur le terrain dégagé, parfois encore marécageux, que j'ai conquis. Je me bats pour ériger une carrière qui ait du sens, pas seulement du prestige ou du revenu. Pour fonder une famille, peut-être, un jour, sur des bases conscientes, différentes de celles que j'ai connues, bâties sur le choix et l'égalité plutôt que sur la nécessité et le sacrifice silencieux. Pour cultiver une paix intérieure, fragile comme une porcelaine fine, mais réelle, qui permet de savourer les moments calmes sans la hantise de l'orage imminent. Je me bats pour ajouter, désormais, plus que pour me défendre. Pour transmettre, à ma modeste échelle, un peu de cette force acquise dans l'adversité. Pour laisser, en partant, une trace modeste mais digne. Non pas la trace spectaculaire du météore qui traverse le ciel et s'éteint, ni celle, douloureuse, de la victime. Plutôt celle, discrète et solide, du bâtisseur. Celui qui a pris les pierres éparses, certaines blessantes, d'autres lourdes, et qui a patiemment appris à les assembler pour en faire un mur, une maison, un abri.

Et ce soir, alors que la lumière du jour baisse, je suis assis dans la pénombre douce et familière du salon. Je laisse mon regard errer, paisible. Il se pose sur les plantes vertes que nous avons

choisies ensemble Pascale et moi au marché, et qui ont grandi, un peu tordues, vers la lumière. Il parcourt les étagères où mes livres et les siens sont désormais entremêlés, sans distinction d'origine ou de valeur, formant un paysage commun. Il s'attarde sur une écharpe oubliée sur le dossier d'une chaise, un désordre domestique qui parle de vie partagée, et non de précarité. Du fond de l'appartement, depuis la cuisine, me parvient le son clair de son rire, mêlé au cliquetis de la vaisselle.

Dans ce moment suspendu, simple, parfaitement ordinaire, une certitude s'impose à moi. Non pas comme une révélation flamboyante, mais comme une évidence calme, presque grave, qui émane des profondeurs de mon être.

Cette fois, après tant d'années à avancer en sentant le vide derrière l'épaule ou le vent contraire en face, je le sais, avec une tranquillité qui n'a rien de triomphal :

Je ne suis plus seul.

XII

Il y a des choses dans ce monde dont on connaît l'arrivée bien avant qu'elles ne se produisent. On les voit venir de loin. On les anticipe. On les redoute parfois, on les espère souvent. On s'y

prépare, on se forge des discours intérieurs, on se promet d'être fort, digne, prêt. Et pourtant, quand elles arrivent, leur impact est toujours plus violent que prévu. Comme un coup de tonnerre dans un ciel que l'on savait orageux, mais dont l'éclair vous foudroie malgré tout. La préparation théorique ne désamorce jamais complètement le choc du réel. Qu'il s'agisse du dernier souffle d'un proche longuement malade, dont on avait pourtant compté les jours en se croyant préparé, ou du premier cri d'un enfant qu'on attendait depuis neuf mois, ces moments vous transpercent, vous remodèlent, vous laissent différent de ce que vous étiez une seconde avant. Une rupture annoncée. Une réussite enfin atteinte. On croit savoir. En réalité, on ne sait jamais. Le succès, je l'apprends maintenant, appartient à cette catégorie d'événements.

Pendant longtemps, j'ai vécu dans l'attente. Pas une attente passive, non. Une attente tendue, presque douloureuse. Celle de sortir d'une vie étriquée, d'une situation précaire qui semblait vouloir s'accrocher à moi comme une seconde peau. Toute mon existence a été traversée par cette quête d'un exutoire, d'une issue honorable, d'un endroit où respirer enfin sans compter chaque souffle.

J’ai étudié. Longtemps. Souvent dans le doute. Parfois dans l’épuisement, le nez plongé dans des manuels usés sous la lumière blafarde d’une ampoule économique, tandis que dehors, les rires des autres résonnaient.

J’ai patienté, quand l’impatience aurait été plus confortable, avalant les humiliations silencieuses, les « toute l’école là pour rester au quartier », les sourires condescendants.

Je me suis débrouillé, souvent seul, parfois maladroitement, faisant des kilomètres à pied pour économiser le transport, calculant chaque franc avec une précision d’horloger, portant des vêtements jusqu’à ce qu’ils soient luisants aux coudes.

J’ai prié, surtout quand je n’avais plus rien d’autre à offrir que ma fatigue et mes espoirs fissurés, dans le silence étouffant des nuits d’angoisse, suppliant pour une chance, une seule, de prouver ma valeur.

J’ai fait tout ce que je pouvais faire. Pas plus. Pas moins. Épuisant toutes les ressources de mon esprit et de mon âme pour réussir dans la vie, pour simplement m’extraire de cette marge où l’on vous tolère sans jamais vous voir.

Ce serait malhonnête de dire que j’ai connu les pires souffrances que la vie puisse infliger. D’autres ont porté des croix bien plus

lourdes. Mais mon chemin n'a jamais été lisse. Il a été fait de détours, de ralentissements, d'arrêts forcés. Il a été parsemé de moments où abandonner aurait été la décision la plus logique, la plus raisonnable même. J'ai flirté avec cette idée. De près. Très près. Tout semblait si vain. La logique même semblait exiger que je baisse les bras.

Et puis, presque sans que je m'en rende compte, quelque chose a commencé à changer. Le lendemain matin, la lumière avait filtré à travers la fenêtre une force sourde, peut-être l'orgueil, peut-être l'habitude, peut-être une grâce ténue, m'avait poussé à me relever. Non pas avec enthousiasme, mais avec la détermination morne du bœuf de labour. J'ai continué.

Aujourd'hui, avec le recul, je peux le dire sans trembler : je suis sur le chemin de la réussite. Pas à son sommet. Pas dans son éclat le plus visible. Mais dans ses prémices. Là où tout commence à prendre forme, là où les efforts cessent d'être uniquement des sacrifices pour devenir des fondations. Le poste que j'occupe n'est pas éclatant, mais il est solide. Il demande de la compétence, de la rigueur. Il me permet de payer mon loyer à temps, de manger à ma faim, de prendre soin de moi et des miens et même, merveille des merveilles, d'épargner à la fin du mois. Quand je signe mon nom au bas d'un document

important, quand je donne un avis qui est écouté, je sens une fierté sobre mais réelle.

Je me remercie. Pas par orgueil, mais par justice. Parfois à haute voix devant le miroir le matin, pour les efforts et le courage qui n'étaient pas toujours audacieux, mais qui étaient opiniâtres.

Je remercie ma famille et mes proches, pour les encouragements quand je doutais de moi-même. Ma mère surtout, dont les yeux fatigués ont toujours brillé d'un espoir inaltérable pour moi, ma grande sœur qui a toujours su me maintenir sur le cap et mes quelques amis véritables, qu'on peut compter sur les doigts d'une main, pour leur soutien souvent maladroit mais toujours sincère.

Je remercie Dieu surtout. Parce que si l'effort est humain, le résultat, lui, ne m'appartient jamais totalement. Nous labourons le champ, nous semons dans la sueur, mais c'est lui qui accorde la pluie et le soleil, c'est lui qui donne la croissance. Cette reconnaissance n'est pas une formule pieuse ; c'est la conviction intime que je ne suis pas seul l'auteur de ma trajectoire.

C'est à ce moment précis, dans cette nouvelle lumière encore pâle, que j'ai découvert quelque chose que personne ne m'avait

vraiment expliqué, ou que j'avais écouté sans vraiment entendre.

Le succès a deux visages.

Le premier visage est lumineux. Presque euphorisant.

C'est la satisfaction profonde, lente et chaude, d'être utile. De sentir que l'on n'est plus un poids, mais une pièce qui s'emboîte dans un mécanisme plus grand. De ne plus seulement survivre, courbé sous le souci du lendemain, mais de commencer à vivre, à regarder vers l'horizon plutôt que vers ses pieds. De pouvoir subvenir à ses besoins sans cette honte diffuse, sans ces justifications permanentes qui érodent la dignité. De devenir, lentement mais sûrement, quelqu'un sur qui l'on peut compter. C'est une transformation intime : on passe de la demande à l'offre, de la nécessité à la responsabilité.

Il y a une joie particulière, intellectuelle presque, à réaliser que toutes ces années d'études n'étaient pas vaines. Que la connaissance, cette denrée si abstraite et souvent moquée dans la précarité, peut se métamorphoser en outils concrets, en clés qui ouvrent des portes. Que le temps passé dans la poussière des bibliothèques n'était pas du temps volé à la vie, mais un investissement dans sa texture même.

Et puis, il y a ce sentiment plus large, plus collectif. La fierté humble mais puissante de voir que quelqu'un qui vient d'où je viens, ce quartier modeste aux rues défoncées, cette école publique surchargée où l'on se battait pour un manuel, ce milieu où l'horizon professionnel se limitait souvent à quelques métiers usés peut réussir. Malgré les statistiques qui vous assignent à résidence sociale. Malgré les préjugés qui vous collent à la peau comme une étiquette. Malgré les retards accumulés, les codes que l'on ne possède pas, les portes qui se ferment par habitude. Réussir, même modestement, devient alors un acte qui dépasse l'individu. C'est une brèche dans un mur que l'on croyait infranchissable. C'est une preuve, fragile mais réelle, offerte à tous ceux qui viennent de là et qui doutent.

Enfin, il y a un bonheur silencieux mais immense, le plus précieux peut-être, à voir les yeux des siens briller autrement. Ce n'est plus le regard chargé de pitié ou d'inquiétude que l'on recevait quand les choses allaient mal. Ce n'est plus cette compassion qui, malgré sa bonne volonté, vous maintient dans une position d'infériorité. Non. C'est un éclat nouveau, fait de fierté pure, de soulagement, et d'une espérance renouvelée. Voir les miens cesser de s'inquiéter pour moi, et commencer à être fiers, a été la récompense la plus concrète, la plus profondément

humaine. J'étais devenu, à mon petit niveau, une preuve vivante que c'était possible. Pas seulement pour moi, mais pour eux, pour leurs propres enfants. J'avais, sans le vouloir, élargi le champ des possibles pour beaucoup de personnes qui m'observaient même de loin.

Mais très vite, parfois dans la même journée où je goûtais à cette lumière, j'ai compris qu'elle ne faisait pas que révéler. Elle attirait.

Et pas uniquement de jolis papillons. La lumière chaude et rassurante du succès, même naissant, est un phare dans la nuit pour toutes sortes de navires. Certains sont amicaux, porteurs de belles cargaisons. D'autres sont des pirates, des naufrageurs, ou de simples parasites cherchant un port accueillant où se gorger.

Quand ma situation a commencé à s'améliorer, les mouvements autour de moi ont changé. Subtilement d'abord. Un like de plus sur une publication professionnelle LinkedIn de la part d'une connaissance lointaine. Une question plus détaillée sur mon travail lors d'une fête de famille. Puis de façon plus flagrante, presque caricaturale. Des cousins autrefois distants, dont les conversations se limitaient aux formules de politesse d'usage lors des grandes occasions, sont devenus soudainement

chaleureux, intéressés, présents. Ils appelaient « juste pour prendre des nouvelles », et la conversation déviait immanquablement vers leurs propres difficultés, leurs projets bloqués, leurs besoins financiers urgents mais toujours présentés avec une pudeur calculée. D'anciens camarades de lycée ou de faculté qui m'ignoraient avec une constance presque méthodique, ces mêmes personnes qui ne répondaient jamais à mes messages, qui étaient toujours « trop occupées » ont retrouvé mon numéro comme par miracle. Leurs messages débutaient souvent par : « Salut vieux ! Ça fait une éternité, il faut absolument qu'on se refasse un bon délire comme avant ! » Comme avant ? Quel avant ? Cet « avant » où nous n'avions, justement, aucun délire ?

Je découvrais, non sans une amertume qui me surprenait moi-même, que le respect et la dignité que l'on vous accorde peuvent être des devises à cours variable. Qu'ils fluctuent parfois au rythme de votre utilité supposée, de votre potentiel perçu. L'estime n'était plus liée à mon être, à mon caractère, à mes valeurs, mais à ma position, à ma capacité présumée à rendre service, à ma nouvelle étiquette sociale aussi modeste fût-elle. Je m'y attendais. Intellectuellement, je le savais. J'avais lu des proverbes, entendu des mises en garde dans les films ou les

livres. « Tu verras quand tu auras réussi… » disait-on avec un sourire cynique. Mais le savoir et le vivre sont deux affaires distinctes. Le constater dans la réalité, dans la froideur soudainement disparue d'un regard, dans la déférence nouvelle d'une poignée de main, était une expérience à la fois fascinante et profondément désenchantante. C'était comme si on m'avait changé de costume, et que soudain, tout le monde trouvait le tissu magnifique, alors que c'était le même corps à l'intérieur. Une partie de moi observait le phénomène avec une curiosité clinique : une expérience sociale en temps réel. L'autre partie, plus fragile, se recroquevillait sous un voile épais de déception. On aimerait croire à la constance des relations, à une forme de loyauté qui transcende les circonstances. La réalité vous rappelle, avec une brutalité feutrée, que pour beaucoup, les relations sont d'abord des transactions.

À cette phase de rapprochements douteux s'est ajoutée, de manière insidieuse, une forme étrange de solitude. Une pseudo-solitude. Pas celle du vide relationnel, du désert affectif. Au contraire, mon agenda se remplissait, mon téléphone vibrait plus souvent, les invitations se multipliaient. Non, cette solitude-là était bien plus pernicieuse. C'était la solitude du doute permanent, du soupçon qui ronge. Celle qui vous pousse

à vous demander, systématiquement, à chaque nouvelle rencontre, à chaque nouvelle marque d'attention : « Pourquoi est-il là ? » « Pourquoi s'intéresse-t-il à moi maintenant ? » « Quel est le prix caché de cette amabilité ? ». Cette méfiance devenait un filtre épais à travers lequel je percevais le monde. Elle était épuisante. Elle vous oblige à être constamment sur vos gardes, à décrypter les sous-textes, à peser chaque mot prononcé par l'autre, à évaluer chaque geste. Elle empoisonne la simplicité des relations, cette grâce qui permet de se détendre et d'être soi-même sans arrière-pensée. L'innocence de la rencontre était morte. Chaque nouvelle personne qui franchissait le seuil de mon cercle était d'abord un suspect potentiel.

Je me souviens particulièrement d'un homme, rencontré à cette période. Appelons-le Karim. Nous nous sommes croisés lors d'un séminaire professionnel. Il était sympathique, vif, semblant partager ma curiosité. Nous avons échangé quelques mots, puis des emails, puis des déjeuners. Il se montrait d'une générosité frappante. Il insistait pour payer l'addition, avec un « Laisse, c'est moi qui t'ai invité ! » désarmant. Il m'a offert un livre dont nous avions parlé, un ouvrage rare qu'il avait « juste trouvé par hasard et qui lui avait fait penser à moi ». Il était

toujours disponible pour discuter, que ce soit de projets professionnels ou de sujets plus personnels. Il soulignait sans cesse nos points communs, notre « vision partagée », notre « complémentarité évidente ».

Au début, je me suis senti flatté. Et soulagé. Enfin, peut-être un vrai contact dans cet univers professionnel souvent si froid et calculateur. Un ami potentiel, avec qui partager non seulement des idées, mais aussi le chemin. Je commençais à baisser la garde, à croire à la sincérité de cette connexion.

Puis, imperceptiblement, le ton a changé. Ses conversations, toujours enveloppées de cette chaleur initiale, ont commencé à glisser vers des terrains plus personnels, plus difficiles. Il évoquait ses problèmes : un loyer en retard à cause d'un impayé de client, une voiture en panne dont la réparation s'annonçait ruineuse, des frais de scolarité pour un neveu dont il avait la charge. Il ne demandait rien directement. Jamais. Il partageait simplement ses « galères », comme on le fait entre amis. Mais il le faisait avec une régularité troublante. Parallèlement, il commençait à parler de mes « relations », de mon « influence naissante » au bureau, de mon « crédit » auprès de tel ou tel responsable, avec une insistance qui sonnait faux. Il utilisait un langage de réseau, de piston, de « coups de pouce ».

Le malaise grandissait en moi. L'amitié ne calcule pas ainsi. Elle ne tient pas un livre de compte implicite. Un jour, il est arrivé avec un dossier sous le bras. C'était un projet personnel, un concept de startup sociale. Le dossier était bâclé, peu convaincant, mais son enthousiasme était débordant. « Avec ton œil, tu vas voir tout de suite le potentiel ! » m'a-t-il dit. Puis, posant sa main sur mon avant-bras, sur un ton confidentiel et pressant : « Et tu pourrais en parler à ton directeur, non ? Lui glisser le dossier ? Tu as tellement de crédit auprès de lui. Une recommandation de toi, et c'est parti. On pourrait même s'associer ! »

Le froid m'a saisi. Ce n'était pas une demande d'avis amical. C'était une facture. La facture de tous ces déjeuners payés, de ce livre offert, de cette écoute feinte. Tout avait été un investissement, et j'étais l'heure de la moisson. Le refus a été glacial de ma part, maladroit. Les jours suivants, ses messages se sont espacés, puis ont cessé. Karim a disparu de mon paysage aussi soudainement qu'il y était apparu.

L'épisode m'a laissé un goût amer qui a duré des semaines. Avait-il jamais été mon ami, ne serait-ce qu'un instant ? Ou simplement un chasseur d'opportunités, patient et souriant, attendant le moment de présenter sa note ? Je ne saurai jamais

avec certitude, et c'est cette incertitude même qui est la plus corrosive. Elle vous prive de la possibilité de faire le deuil d'une amitié, car vous ne savez pas si elle a jamais existé. Elle vous laisse avec la nauséabonde question : suis-je seulement aimable pour ce que je peux apporter, et non pour ce que je suis ?

Et le pire dans tout cela, c'est que je n'étais pas riche. Ma situation avait évolué, oui. J'avais franchi le seuil de la stabilité, du salaire fixe, d'un peu de reconnaissance professionnelle. Mais je n'avais pas de fortune, pas de patrimoine, pas de pouvoir étendu. Cette confusion entre ce que j'étais réellement, un homme qui commençait tout juste à se relever et ce que les autres imaginaient que j'étais, un homme arrivé, influent, une ressource, a été l'une des épreuves les plus déroutantes de cette période. On me prêtait des moyens et une influence que je ne possédais pas, et on attendait de moi que je les utilise en faveur d'autrui. J'étais pris au piège d'une projection.

Puis il y a eu un autre front. Plus silencieux. Plus dangereux, car il touchait à l'intime, à la vanité, au désir.

La gente féminine.

La réussite, même modeste et débutante, se révèle être un aimant redoutable en matière de relations. Et elle agit avec une

efficacité presque brutale, dénuée de subtilité. Le contraste est l'un des chocs les plus troublants de cette nouvelle vie.

Des femmes pour qui j'étais totalement invisible quelques années auparavant, la belle et distante camarade qui croisait mon regard sans le voir, l'ancienne connaissance croisée en soirée qui répondait à mes tentatives de conversation par des monosyllabes polies, me regardaient désormais autrement. Leurs sourires se faisaient plus longs, plus engageants. Elles soutenaient mon regard. Elles trouvaient des prétextes pour venir me parler, pour me demander mon avis, pour rire à mes remarques avec une chaleur nouvelle.

Des profils qui me semblaient hors de portée, évoluant dans des sphères sociales ou professionnelles que je croyais inaccessibles, devenaient soudain… approchables. Elles étaient là, à portée de conversation, semblant trouver un intérêt soudain à ma personne, à mon parcours. C'était vertigineux. Et profondément attirant et jouissif mais teinté de désolation.

Car derrière ce changement de regard, une vérité cruelle s'imposait : ce n'était pas moi, en tant qu'individu avec mes qualités et mes défauts, qu'on regardait ainsi. C'était le succès. La sécurité que je représentais désormais. Le potentiel. Le statut social, aussi embryonnaire soit-il. J'étais devenu une option

viable, une carte intéressante à jouer dans le grand jeu des relations. On ne désirait pas l'homme, mais ce qu'il symbolisait. Cette validation par l'autre sexe, si brusque et si massive, était en réalité une invalidation cinglante de mon moi d'avant. Elle disait : « Avant, tu n'existais pas. Maintenant que tu as quelque chose, tu existes. » C'était une leçon de réalisme social d'une violence inouïe.

Dans ce contexte, l'infidélité et la débauche ne se présentent jamais pour ce qu'elles sont : des fautes, des trahisons, des impasses. Non. Elles arrivent déguisées. Elles se présentent comme des opportunités légitimes, des récompenses bien méritées après tant d'années de disette affective et de sacrifices. Elles murmurent à l'oreille, dans le silence des nuits d'insomnie ou lors des dîners d'affaires un peu arrosés : « Tu as assez souffert. Tu as assez trimé. Tu as droit à un peu de plaisir, à un peu de distraction. Tu mérites de te faire plaisir, de profiter. La vie est courte. Personne ne te verra. Pascale ne saura jamais. C'est juste un écart, un moment de folie passagère. Tu le vaux bien. »

Ces tentations sont oppressantes, non pas parce qu'elles sont irrésistibles dans leur essence, mais parce qu'elles sont constantes, insistantes, et qu'elles jouent sur la corde sensible

de la vanité nouvellement éveillée. Elles vous confrontent à votre nouveau pouvoir de séduction, un pouvoir dont vous ignoriez l'existence, et vous mettent au défi de ne pas en abuser. C'est un test quotidien de l'âme, une vérification permanente de ses propres limites et de ses propres valeurs. Les occasions sont légion : une collègue qui reste un peu trop tard au bureau pour « finir un dossier » avec vous, les messages ambigus sur les réseaux sociaux, les invitations à des événements « entre initiés » où l'ambivalence est la règle.

Dans cette tempête de lumière aveuglante et d'ombres rampantes, une chose m'a sauvé. Une seule, solide et immuable. Je rends grâce au Seigneur, chaque jour, d'avoir placé Pascale sur mon chemin bien avant ce tournant. Elle n'a pas été attirée par une lumière, car il n'y en avait pas. Elle a aimé l'homme dans sa nuit, et c'est cet amour-là, antérieur à tout succès, qui en fait l'ancrage absolu.

Elle a été ma ligne droite dans une période pleine de courbes dangereuses, de virages tentants qui menaient à des précipices. Par sa douceur, qui désamorçait mes rognes quand mon orgueil nouveau se heurtait à sa sagesse ancienne. Par sa patience, quand je devenais insupportable, gonflé de ma petite importance. Par sa présence constante mais jamais étouffante,

un rappel silencieux et apaisant de qui j'étais avant que le monde ne commence à me sourire.

Elle m'a aidé à rester centré. Concrètement, elle m'a aidé à ne pas me dissoudre dans des tentations coûteuses, inutiles et destructrices. Quand l'envie me prenait de dépenser dans un objet de statut pour « marquer mon rang », son regard tranquille, son simple « En as-tu vraiment besoin ? » me ramenaient à l'essentiel. Quand je lui racontais, parfois avec une vanité mal dissimulée, les avances subtiles de telle ou telle femme, elle ne s'affolait pas, ne me faisait pas de scène. Elle écoutait, puis disait quelque chose comme : « C'est drôle, elle ne t'a jamais adressé la parole avant que tu ne sois là ». Une lucidité qui faisait office de douche froide salvatrice.

Mais soyons honnêtes jusqu'au bout, avec une franchise qui fait mal mais qui libère. Ce n'est pas seulement l'amour de Pascale qui m'a sauvé. L'amour peut être faible, aveugle, ou insuffisant face à la démesure de la tentation. Non. Ce qui m'a sauvé, c'est aussi une force morale que je ne m'explique pas toujours, mais que je reconnais et dont je sens la source au-delà de moi. Une grâce. Une main ferme sur mon épaule au moment où je m'apprêtais à faire un pas de trop. Un sentiment de honte salutaire qui montait en moi avant même de commettre l'acte.

Une voix intérieure, ténue mais claire, qui rappelait le prix à payer : non pas seulement vis-à-vis de Pascale, mais vis-à-vis de moi-même, de l'homme que je prétends être, de la foi que je professe.

Et cette grâce, je crois, a reposé sur nous deux. Elle a oint Pascale de cette douceur ferme, de cette intuition juste. Et elle m'a donné, par instants, la lucidité froide d'anticiper les conséquences, de voir au-delà du plaisir immédiat, d'éviter l'irréparable. L'irréparable n'est pas toujours un scandale public. C'est souvent une fissure intime, une trahison de ses propres principes, une dégradation silencieuse de l'estime de soi. L'éviter est parfois le plus grand des succès.

Alors voilà. Le succès n'est pas une fin. Ce n'est pas un état de béatitude permanent où l'on peut enfin se reposer sur ses lauriers.

C'est une épreuve. Probablement la plus subtile et la plus dangereuse, car elle est enveloppée de douceurs, de louanges, de possibilités. C'est une bénédiction, oui. Indéniablement. Mais c'est une bénédiction qui est toujours, toujours, accompagnée de tests lourds, exigeants, souvent silencieux. On ne vous tend plus des pierres, on vous tend des coussins dans lesquels il est si tentant de s'enfoncer et de s'endormir. On ne

vous oppose plus des portes closes, mais une multitude de portes entrouvertes vers des pièces sombres et fascinantes.

Le succès révèle. Il révèle la nature des autres, leurs calculs, leurs faiblesses, leur hypocrisie parfois. Mais surtout, il révèle ce que vous valez. Il met à nu vos propres failles, votre vanité, votre capacité à résister à la corruption douce du pouvoir et de l'admiration. Il vous confronte à votre authenticité : allez-vous devenir le personnage que le monde semble attendre, ou allez-vous rester fidèle à l'homme que vous étiez en cheminant vers lui ?

Et par-dessus tout, le succès vous pose la question la plus cruciale : qu'êtes-vous prêt à perdre pour continuer à monter ? Votre intégrité ? Votre paix intérieure ? L'amour vrai qui vous a précédé ? Votre âme, pièce après pièce, en échange d'un peu plus de lustre, d'un peu plus de pouvoir, d'un peu plus de cette lumière trompeuse qui attire autant de nuisibles que d'alliés ?

Je marche donc sur ce chemin, les mains chargées des premiers fruits, amers et doux à la fois. Je savoure la lumière, mais je regarde les ombres qu'elle projette, les miennes incluses. Je me méfie des sourires trop larges, mais j'essaie de ne pas devenir cynique. Je reconnais les tentations, mais je cultive la force de

les nommer et de les écarter. Je tiens fermement la main de Pascale, mon identité la plus vraie.

La réussite, je le comprends maintenant, n'est pas d'atteindre le sommet. C'est de gravir la pente sans se perdre en route. C'est de traverser la lumière sans être aveuglé, de sentir la chaleur du soleil sans oublier la fraîcheur salvatrice de l'ombre d'où l'on vient. C'est peut-être cela, la seule vraie réussite : parvenir à rester entier, alors que tout conspire à vous disperser.

XIII

À l'extérieur, tout allait bien.

C'est sans doute ce qui rend cette période si difficile à expliquer, à décrire avec des mots qui ne trahissent pas sa complexité subtile et déroutante. Il n'y avait ni chaos visible, ni effondrement spectaculaire, ni drame assez bruyant pour alerter le monde, pour justifier un cri ou réclamer une aide urgente. Au contraire. Vu de loin, avec le regard bienveillant et rapide que nous portons sur la vie des autres, ma vie semblait enfin entrer dans une forme de stabilité longtemps espérée. Un rythme. Une direction. Une trajectoire cohérente, une ligne ascendante qui

s’affirmait doucement mais sûrement dans le ciel gris des possibles.

Je travaillais. Non plus par désespoir ou par nécessité immédiate, mais avec un but, une certaine forme de reconnaissance. Je faisais partie des rouages maintenant, un petit rouage certes, mais essentiel. On me confiait des tâches qui avaient un sens, on sollicitait mon avis dans des réunions, mon nom commençait à être associé à des projets, à des réussites modestes mais concrètes. J’avançais. Non plus à pas hésitants dans un brouillard incertain, mais d’un pas régulier, même si parfois lourd, sur un chemin qui, pour la première fois, semblait pavé devant moi. J’assumais. Des responsabilités professionnelles, des engagements familiaux, une position sociale nouvelle qui demandait une certaine tenue, une certaine manière d’être au monde. J’étais devenu un adulte, au sens plein du terme. Pas seulement en âge, mais en charge, en poids assumé.

On me félicitait parfois. Des collègues, des connaissances, des membres de la famille élargie. « Tu t’en sors bien. » « Tu as trouvé ta voie. » « On est contents pour toi. » Ces phrases tombaient comme des pétales de reconnaissance sur le sol dur de mon quotidien. On me citait même en exemple, parfois. «

Regarde un peu ton cousin, il a persévéré et maintenant il a un bon poste. » Entendre cela me faisait un effet étrange. Une chaleur fugace, vite suivie d'un frisson. Car l'exemple est une statue qu'on dresse, et une statue ne peut pas trembler, ne peut pas avoir peur, ne peut pas dire qu'elle a mal aux pieds de rester immobile sur son piédestal.

Certains, avec un sourire satisfait ou une pointe d'envie mal dissimulée, disaient que j'avais « réussi ». Le mot sonnait comme une sentence, une fin d'histoire. Chapitre clos. Mission accomplie. Comme si réussir était un état permanent, un diplôme décroché une fois pour toutes, et non un équilibre dynamique, fragile, constamment à réinventer.

Et moi, je souriais.

Ce sourire était devenu une seconde nature. Un réflexe poli, un masque bien ajusté, un bouclier social. Il me précédait souvent avant même que je n'aie le temps de me demander comment j'allais réellement, de faire l'inventaire intérieur de la journée. Il venait se poser sur mes lèvres automatiquement, comme un logiciel qui se lance. Il rassurait les autres. Il disait : « Tout va bien, ne vous inquiétez pas pour moi, je maîtrise. » Il fermait la porte aux questions inutiles, à ces « Ça va ? » sincères mais envahissants auxquels je n'aurais su comment répondre sans

mentir ou sans effrayer. Il m'évitait surtout, ce sourire, d'avoir à expliquer ce que je ne comprenais pas encore moi-même. Comment pouvais-je expliquer un malaise sans cause précise à ceux qui voyaient enfin des causes de réjouissance ?

Car à l'intérieur, quelque chose résistait mal. Quelque chose s'émoussait, se fissurait dans le silence.

Ce n'était pas une douleur franche, aiguë, qui vous plie en deux et réclame des soins. Non. C'était plus sournois. Une fatigue sourde. Persistante. Une lassitude qui s'installait comme un brouillard bas, ni assez épais pour tout cacher, ni assez léger pour se dissiper. Elle ne disparaissait ni avec le repos, je pouvais dormir dix heures et me réveiller aussi las, ni avec les bonnes nouvelles, une promotion, un compliment, un projet abouti. La joie de ces moments était réelle, mais brève, comme une étincelle qui jaillit et s'éteint, laissant derrière elle la même grisaille de fond. Les nuits devenaient plus courtes, ou plus agitées. Je me réveillais parfois sans raison précise, entre trois et quatre heures du matin, ce crépuscule de l'âme. Mon corps était lourd, mon esprit déjà occupé, colonisé par des obligations qui n'avaient pas encore commencé, par des scénarios anxiogènes qui défilaient en boucle : et si je ratais cette présentation ? Et si je ne parvenais pas à boucler le budget ? Et

si je décevais ? Le jour n'était pas encore levé que j'étais déjà au travail, dans une usine mentale infernale.

Je mettais cela sur le compte de l'adaptation. C'était mon explication rationnelle, mon ancre de normalité. Une nouvelle vie, un nouveau statut, de nouvelles attentes demandent toujours un temps d'ajustement, me disais-je. C'est normal d'être fatigué quand on monte une pente, même si c'est la pente qu'on a choisie. C'est normal d'avoir peur quand on commence à avoir quelque chose à perdre. Avant, quand on n'a rien, on risque tout. Maintenant, on a un petit capital de réussite, de réputation, de stabilité. Et ce petit capital devient précieux, vulnérable. On a peur de le laisser tomber, de le casser, de le gaspiller. Cette peur est le revers de la médaille, le loyer à payer pour la sécurité naissante.

Mais avec le temps, j'ai dû admettre qu'il y avait autre chose. Quelque chose qui ne relevait pas seulement de l'adaptation ou de la peur logique.

C'était une pression diffuse, invisible, omniprésente. Elle ne venait pas d'un endroit précis, pas d'un patron tyrannique, pas d'une dette criarde, mais semblait émaner de partout à la fois, de l'air même que je respirais. La pression de ne plus décevoir. Avant, décevoir était presque attendu, c'était dans l'ordre des

choses du jeune homme en galère, du fils dont on espérait mais dont on ne s'étonnait pas des échecs. Désormais, décevoir devenait une trahison. Une trahison envers ceux qui avaient cru, envers ceux qui me citaient en exemple, envers ma propre histoire. La pression de ne plus reculer. Chaque pas en arrière, même minime, serait scruté, interprété comme un signe de faiblesse, d'inconstance. La pression de ne plus échouer. L'échec n'était plus une étape possible du parcours, mais une régression inacceptable. Avant, tomber faisait partie du paysage, une chute parmi d'autres dans le parcours du combattant. Désormais, la chute devenait interdite. Moralement inacceptable. Socialement incompréhensible. « Comment ? Lui qui s'en sortait si bien ? » imaginais-je les commentaires. Je portais en moi le regard des autres, un tribunal intérieur permanent qui jugeait chaque faux pas avec une sévérité impitoyable.

Je sentais peser sur mes épaules, de plus en plus lourdes, des attentes nouvelles. Certaines étaient explicites, formulées clairement. « Tu pourrais t'occuper de ça, maintenant que tu as de l'expérience. » « Tu devrais investir dans tel projet familial. » « On compte sur toi pour représenter la famille à tel événement. » D'autres étaient non dites, mais bien réelles,

palpables dans les silences, dans les regards, dans les sous-entendus. La famille, sans le vouloir, comptait davantage sur moi. J'étais devenu un pilier, un point de référence. Les proches, les amis, supposaient que je pouvais aider, orienter, soutenir, prêter, parrainer. Même ceux qui ne demandaient rien, par pudeur ou par générosité, semblaient attendre quelque chose de moi. Une disponibilité. Une solidité. Une constance. Une sorte de fiabilité absolue dont je devais être le garant. On ne venait plus me voir pour partager des doutes, mais pour chercher des solutions. J'étais passé de la position de celui qui cherche du réconfort à celle de celui qui doit en donner.

Et dans ce nouveau rôle, je ne savais plus très bien où m'arrêter. Où poser les limites. Dire « non » était devenu un acte d'une difficulté insoupçonnée. Refuser une demande, même déraisonnable, donnait l'impression de trahir le personnage que j'étais en train de devenir, le rôle que la société et ma propre histoire m'assignaient. Celui qui s'en sort. Celui qui tient. Celui qui a « la tête sur les épaules », « les pieds sur terre », toutes ces métaphores rassurantes qui désignent l'adulte responsable. Dire non, c'était risquer de laisser voir que le personnage avait des failles, qu'il n'était peut-être pas aussi solide qu'il en avait l'air, qu'il pouvait être submergé, égoïste, fatigué. Alors, bien

souvent, j’acceptais. J’encaissais. Je disais « oui » avec ce sourire qui rassure, et je reportais à plus tard le moment de souffler, le moment de m’effondrer en privé, le moment de regarder en face l’accumulation des « oui » qui devenaient un fardeau.

Il y avait aussi l’argent. Sujet tabou, toujours, enveloppé de honte et de non-dits, même (surtout) quand la situation s’améliore. Ma situation s’était améliorée, oui. Je ne comptais plus littéralement chaque centime pour finir le mois. Mais elle restait fragile, précaire dans son essence. Chaque dépense importante un nouvel ordinateur, une réparation de voiture, un imprévu médical avait encore un poids, nécessitait des calculs, des arbitrages, des renoncements ailleurs. Chaque imprévu pouvait tout déséquilibrer, remettre en cause le fragile édifice de la stabilité. Et pourtant, aux yeux des autres, cette fragilité avait disparu. On me croyait à l’abri. Installé. Presque confortable. Les demandes de prêts, directes ou indirectes, se faisaient plus fréquentes. Les suppositions sur mes moyens « Toi qui peux te le permettre… » fleurissaient. On ne voyait plus le plateau vide derrière les premiers fruits.

Je vivais donc dans cet entre-deux inconfortable, cette zone grise de la réussite débutante : pas assez pauvre pour être plaint,

pour pouvoir dire « je ne peux pas » sans autre explication ; pas assez riche pour être serein, pour absorber les chocs sans sourciller, pour être véritablement à l'aise. J'étais suspendu entre deux mondes, appartenant pleinement à aucun, avec les obligations de l'un et les insécurités de l'autre.

Alors je continuais. C'était la seule option que je me connaissais. La persévérance avait été mon arme pour monter, elle deviendrait mon bouclier pour tenir. Je me levais tôt, même les jours où le sommeil n'avait été qu'une succession de somnolences agitées. Je remplissais mes obligations, une à une, comme on coche des cases sur une liste interminable. Je faisais ce qu'on attendait de moi, ce que je croyais qu'on attendait de moi, et souvent un peu plus, par peur de ne pas en faire assez. Et surtout, je me taisais. Le silence était devenu mon compagnon le plus fidèle. Parce que me plaindre, exprimer cette fatigue étrange, aurait ressemblé à de la plus noire ingratitude. Après avoir tant lutté pour arriver là, après avoir tant remercié Dieu et les autres pour cette « chance », oser dire que c'était difficile, que c'était lourd, aurait semblé indécent, presque blasphématoire. J'avais gagné le droit de ne pas me plaindre. Le devoir, même. Alors j'avalais les mots, les soupirs, les envies

de tout lâcher. Je les transformais en sourires, en « ça va » automatiques, en énergie factice pour passer la journée.

C’est dans ce terreau de silence et d’effort invisible qu’a germé une solitude particulière. Une solitude paradoxale, presque schizophrénique. On est entouré, sollicité de toutes parts, reconnu, parfois même admiré. Et pourtant, on se sent profondément, irrémédiablement seul. Seul face à ses doutes que personne ne devine. Seul face à la peur sourde de ne pas être à la hauteur du personnage qu’on joue. Seul face à cette question qui revient en boucle, surtout dans le silence des nuits ou dans les trajets en voiture, une question qui vous glace le sang : « Et si je n’arrivais pas à tenir ? Et si cette solidité n’était qu’une façade qui allait s’effondrer d’un moment à l’autre, révélant l’imposteur, l’enfant terrorisé que je suis encore au fond ? » Cette solitude n’appelle pas l’aide extérieure, car elle n’a pas de symptômes visibles. C’est une solitude de forteresse : on est prisonnier à l’intérieur de ses propres murs, et le monde dehors vous croit dans un château, pas dans une geôle.

Je ne parlais presque jamais de cette fatigue lancinante. Encore moins de cette angoisse discrète, sourde, qui nouait mon estomac. Parler aurait exigé des mots que je ne possédais pas, des mots qui n’existaient peut-être pas. Comment décrire un

malaise sans origine unique, une lassitude qui n’est pas celle du corps mais celle de l’âme ? Alors je préférais écouter les autres. Écouter leurs problèmes, qui me semblaient souvent plus concrets, plus légitimes que les miens. Je minimisais mes propres tensions, les qualifiant de « petits soucis de bureau », de « fatigue passagère ». Je devenais un expert dans l’art de détourner la conversation quand elle s’approchait trop près de moi, de ce noyau sensible et vulnérable. « Et toi, comment vas-tu ? » demandait-on. « Ça va, ça va, merci. Et toi, cette histoire de travail, elle s’est arrangée ? » Hop, la balle renvoyée, le danger écarté. J’étais devenu un funambule du dialogue, équilibrant sans cesse pour ne jamais tomber du côté de la confidence vraie.

Pascale, elle, ne regardait pas le funambule. Elle regardait la corde. Elle voyait autre chose.

Elle ne posait pas toujours des questions directes, brutales, du style « Qu’est-ce qui ne va pas ? » qui vous forcent à inventorier l’ « ininventoriable ». Non, elle était plus subtile, plus attentive. Elle observait. Elle remarquait mes silences, qui n’étaient plus des silences paisibles mais des absences. Mes absences, même quand j’étais physiquement là, assis à côté d’elle sur le canapé. Mon regard qui se perdait par la fenêtre, fixant un point

invisible au loin. Les moments où je répondais « oui » ou « non » machinalement à une question qu'elle venait de poser, sans avoir vraiment entendu. Les soirs où je m'asseyais après le diner sans vraiment me poser, mon corps restant tendu comme si j'étais encore au travail, mes épaules remontées vers mes oreilles. Elle notait la manière dont je vérifiais mon téléphone professionnel une dernière fois avant de me coucher, et parfois, si elle se réveillait, la lueur bleutée de l'écran dans le noir, signe que je n'arrivais pas à dormir et que je cédais à l'anxiété du courriel non lu.

Elle ne forçait rien. Elle ne faisait pas d'esclandre, ne m'accusait pas de me renfermer. Elle laissait la porte ouverte, sans me pousser à la franchir. Et c'est sans doute cette discrétion, cette patience, qui m'a permis de tenir plus longtemps sans me sentir envahi, sans avoir l'impression qu'on m'arrachait une armure dont j'avais encore besoin. Elle créait un espace de sécurité où la vulnérabilité était permise, sans être exigée.

Mais même avec elle, dans cet espace de confiance, je retenais encore beaucoup. Une part de moi persistait à croire que je devais la protéger, elle aussi, de cette face sombre. Qu'elle avait assez porté avec moi pendant les années difficiles, et qu'elle

méritait maintenant un compagnon stable, fort, un roc, pas un homme fissuré. Alors je partageais des miettes, pas le morceau de pain entier de mon angoisse. Je disais : « Je suis fatigué », pas « Je suis épuisé d'avoir à être fort. » Je disais : « J'ai beaucoup de travail », pas « J'ai peur de ne pas être à la hauteur de ce travail. » Je construisais une barrière basse, mais une barrière tout de même, entre ce que je vivais et ce que je montrais. Par amour pour elle, croyais-je. Par peur de décevoir, sûrement.

Il y a eu un soir en particulier. Un soir qui n'avait rien d'extraordinaire sur le papier, et c'est peut-être pour cela qu'il est resté gravé. Une journée longue, trop pleine, faite de réunions consécutives, de décisions à prendre sous pression, de emails à répondre, de coups de fil de famille pour régler un problème pratique. Rien de tragique, rien d'insurmontable en soi. Juste l'accumulation, la goutte d'eau quotidienne qui, ce jour-là, a fait déborder un vase dont je n'avais pas mesuré la fragilité.

Je me suis retrouvé seul, tard, assis dans le salon dans un silence presque pesant. Pascale était déjà couchée. Pas de musique pour meubler le vide. Pas de téléphone pour me distraire. Juste moi, le tic-tac sourd de l'horloge dans le couloir, et cette fatigue qui,

ce soir-là, ne voulait plus se cacher, plus se laisser mettre de côté. Elle était là, étalée en moi, comme une marée noire. Ce n'était pas de la tristesse. Ce n'était pas de la colère non plus. C'était un vide. Un épuisement de l'être. J'étais vidé de la volonté de faire semblant, vidé de l'énergie nécessaire pour projeter l'image de l'homme qui tient.

Et c'est à ce moment précis, dans cette nudité intérieure, que la compréhension m'a frappé, non comme une illumination, mais comme une évidence amère et tranquille : tenir debout demande parfois plus de courage que tomber.

Tomber, c'est spectaculaire. Tomber attire l'aide, les bras pour vous relever, les mots de réconfort. Tomber légitime la plainte, le cri, la demande de pause. Tomber est une permission sociale : on a le droit d'être à terre quand on est tombé. Tomber permet même, dans un sens pervers, de s'arrêter, de faire une pause forcée que l'on n'aurait pas osé s'accorder autrement.

Tenir, en revanche, est un acte invisible, solitaire, ingrat. Tenir, c'est continuer à avancer alors que chaque muscle crie de lâcher prise. C'est sourire alors qu'on a envie de pleurer. C'est dire « ça va » alors que tout va mal à l'intérieur. C'est assumer ses responsabilités alors qu'on rêverait de fuir. Tenir, c'est un combat sans public, un effort sans reconnaissance pour la guerre

intérieure qui se joue. Personne n'applaudit celui qui reste debout quand tout semble aller bien. Personne ne devine le poids des tonnes invisibles qu'il porte sur ses épaules. La récompense pour tenir, c'est simplement de continuer à tenir. C'est la permission de rester dans le rôle, de ne pas décevoir, de ne pas faire de vagues. Une récompense bien maigre face à l'immensité de l'effort.

Assis dans ce fauteuil, face à cette vérité, je me suis senti à la fois terriblement seul et étrangement lucide. J'avais atteint une limite. Non pas la limite de l'échec, mais la limite de la façade. Je ne pouvais plus, ce soir-là, être le héros impassible de ma propre vie.

Alors, sans grand geste, sans même fermer les yeux, je me suis tourné vers Dieu. Pas avec une prière élaborée, pleine de belles formules et de requêtes précises. Non. Ce fut une conversation intérieure d'une honnêteté brute, dépouillée, presque pauvre. « Je suis là. Je suis vide. Je ne sais plus très bien comment tenir sans me briser. Je ne Te demande pas un miracle, pas une solution magique. Juste… un peu de clarté. Un peu de force supplémentaire pour le prochain pas. Ou simplement la capacité de ne pas m'endurcir, de ne pas devenir cette statue de pierre que tout le monde croit que je suis. Aide-moi à tenir sans perdre

mon humanité. Aide-moi à porter ce poids sans que mon dos ne se courbe pour toujours. ».

Je ne peux pas dire que, par suite à cette prière muette, tout se soit apaisé comme par magie. Ce serait mentir, et trahir la vérité de ces combats intimes où les solutions ne sont jamais spectaculaires. Le lendemain matin, je me suis réveillé avec la même fatigue. Les mêmes obligations m'attendaient. La même pression diffuse était dans l'air.

Mais quelque chose s'était ajusté. De manière infime. Comme un grain de sable qui se décale dans un engrenage grippé, permettant un mouvement, même infime. C'était une prise de conscience, plus qu'un soulagement. La prise de conscience que je ne pouvais pas tout porter. Que réussir, ce mot si lourd de sens, ne signifiait pas s'oublier, se sacrifier sur l'autel des attentes. Que « tenir » ne devait pas devenir une manière élégante et socialement acceptable de me détruire lentement, de brûler mes réserves intimes jusqu'à la cendre.

Cette prise de conscience a été le début d'un réapprentissage, lent, hésitant. J'ai appris, progressivement, à ralentir quand c'était possible. À ne pas courir après la perfection, à accepter le « assez bien ». J'ai appris à dire non, parfois. Pas avec agressivité, mais avec une fermeté douce. « Non, je ne peux pas

m’en charger cette fois-ci. » « Non, je ne suis pas disponible ce week-end, j’ai besoin de me reposer. » Chaque « non » était d’abord un petit tremblement intérieur, une peur de décevoir, puis, peu à peu, une libération. J’ai appris à accepter de ne pas être à la hauteur de toutes les attentes, y compris et surtout les miennes. À reconnaître que je n’étais pas une machine, mais un homme, avec ses limites, ses besoins, ses fragilités. J’ai commencé à réintroduire de petits espaces de vide dans mon agenda : une soirée sans écran, une heure de lecture qui n’était pas professionnelle, une promenade sans but.

Pascale a continué d’être là, bien sûr. Présente. Stable. Mais pas comme un refuge passif où je pouvais me décharger de tout mon poids. Plutôt comme un rappel constant, vivant, de l’essentiel. Elle ne me demandait pas d’être fort, invulnérable, le roc inébranlable. Elle me demandait d’être vrai. Présent. Connecté. De poser mon téléphone, de la regarder dans les yeux, de goûter le repas qu’elle avait préparé, de rire d’une bêtise sans arrière-pensée. Elle me rappelait, par sa simple façon d’être, que la vie n’était pas une course à la performance, mais un tissu de moments partagés, de silences complices, de petites joies simples. Et cela faisait toute la différence. Cela ramenait de la

proportion, de l'humanité, dans un monde qui me poussait à devenir une fonction, un rôle, un statut.

Je ne suis pas sorti « grandi » de cette période au sens spectaculaire du terme. Je n'ai pas remporté de victoire éclatante, je n'ai pas gagné de certitude définitive, je n'ai pas été transformé en sage impassible. Je suis le même homme, avec les mêmes failles.

Mais j'ai gagné quelque chose de plus discret, de plus intime, et peut-être de plus précieux : la conscience aiguë du prix réel de la stabilité. J'ai compris que ce que les autres appellent « réussite » ou « stabilité » n'est pas un cadeau gratuit, un état de grâce permanent. C'est un équilibre dynamique, coûteux en énergie intérieure, constamment à négocier. C'est un travail de tous les instants, un travail invisible qui se joue dans le for intérieur, dans les choix de préservation de soi, dans la capacité à dire « stop » avant la rupture. J'ai appris que la solidité n'est pas l'absence de fatigue ou de doute, mais la capacité à les traverser sans se renier, sans se briser, en gardant un œil sur l'essentiel.

Le succès, je le sais maintenant avec une certitude forgée dans l'épreuve silencieuse, n'est pas un lieu où l'on se repose enfin.

Ce n’est pas une ligne d’arrivée où l’on s’effondre, médaillé, sous les applaudissements.

C’est un terrain. Un terrain exigeant, parfois marécageux, parsemé de pièges de vanité, de pression et de solitude. Et sur ce terrain, on n’apprend pas à triompher. On apprend à tenir. À tenir sans se perdre soi-même. À tenir sans devenir le personnage que le monde croit voir. À tenir en restant fidèle à l’homme fragile et déterminé que l’on est au fond.

Et certains jours, les jours les plus ordinaires, les jours où rien de notable ne se passe à l’extérieur, la victoire la plus difficile à remporter, la plus précieuse aussi, c’est tout simplement cela : tenir debout, droit et vrai, quand personne ne regarde, et que la seule chose qui vous en empêcherait, c’est vous-même.

XIV

On croit souvent, avec une naïveté rassurante, que le combat ne laisse que des cicatrices visibles. Celles que l’on peut montrer du doigt, expliquer lors d’un dîner entre amis, dont on peut retracer l’origine avec une précision chirurgicale : la brûlure tenace de la honte après un échec public cuisant, la raideur

persistante d’une épaule qui a porté trop longtemps un fardeau invisible, les cernes profonds et violacés, stigmates des nuits blanches passées à étudier, à ruminer, à anticiper des catastrophes qui ne sont jamais venues. Ces marques-là, on les exhibe parfois, comme des médailles inversées, des preuves de son passage au feu. Elles deviennent des éléments du récit, des points de repère dans la cartographie de sa propre souffrance. Elles ont le mérite de la clarté : on voit la blessure, on peut en imaginer la douleur, on compatit. On pense alors avoir compris l’essentiel de ce qu’un parcours difficile peut infliger.

On se trompe. Profondément, dangereusement. Les cicatrices les plus profondes, les plus tenaces, les plus déterminantes pour l’avenir d’une âme, ne sont pas celles que l’on montre. Ce sont celles que l’on confond avec des forces. Elles sont si parfaitement intégrées à notre posture, à notre manière de voir le monde, de nous y mouvoir, de réagir à ses stimuli, qu’on les prend pour des traits de caractère inhérents, pour des vertus cardinales, pour le noyau indestructible de notre identité. On les chérit, on s’y appuie, on les brandit comme des boucliers. On ne voit plus la couture, la suture brutale, la chair meurtrie qui a cicatrisé en durcissant. On ne voit que la supposée solidité. J’ai longtemps cru, avec une conviction absolue, que ce que j’avais

forgé en moi pour survivre cette endurance à toute épreuve qui faisait de moi un marathonien des difficultés, cette vigilance de cerf aux abois qui me maintenait en alerte constante, cette capacité à serrer les dents jusqu'à ce qu'elles grincent, à avancer les yeux plissés contre le vent contraire était mon caractère véritable. L'essence même de qui j'étais. Le socle granitique sur lequel j'avais bâti ma personne. La preuve que j'étais devenu un homme, fort, résistant, inébranlable.

En réalité, avec le recul d'une paix relative difficilement acquise, je dois l'avouer : ce n'était pas un caractère. C'était une armure. Une carapace complexe, faite de plaques de métal froid et de volonté pure, martelée à coups de marteau de nécessité, trempée dans les eaux glacées et acides de l'incertitude chronique, rivetée par la peur de l'effondrement. Chaque déception avait façonné une plaque, chaque humiliation avait poli un médaillon, chaque nuit d'angoisse avait assoupli un joint. Et une armure, aussi bien ajustée soit-elle, aussi brillante puisse-t-elle paraître sous certains éclairages, portée trop longtemps, jour après jour, nuit après nuit, dans la chambre solitaire comme dans la foule indifférente, même lorsque le champ de bataille est redevenu une prairie tranquille, finit par déformer irrémédiablement le corps qu'elle est censée protéger.

Elle modifie la posture naturelle, courbe l'échine à force de porter son poids, entrave la souplesse innée des gestes, alourdit le pas jusqu'à en faire une marche pesante de chevalier épuisé. Et surtout, elle finit par vous faire oublier, peu à peu, puis totalement, la sensation délicate et complexe du vent vif sur la peau nue, la chaleur bienfaisante du soleil directement sur les épaules, la douceur ineffable et communicative d'une caresse reçue sans l'intermédiaire insensible du métal. On croit être devenu fort, invulnérable. On est simplement devenu blindé, isolé, encapsulé. La force intègre la vulnérabilité, le blindage l'exclut. Ce n'est pas du tout la même chose. L'un est un arbre profondément enraciné qui plie sous la tempête, l'autre est un blockhaus de béton qui défie l'ouragan, froid et inhabité.

Pendant des années, je ne peux pas, en vérité, prétendre que j'ai vécu. Le terme serait impropre, trop riche, trop associé à la plénitude, à l'expérience, à la saveur. Non. Pendant ces années-là, j'ai tenu. Il est crucial, vital même, de faire la distinction entre ces deux verbes, car ils ne décrivent pas la même expérience de l'existence, la même relation au temps, au monde, à soi-même. Vivre, c'est s'ouvrir largement, comme une fleur au soleil, c'est accueillir le flux et le reflux des expériences, c'est ressentir le spectre complet et bigarré des

émotions humaines, des plaisirs fugaces comme des douleurs lancinantes, sans en avoir une peur paralysante. Vivre, c'est pouvoir s'arrêter net sur un sentier pour regarder, vraiment regarder, un coucher de soleil qui embrase l'horizon, sans que la pensée ne bondisse immédiatement vers le temps perdu, la tâche suivante qui attend, l'efficacité compromise. Vivre, c'est danser avec le hasard et l'imprévu, se laisser surprendre par une rencontre, un livre, une idée, accepter la vulnérabilité fondamentale, cette faille qui nous rend perméables au monde, comme une partie intégrante et noble de la condition humaine.

Tenir, c'est radicalement différent. C'est une action essentiellement défensive, une contraction permanente des muscles de l'âme. Tenir, c'est avancer en ligne droite, le regard fixé obsessionnellement sur un point unique à l'horizon, la sécurité, la stabilité, la reconnaissance, sans se permettre le luxe dangereux de regarder sur les côtés, d'admirer le paysage, de s'interroger sur le sens profond du chemin emprunté. Se poser des questions était un luxe interdit, un risque mortel. Une question pouvait ouvrir une brèche dans la détermination, une faille de doute, et le doute, dans une situation de précarité extrême, n'était pas une réflexion philosophique, c'était un poison paralysant, un acide qui rongeait la volonté. Alors,

j’avançais, tête baissée, sans interroger la direction, sans remettre en cause la carte. La destination justifiait tout, surtout l’absence de regard sur le chemin.

Tenir, c’est refouler. Refouler la fatigue physique qui vous tirait les paupières à dix heures du matin, quand il fallait absolument finir ce dossier pour le lendemain. Refouler la peur viscérale, animale, qui nouait les entrailles le matin d’un entretien d’embauche décisif, dont dépendait les six prochains mois de survie. Refouler la tristesse morne et lourde qui vous tombait dessus après un revers, une porte qui se fermait, un espoir déçu, car pleurer, s’abandonner à la déception, prenait du temps, de l’énergie, deux ressources plus rares et précieuses que l’or, et qu’on ne pouvait se permettre de gaspiller dans des états d’âme improductifs. Les émotions étaient perçues comme des perturbations à canaliser, à contrôler, à mettre en boîte, jamais à vivre pleinement, à laisser vous traverser comme une onde. Elles étaient du bruit parasite dans le système de navigation, un bruit qu’il fallait éteindre pour entendre uniquement la voix monocorde de la nécessité.

Tenir, c’est encaisser. Comme un boxeur sonné encaisse les coups en protégeant ses points vitaux, en rentrant la tête dans les épaules, en faisant le dos rond. J’encaissais les remarques

désobligeantes d'un supérieur méprisant, les portes qui se fermaient littéralement ou métaphoriquement devant mon nez, les sourires condescendants de ceux qui étaient « déjà arrivés », les silences pesants et gênés de la famille après avoir évoqué, une fois de trop, mes difficultés financières. Chaque déception, chaque humiliation, chaque micro-agression était un coup reçu en plein corps. On ne les esquivait pas, il n'y avait pas d'espace pour cela, on les absorbait, on les laissait s'enfoncer dans la chair, dans l'âme, avec l'espoir têtu que les os, le moral, tiendraient le choc. L'orgueil, la fierté légitime, la sensibilité naturelle, tout cela était méthodiquement mis de côté, considéré comme un boulet, un poids mort. Seul comptait le fait de rester debout, coûte que coûte, même courbé, même blessé. La dignité n'était pas dans le port de tête, mais dans le fait de ne pas être à terre.

Tenir, c'est reporter à plus tard. Toujours à plus tard, dans un futur indéfini et toujours repoussé. Le repos véritable, le plaisir simple, la détente physique et mentale, l'introspection paisible, le développement de relations profondes et exigeantes en temps, tout ce qui n'était pas directement et immédiatement lié à la survie quotidienne était renvoyé aux calendes grecques, à ce moment mythique du « quand » : « Quand j'aurai réussi. » «

Quand j’aurai un CDI. » « Quand j’aurai de l’argent de côté. » « Quand les choses seront stables. » La vie était divisée en deux catégories rigides : l’urgent, l’immédiat, le vital ; et le reporté, le superflu, le luxe. Et dans la catégorie du reporté, de l’ajourné sine die, se trouvait tout ce qui constitue la saveur, la couleur, la douceur, la profondeur de l’existence humaine. On vivait dans un perpétuel présent appauvri, en attendant un futur hypothétiquement riche.

Tenir, c’est faire taire ses besoins les plus fondamentaux pour ne laisser parler que la nécessité la plus criante. Le besoin viscéral de tendresse, de reconnaissance affective, le besoin presque enfantin de légèreté, de jeu, le besoin créatif d’exprimer, de construire quelque chose de beau, le besoin de rêverie, de contemplation désintéressée, tous ces murmures de l’âme, ces appels du cœur, étaient systématiquement étouffés, couverts par le cri beaucoup plus fort, plus strident, plus impérieux de la nécessité. La nécessité était simple, brute, absolue : ne pas échouer. Ne pas retomber. Ne pas redevenir ce poids pour ma famille déjà accablée, cette statistique anonyme dans les colonnes du chômage, ce jeune homme « prometteur » dont la promesse se serait évaporée dans les difficultés du réel, ajoutant la déception à la pitié. Ne pas perdre le peu de terrain

conquis au prix de tant de sueur, de renoncements, de nuits sans sommeil. La nécessité était une discipline de fer, un régime spartiate appliqué non seulement au corps, mais à l'ensemble de l'être : pensées, émotions, désirs. Tout ce qui ne servait pas directement, et de manière évidente, cet impératif catégorique de survie et d'ascension était considéré comme superflu, dangereux même, car il pouvait distraire l'attention, affaiblir la détermination, détourner des ressources précieuses vers des oasis illusoires.

Cette posture existentielle, cette contraction permanente de l'être, cette mise en veille forcée de tout ce qui n'était pas strictement essentiel à la continuation de l'effort, cette réduction de la vie à sa fonctionnalité la plus basique m'a sauvé. Il faut le reconnaître, sans ambages, sans fausse modestie. Elle a été l'outil indispensable, la machine de guerre personnelle qui m'a permis de traverser des déserts émotionnels et financiers, de résister à des tempêtes de découragement qui auraient pu m'emporter, de ne pas sombrer quand tout, absolument tout, semblait conspirer pour me faire couler, pour me maintenir dans les bas-fonds d'où j'essayais de m'extraire. Elle a été le moteur à combustion lente, frugal et tenace, qui m'a propulsé, centimètre après centimètre, mètre après mètre, vers cette rive

lointaine de stabilité relative que j'apercevais comme une terre promise à travers les brumes de l'incertitude.

Mais elle m'a aussi, inévitablement, irrémédiablement, abîmé. Elle a laissé des séquelles profondes, des déformations subtiles, des handicaps invisibles que je ne voyais pas, car je les prenais pour des muscles hypertrophiés, pour des preuves de ma force. Je confondais les crampes de la tension permanente avec la vigueur, la raideur de la méfiance avec la prudence, l'engourdissement émotionnel avec la maturité. J'étais comme un membre plâtré pendant des mois : quand on enlève le plâtre, la peau est pâle, atrophiée, le muscle a fondu, l'articulation est rouillée. Mais on a survécu à la fracture. On croit que le membre est guéri. En réalité, il est faible, vulnérable, et il va falloir réapprendre à s'en servir, douloureusement.

Quand les choses ont commencé, lentement, imperceptiblement d'abord, puis de manière plus tangible, à s'améliorer, j'ai été saisi par un espoir naïf. Quand le premier salaire véritablement stable est arrivé sur mon compte, non plus comme une avance précaire mais comme un dû régulier, quand le titre sur ma carte de visite a cessé d'être « collaborateur temporaire » ou « chargé de mission » pour devenir une fonction identifiée, reconnue, quand les félicitations mesurées mais réelles ont commencé à

remplacer les silences gênés ou les paroles de consolation, j'ai pensé, avec une candeur qui me semble aujourd'hui touchante, que cette dureté intérieure, cette tension de fond qui était ma baseline émotionnelle, allait disparaître d'elle-même. Comme un ressort trop longtemps comprimé qui, une fois la pression relâchée, se détendrait naturellement, retrouvant sa longueur et sa souplesse originelles. Je croyais que cette armure, rouillée par les sueurs de l'effort, alourdie par la boue des chemins difficiles, allait tout simplement fondre au soleil doux et nouveau de la réussite naissante, laissant apparaître une peau neuve, douce, souple, capable de ressentir à nouveau les frissons du plaisir, les picotements de l'émotion. Je pensais que la cicatrice, que je nommais « force », s'adoucirait, deviendrait simplement une marque discrète, un souvenir sans douleur, une fois le danger objectif écarté. La paix extérieure, me disais-je, engendrerait mécaniquement la paix intérieure.

Je n'avais pas compris, je n'avais pas même soupçonné, la loi cruelle et implacable qui régit les stratégies de survie psychologique : celles qui sont les plus efficaces, les plus aiguisées, celles qui vous ont permis de traverser l'enfer, sont aussi celles qui s'incrustent le plus profondément dans les couches inconscientes de l'être. Elles ne sont pas de simples

outils externes, des ustensiles qu'on range dans un tiroir une fois la panne réparée, le feu éteint. Non. Elles deviennent des logiciels de fonctionnement fondamentaux, des systèmes d'exploitation complets de la personnalité. Elles se greffent au système nerveux, au processus de pensée, au filtre perceptif. Elles continuent à tourner en tâche de fond, silencieusement mais activement, à guider les réflexes, à interpréter le monde à travers leur prisme déformant, même quand l'environnement qui les a rendues nécessaires a radicalement, fondamentalement changé. Le système d'alerte maximal, calibré pour détecter les prédateurs dans la jungle, reste activé à plein régime, même lorsque l'on se trouve dans un jardin public paisibles, déclenchant des montées d'adrénaline au moindre bruissement de feuille. La psyché, une fois conditionnée à la pénurie, a du mal à croire à l'abondance. Une fois conditionnée à la menace, elle perçoit le danger partout.

Ainsi, je n'étais plus dans l'urgence absolue, vitale. Je n'avais plus à me demander, le cœur serré, comment je paierais le loyer du mois suivant, ou de quoi serait fait mon repas du soir. Pourtant, je vivais, je fonctionnais, encore et toujours comme si tout pouvait s'écrouler demain. Comme si le sol sous mes pieds, à peine consolidé, n'était qu'une mince croûte de glace au-

dessus d'un abîme. Chaque dépense, même modeste, était scrutée, analysée, non plus par une nécessité absolue de comptabilité de survie, mais par une habitude méfiante, une peur viscérale de retomber dans le dénuement. L'argent n'était pas un moyen d'échange, c'était une réserve stratégique contre l'apocalypse personnelle. Chaque décision, professionnelle ou personnelle, était pesée avec une lourdeur, une solennité disproportionnée, comme si chaque faux pas, chaque erreur de jugement, aussi minime soit-elle, pouvait déclencher une cascade de catastrophes en chaîne, un effondrement en dominos de tout l'édifice péniblement construit. Je planifiais ma vie avec la rigidité tatillonne d'un général préparant une campagne désespérée, anticipant toutes les éventualités négatives, imaginant les pires scénarios, me préparant mentalement, émotionnellement, à perdre ce que je venais à peine de gagner. La jouissance de la possession était annulée par l'angoisse de la perte potentielle.

Je n'étais plus menacé, au sens objectif, concret du terme. Personne ne cherchait à me licencier sans raison valable, personne ne me pressait avec agressivité de rembourser une dette, personne ne me narguait ouvertement. Le monde extérieur s'était adouci. Mais à l'intérieur, je restais en état

d’alerte permanent, en vigilance orange constante. Mon corps, ce merveilleux instrument qui enregistre tout, ne se détendait jamais tout à fait. Mes épaules, siège de toutes les tensions, restaient remontées vers mes oreilles, comme pour protéger mon cou. Ma mâchoire était souvent serrée, même dans mon sommeil, laissant une douleur sourde au réveil. Mon estomac, ce baromètre émotionnel, était légèrement mais constamment noué, une boule d’anxiété diffuse. Le moindre bruit inattendu, un téléphone qui sonne en pleine nuit, une porte qui claque dans l’immeuble, un cri dans la rue, me faisait sursauter intérieurement, le cœur battant la chamade, comme si c’était le signal d’un danger imminent. Je scrutais le visage de mes supérieurs, de mes collègues, à la recherche du moindre froncement de sourcil, du plus infime signe de mécontentement ou de désapprobation. J’analysais les sous-textes des emails professionnels, les formules de politesse, les points d’exclamation, comme s’il s’agissait de messages codés, de cryptogrammes annonçant mon éviction prochaine, mon rejet. Le danger n’était plus objectif, palpable, mais mon système nerveux, conditionné, formaté par des années de précarité et d’insécurité chronique, continuait à le percevoir partout, à le projeter sur la réalité la plus banale. Je vivais dans un monde

devenu moins hostile, mais je le percevais encore à travers les lentilles déformantes de la menace permanente.

Je ne manquais plus autant, plus de la même manière. Je mangeais à ma faim, régulièrement, sans avoir à compter les calories d'un paquet de pâtes. Je pouvais m'offrir un vêtement neuf sans que ce soit un drame financier, un choix cornélien entre un pantalon et une facture d'électricité. Je pouvais même, chose incroyable, aider financièrement de temps en temps ma famille, ou offrir un vrai cadeau à Pascale. Mais je continuais à me comporter, à penser, à réagir, comme si chaque relâchement, chaque dépense « superflue » un repas au restaurant, un livre qui n'était pas un manuel professionnel chaque moment de pure détente, de non-productivité absolue, était un luxe coupable, une entorse dangereuse à la discipline de fer qui m'avait sauvé. Prendre un verre en terrasse un bel après-midi de week-end, à regarder les passants ? Une voix intérieure, immédiate, cinglante : « Tu pourrais utiliser ce temps de manière bien plus utile, pour te former sur ce nouveau logiciel qui monte, pour lire cet article sur les tendances de ton secteur. Tu perds ton avance. » Lire un roman d'aventure, de science-fiction, un livre de poésie qui n'avait strictement rien à voir avec mon travail, mon développement professionnel ? La même voix, méprisante : «

C’est du temps perdu, du divertissement inutile. Tu devrais lire un livre sur le management, la finance, quelque chose qui te fasse monter en compétence. » M’asseoir dans un fauteuil, fermer les yeux, et ne rien faire, absolument rien, pendant vingt minutes, laisser mon esprit divaguer ? Une pensée immédiate, presque automatique, venue des tréfonds : « Tu es paresseux. Tu te laisses aller. Les autres, pendant ce temps, ils bossent, ils avancent. Ils profitent de ton relâchement pour te dépasser. » Le plaisir simple, gratuit, était devenu suspect. Le repos réparateur était une faute contre l’éthique du travail acharné. La gratuité de l’instant, l’absence de but utilitaire, était une inefficacité, une faiblesse de caractère.

Le plus troublant, le plus isolant dans tout cela, c’est que personne autour de moi, dans mon nouveau milieu professionnel, dans ma famille rassurée, dans mon cercle social élargi, ne pouvait le deviner, le percevoir, le soupçonner. Extérieurement, tout allait bien, mieux que bien. J’étais l’image même, le stéréotype presque, du sérieux, de la constance, de la fiabilité absolue. L’employé modèle, toujours le premier arrivé, le dernier parti, les dossiers impeccables. Le fils responsable, sur qui on pouvait compter pour les problèmes pratiques. L’ami solide, toujours prêt à écouter, à conseiller, à aider. On louait ma

maturité précoce, ma rigueur à toute épreuve, mon sens aigu du devoir et des responsabilités. On admirait, parfois avec une pointe d'envie, ma « force de caractère », ma « résilience ». On voyait la carapace, luisante, bien ajustée, sans une rayure, et on la prenait pour l'homme lui-même. On voyait le blockhaus, imposant et solide, et on y voyait une forteresse, pas une prison. À l'intérieur, pourtant, je fonctionnais toujours, inlassablement, selon le vieux logiciel de l'homme en fuite, de l'homme traqué qui n'a jamais appris, qui n'a jamais eu le loisir d'apprendre, à baisser la garde, à éteindre le moteur de vigilance, à poser l'armure encombrante pour se laver le visage à l'eau fraîche. J'étais un soldat en grande tenue, impeccable, médaillé, paradant lors d'une cérémonie en temps de paix, mais qui entendait encore, dans le lointain, les échos assourdissants de la bataille, et qui surveillait les portes, les fenêtres, les ombres portées, les visages inconnus, avec la méfiance et la tension de celui qui sait que la mort peut venir de n'importe où.

C'est en vivant au quotidien cette dissonance croissante, ce décalage de plus en plus palpable entre l'apparence extérieure d'une stabilité enfin conquise et la réalité intérieure, vibrante, d'une alerte permanente, d'une contraction existentielle que j'ai lentement, douloureusement, pris conscience de la vérité amère.

La lutte, en me sauvant physiquement, socialement, économiquement, m'avait aussi, en contrepartie, subtilement volé quelque chose. Quelque chose de fondamental, d'essentiel à une vie qui ne soit pas une simple survie prolongée, une existence en pointillé, mais une vie pleine, riche, habitée. Elle m'avait dépossédé d'aptitudes qui ne semblent pas utiles sur un champ de bataille, mais qui sont le sel, la lumière, la musique de l'existence ordinaire en temps de paix.

Elle m'avait volé, premièrement, la capacité à être léger sans me sentir immédiatement, viscéralement, irresponsable. La légèreté, cette qualité si précieuse qui permet de traverser les jours sans se prendre au sérieux, de rire de ses propres travers, de prendre les choses avec distance et humour, était devenue dans mon esprit synonyme de négligence, de frivolité dangereuse. Rire trop fort, trop longtemps, sans raison « valable », plaisanter sans arrière-pensée stratégique, prendre une décision sur un coup de cœur, une intuition, et non après une analyse rationnelle exhaustive, tout cela me semblait être les prémisses d'une chute certaine, le signe d'un relâchement coupable. La responsabilité, que j'avais apprise à porter comme une croix quotidienne, comme un fardeau identitaire, exigeait selon ma logique interne une gravité permanente, un sérieux de

tous les instants, une solennité dans le geste et dans la parole. S'amuser, se détendre, n'était qu'une distraction du travail sérieux de l'existence, qui était de construire, sécuriser, grimper. La vie était un chantier perpétuel, pas un jardin où l'on se promène.

Elle m'avait volé, deuxièmement, la capacité à savourer pleinement, profondément, un moment de bonheur, sans que mon esprit ne se mette immédiatement à anticiper, à calculer, à redouter sa fin inéluctable. Goûter un moment de grâce, un repas chaleureux et bruyant entre amis, une réussite professionnelle reconnue par un compliment, un moment de tendresse silencieuse et parfaite avec Pascale déclenchait en moi, de manière quasi réflexe, un mécanisme d'anticipation négative, un pessimisme défensif. « Ça ne va pas durer. » « Profites-en bien, car demain sera différent, moins bon. » « Méfie-toi, le bonheur rend vulnérable, il endort la vigilance. » Le présent, au lieu d'être vécu dans sa plénitude, était toujours déjà contaminé par l'ombre portée de l'avenir, par la certitude mélancolique de l'impermanence. Savourer, c'était être doublement conscient : conscient de la saveur, mais aussi, et presque plus intensément, conscient que la chose savourée était déjà en train de s'échapper, de filer entre les doigts comme du

sable. Cela enlevait toute la douceur immédiate à l'instant, le transformant en un objet de mélancolie nostalgique avant même qu'il ne soit passé, avant même qu'il n'ait eu le temps d'exister vraiment. Le bonheur était toujours teinté d'une angoisse de sa propre disparition.

Elle m'avait volé, troisièmement, la capacité à recevoir, simplement, pleinement, sans que ne s'active en moi tout un système de méfiance, de calcul, de mise en dette. Un compliment sincère sur mon travail ? Mon mental démarrait immédiatement : « Que veut-il en échange ? Cherche-t-il à me flatter pour obtenir quelque chose ? Est-ce vraiment mérité ? » Une aide spontanée, une main tendue ? L'algorithme se mettait en marche : « Quel est son intérêt caché ? Pourquoi ferait-il cela sans contrepartie ? » Un cadeau, même modeste, offert avec affection ? Le calcul s'enclenchait : « Combien ça coûte ? Combien vais-je devoir rendre, et quand ? Comment vais-je m'acquitter de cette dette ? » La générosité pure, désintéressée, des autres, au lieu de me toucher au cœur, de m'émouvoir, déclenchait un processus de suspicion froide, une analyse transactionnelle. La logique impitoyable du donnant-donnant, de la transaction permanente, de l'échange équilibré qui régissait les années de galère et de relations utilitaires, avait

infecté, comme un virus, toutes mes relations, même les plus proches, les plus aimantes. Recevoir me mettait automatiquement en position de dette, de déséquilibre, de faiblesse potentielle. Cela me rendait inconfortable, nerveux. Alors, instinctivement, je préférais être celui qui donne, qui aide, qui soutient. Être en position de force, de contrôle, de supériorité morale. Recevoir sans arrière-pensée, avec la gratitude simple et émerveillée d'un enfant qui reçoit un bonbon, était devenu une capacité atrophiée, presque un muscle paralysé.

Les distinctions fondamentales, les nuances essentielles de l'expérience humaine, s'étaient brouillées, estompées dans mon paysage intérieur. Je ne savais plus distinguer, sentir la différence entre le calme bienfaisant et l'abandon coupable. Un moment de tranquillité, de silence paisible, n'était pas perçu comme une paix méritée, un repos légitime, mais comme le signe inquiétant que je baissais les bras, que je perdais du terrain dans la course effrénée. Le repos réparateur, nécessaire à tout organisme vivant, n'était pas une régénération vitale, mais une paresse coupable, une trêve honteuse dans la guerre permanente qu'il fallait mener pour mériter sa place au soleil, pour justifier son existence. La douceur, qu'elle soit en moi, un moment de

compassion envers soi-même, ou chez les autres, une gentillesse spontanée n'était pas perçue comme une qualité humaine précieuse, mais comme un symptôme de faiblesse, un manque de rigueur, une faille dangereuse dans l'armure de la détermination. Tout ce qui était doux était mou. Tout ce qui était mou était vulnérable. Et tout ce qui était vulnérable était condamné.

Ainsi, tout ce qui n'était pas effort, lutte, tension vers un but, me semblait immédiatement suspect. Tout ce qui ne demandait pas de sacrifice, de renoncement, de sueur et de larmes, me paraissait illégitime, trop facile, et donc sans valeur réelle, sans consistance. La joie qui venait sans peine apparente, la réussite qui semblait fluide, harmonieuse, la relation qui était simple, légère, sans drame, tout cela éveillait en moi une méfiance profonde, un scepticisme instinctif. Si ça ne fait pas mal, si ça ne coûte pas cher en efforts, en renoncements, ce n'est pas vrai, ce n'est pas solide, ce n'est pas durable. J'avais internalisé, à mon insu, une équation perverse : la valeur d'une chose, d'un état, d'une relation, était directement proportionnelle à la quantité de souffrance endurée pour l'obtenir ou la mériter. La grâce était suspecte. La facilité était un leurre. Seul le labeur avait une dignité.

C’est à ce moment-là, en observant, comme du haut d’une falaise, ce système de pensée et de réaction qui fonctionnait en moi de manière autonome, que j’ai compris une vérité inconfortable, presque effrayante dans ses implications : je m’étais construit contre la vie, pas avec elle. Je m’étais érigé en forteresse assiégée face à un monde perçu comme essentiellement hostile, rarement généreux. Chaque victoire, chaque petit gain, avait été arraché de haute lutte, extorqué à un destin avare. Chaque avancée, si modeste fût-elle, avait été payée comptant, en monnaie sonnante et trébuchante de sueur, de larmes refoulées, de renoncements accumulés. La vie était un adversaire coriace dont il fallait extraire des concessions par la force, un territoire hostile qu’il fallait conquérir mètre par mètre, au prix de lourdes pertes. La douceur, l’abondance, la grâce, la sérénité n’étaient pas des forces bienveillantes avec lesquelles collaborer, des flux dans lesquels se laisser porter, mais des faiblesses à dompter, des leurres à éviter, des états illusoires. Sans m’en rendre compte, j’avais adopté cette logique de combat perpétuel, de transaction difficile, de méfiance structurelle, comme la seule manière légitime, digne, d’exister dans le monde. La vie était un crédit à rembourser avec

des intérêts usuraires, jamais un don à accueillir avec gratitude émerveillée. Une lutte à gagner, jamais une danse à danser.

Même dans les moments de bonheur incontestable, clair, évident, une partie de moi, la plus ancienne, la plus conditionnée, la plus ancrée, restait contractée, sur le qui-vive, comme un ressort toujours prêt à se détendre dans une réaction défensive. Comme si le bonheur était un état anormal, anomique, une trêve précaire dans la guerre normale de l'existence, qu'il fallait surveiller de près, dont il fallait se méfier. Comme s'il fallait rester prêt, en alerte, à le défendre contre je ne sais quelle menace invisible venue de l'extérieur ou de l'intérieur, à le justifier face à je ne sais quel tribunal intérieur impitoyable, à continuer à le mériter en permanence par de nouveaux efforts, de nouvelles preuves de sa valeur, de sa légitimité. Le bonheur n'était jamais un état d'être dans lequel on pouvait s'installer, se reposer, se déployer. C'était un objectif temporairement atteint, une cime conquise, qu'il fallait immédiatement consolider, fortifier, sous peine de le voir s'effriter au premier vent contraire. Il n'y avait pas de lâcher-prise possible, d'abandon à la sensation. La détente, le relâchement de la vigilance, étaient perçus comme une trahison envers la loi non écrite mais sacrée qui régissait mon univers

intérieur : rien n’est gratuit, tout se mérite au prix fort, et ce qui est mérité peut être perdu à tout moment si l’on cesse de mériter, si l’on baisse la garde, ne serait-ce qu’un instant.

Pascale a été l’une des premières, la seule peut-être avec une acuité aussi fine, à percevoir cette dissonance profonde, cette rigidité qui se cachait sous l’apparence lisse de la solidité. Elle a été la première à mettre des mots, des mots simples, précis, dérangeants, sur ce malaise diffus, cette névrose douce que je portais en moi comme un second squelette. Et elle l’a fait avec une intelligence du cœur remarquable, sans frontalité brutale, sans reproche accusateur qui aurait provoqué en moi un réflexe immédiat de défense, de fermeture hermétique, de repli sur ma forteresse. Non, elle a procédé par de simples questions, posées à des moments improbables, inattendus, avec une douceur et une neutralité qui les rendaient d’autant plus déstabilisantes, plus pénétrantes. Des questions qui n’étaient pas des attaques, mais des invitations à regarder en face une réalité que j’évitais.

Un dimanche après-midi d’une paix absolue, alors que nous nous promenions sans but dans un parc, le soleil d’automne était doux et doré, l’air sentait les feuilles mortes et la terre humide, un calme parfait régnait. Elle m’a pris la main, a senti ma paume légèrement moite, mes doigts un peu crispés, contractés autour

des siens, comme pour la retenir prisonnière plutôt que pour la caresser. Elle a levé les yeux vers moi, son regard clair posé sur mon visage, et a demandé, sur un ton presque détaché, comme on commente la météo ou la couleur des arbres : « Pourquoi tu es toujours un peu tendu, même quand tout va bien ? Quand il n'y a rien à faire de pressé, rien à craindre de particulier ? Quand c'est juste… un dimanche ? »

La question m'a figé sur place. « Toujours tendu ? » Je n'en avais pas conscience. Pour moi, c'était mon état normal, ma baseline, la « tension de fond » qui était le socle de mon existence. Je ne savais pas ce que c'était que de ne pas l'être. Je bredouillai quelque chose de confus sur le fait d'avoir « du mal à déconnecter », de « toujours avoir des choses en tête », des excuses vagues qui ne répondaient pas à la profondeur de son interrogation.

Un autre jour, un samedi matin rare et précieux où je m'étais accordé l'exception, après une semaine éreintante, de rester au lit plus tard, elle m'avait apporté un café, s'était assise au bord du lit. Je m'étais assis à mon tour, et presque instinctivement, machinalement, j'avais dit, en évitant son regard : « Désolé, je suis encore au lit, je devrais être en train de… » Elle m'avait coupé la parole, posant sa main sur la mienne, son regard à la

fois amusé et sérieux, profond : « Pourquoi tu t'excuses quand tu te reposes ? Tu as le droit, non ? Tu n'as pas à justifier d'être humain, d'avoir besoin de dormir. Le monde ne va pas s'arrêter de tourner si tu fais la grasse matinée. »

Une autre fois, alors que je lui racontais avec une fierté mal dissimulée, un peu emphatique, une nouvelle mission importante qu'on venait de me confier au bureau, un signe tangible de confiance, elle m'avait écouté en silence, puis avait demandé, après un temps : « Pourquoi tu as l'impression que tu dois toujours prouver quelque chose ? Prouver que tu mérites ta place ? Que tu n'as pas volé ton succès ? À qui tu veux prouver ça ? À toi-même ? Aux autres ? »

Ces questions, comme des cailloux lancés avec douceur mais précision dans l'eau apparemment calme de ma certitude sur moi-même, provoquaient en moi des cercles concentriques de malaise, d'interrogation, de remise en cause. Je n'avais pas de réponse honnête, immédiate, à lui donner. Parce que répondre honnêtement aurait exigé que je reconnaisse devant elle, et surtout devant moi-même, dans le miroir de ma propre conscience, une chose difficile à admettre, humiliante presque dans son aveu : je ne savais pas vivre autrement que dans l'effort, la tension, la conquête. L'effort était mon mode par

défaut, ma langue maternelle, mon habitat naturel, l'air que je respirais. La détente, la réception passive, la simple présence sans but, la jouissance sans mérite, étaient des langues étrangères que je ne maîtrisais pas, dont je ne comprenais pas la grammaire, et que, au fond de moi, je suspectais d'être des dialectes de faiblesse, d'immaturité, d'irresponsabilité. Être, tout simplement, sans faire, sans produire, sans avancer, me semblait être une forme de néant, de vide coupable.

Ce n'était pas, il faut le préciser, une question de foi déficiente, ni de gratitude manquante ou insincère. J'étais profondément, viscéralement, quotidiennement reconnaissant. Chaque matin en me levant, chaque soir en me couchant, je remerciais Dieu du fond du cœur pour ce chemin qui s'éclairait, pour la présence de Pascale, pour cette stabilité naissante qui me semblait encore miraculeuse. Mais la gratitude est une émotion du cœur, un mouvement de l'âme. Elle ne reprogramme pas automatiquement, comme par magie, les réflexes conditionnés du système nerveux, les schémas de pensée profondément ancrés, les habitudes existentielles forgées dans la fournaise de la lutte pour la survie. Elle les adoucit, peut-être. Elle les rend plus silencieux, moins criards, moins douloureux. Elle met un baume sur la brûlure. Mais elle ne les efface pas. On peut être

infiniment, authentiquement reconnaissant pour la paix retrouvée, et continuer à fonctionner, dans son corps et dans son esprit, comme un survivant en territoire toujours hostile, un rescapé qui ne croit pas vraiment à son sauvetage.

C’est alors, poussé par ces questions silencieuses de Pascale et par le malaise grandissant que je ressentais moi-même, que j’ai entrepris un travail étrange, introspectif, un peu absurde dans son principe : j’ai commencé à m’observer moi-même vivre. Comme un naturaliste observe un animal dans son habitat, ou comme un mécanicien observe un moteur ancien dont il ne comprend plus très bien le fonctionnement capricieux. Je suis devenu le témoin détaché de mes propres réactions, le spectateur narquois ou compatissant de mes pensées automatiques, le cartographe de mes émotions refoulées.

Je remarquais, par exemple, cette nervosité infondée, cette agitation intérieure qui me prenait lors d’un dîner détendu entre amis, alors que rien de stressant, de crucial, ne se jouait. La conversation légère, les rires, les anecdotes sans importance me mettaient mal à l’aise. Mon esprit, formaté à la résolution de problèmes, cherchait désespérément un sujet « sérieux » à aborder, une difficulté à résoudre, une utilité concrète à avoir dans l’échange. Être simplement là, présent, pour le plaisir pur

d’être ensemble, de partager un moment, sans but autre que le lien lui-même, me mettait dans un état de tension étrange, comme si je trichais, comme si je perdais mon temps, mon « capital temps » si précieux.

Je voyais, avec une clarté désolante, à quel point j’étais incapable de profiter d’un instant simple, siroter un café en terrasse en regardant la ville bouger, regarder un film sans faire autre chose en même temps, sans que mon esprit ne bondisse déjà, par réflexe, vers l’étape suivante, la tâche à venir, l’efficacité à maintenir, le prochain objectif à atteindre. Le présent n’était qu’un couloir étroit et sombre à traverser pour accéder à la pièce suivante, jamais une pièce où s’installer, où prendre ses aises, où respirer. L’instant était toujours un moyen pour une fin, jamais une fin en soi.

Je constatais, avec une froideur presque clinique, à quel point je confondais encore, de manière inextricable, ma valeur personnelle, mon droit à exister, avec mon utilité immédiate, ma productivité du moment. Si je n’étais pas en train de faire, d’accomplir, de produire un résultat tangible, de résoudre un problème, je me sentais moins valable, presque inexistant, comme un outil inutilisé qui rouille. Mon être se réduisait à mon faire. Mon identité était indexée sur ma performance. Et quand

je ne faisais rien, quand j'étais simplement, je n'étais plus grand-chose, un fantôme, une coquille vide. Je n'avais pas de valeur intrinsèque, seule comptait la valeur d'usage.

Les conclusions de cette longue et minutieuse observation introspective furent sans appel, sans possibilité de faux-fuyant. La lutte, en me façonnant, m'avait fait devenir un homme solide, certes, mais rigide comme une poutre de fer. Elle pouvait supporter de lourdes charges, résister à des pressions verticales immenses, mais elle pliait à peine, et risquait de se briser net, catastrophiquement, sous une pression latérale imprévue, sous un choc pour lequel elle n'était pas conçue. J'étais endurant, capable de parcours de longue haleine, d'efforts prolongés, mais peu souple, incapable des détours gracieux, des adaptations légères, des revirements rapides face à l'imprévu. J'étais fiable à l'extrême, on pouvait compter sur moi comme sur un roc, mais j'étais rarement détendu, rarement accessible dans la simplicité joyeuse, la légèreté communicative. J'étais un compagnon de lutte idéal, mais un compagnon de loisirs médiocre.

Et cette rigidité, cette incapacité à lâcher prise, commençait à avoir un coût, de plus en plus visible pour moi, même s'il restait invisible aux autres. Pas un coût matériel, ni professionnel, au

contraire, sur ces plans, elle était encore perçue et récompensée comme une qualité, une vertu. Le coût était plus subtil, plus précieux, plus déterminant pour la qualité d'une vie : la qualité de présence au monde et aux autres. J'étais là, physiquement, corporellement, mais sans être pleinement là, habité, disponible, connecté. Avec les autres, j'étais souvent dans le faire (écouter pour pouvoir conseiller ensuite, discuter pour convaincre ou imposer un point de vue, aider pour être utile, pour justifier ma place) plutôt que dans l'être (écouter pour entendre, simplement ; discuter pour partager, pour le plaisir de l'échange ; être présent, sans autre raison que le plaisir de la présence mutuelle). J'étais toujours un peu ailleurs, un peu en avance sur le temps présent, dans une projection anxieuse, une anticipation calculatrice, une stratégie permanente. Mon corps était dans la pièce, mais une partie significative de mon esprit, de mon attention, de mon énergie vitale, était déjà dans la pièce suivante, vérifiant les issues de secours, évaluant les risques potentiels, préparant silencieusement la prochaine manœuvre, le prochain coup à jouer dans la partie sans fin que je croyais devoir mener.

Ce chapitre de ma vie, cette lente, patiente, douloureuse prise de conscience de l'armure et de ses déformations internes, de

son coût humain n’a pas été marqué par un événement spectaculaire, un coup de théâtre. Il n’y a pas eu de crise aiguë, de rupture violente, de révélation foudroyante tombée du ciel. Il a été marqué par quelque chose de plus ingrat, de plus difficile à raconter, de moins romanesque mais de plus vrai : une prise de conscience lente, granuleuse, faite de petites remarques qui font mouche, de silences qui pèsent soudain d’un poids insupportable, de frustrations intimes qui s’accumulent, de moments de grâce où l’on perçoit, fugacement, ce que l’on a perdu. Survivre m’avait appris énormément, une sagesse pratique, une connaissance de la résistance humaine : la ténacité, la patience à toute épreuve, la résistance physique et morale, la frugalité joyeuse dans la privation, la gratitude infinie pour les petites choses, les petits progrès. Mais en contrepartie, en monnaie d’échange secrète, insidieuse, elle m’avait privé, dépossédé, d’aptitudes tout aussi essentielles, vitales, pour vivre pleinement, et non plus seulement pour durer, pour traverser le temps : la capacité à recevoir sans calculer, à s’abandonner à la confiance et à la grâce, à jouer sans arrière-pensée, à être léger sans culpabilité, à savourer l’instant sans anticiper sa fin, à exister, simplement, sans avoir à justifier en permanence son existence par l’action et le résultat.

J’ai compris, un jour où je me suis surpris à refuser une invitation à une sortie improvisée, joyeuse, sous prétexte que je devais « travailler », « avancer sur un dossier », alors que rien n’était urgent, que si je ne faisais rien, si je laissais cette armure s’incruster, se souder à ma peau, faire partie intégrante de moi à jamais, cette dureté, cette rigidité, finirait par devenir ma prison définitive. Une prison confortable, respectable, admirée même de l’extérieur. Les gens ne manqueraient pas de louer ma discipline de fer, ma constance à toute épreuve, mon sérieux imperturbable. Je serais l’homme qui « ne lâche rien », « qui a les idées claires et les priorités bien en place », « sur qui on peut compter les yeux fermés ». Mais une prison tout de même, avec des murs épais et des barreaux solides. Les barreaux seraient faits de principes rigides érigés en dogmes, le sol serait de devoirs accomplis avec une satisfaction morne, le plafond bas serait un horizon volontairement limité par la peur de perdre ce qui avait été si durement acquis. Et le plus dangereux, le plus pernicieux avec ce genre de prison intérieure, c’est qu’on peut y passer toute une vie, une longue vie, sans jamais se rendre compte, vraiment, qu’on est enfermé. On prend les barreaux pour des colonnes de soutien, les limites étroites pour des frontières protectrices rassurantes, l’étroitesse du champ de

vision pour de la sécurité, de la stabilité. On confond l'immobilité avec la paix, et la paralysie avec le repos.

Le problème, je le voyais clairement maintenant, avec une lucidité qui faisait mal, n'était pas le succès lui-même, ni la stabilité tant désirée enfin atteinte. Ce n'étaient pas des maux, mais des biens, des bénédictions. Le problème, profond, racinaire, c'était ce que j'avais dû devenir intérieurement, dans mon for intérieur, dans ma manière d'être au monde, pour les atteindre. Les outils que j'avais forgés dans l'urgence et la nécessité pour la conquête, pour la bataille de survie, étaient devenus, dans le contexte nouveau de la paix relative, des entraves pesantes pour l'habitation paisible, pour la jouissance sereine. J'avais appris à marcher sur un fil tendu au-dessus du vide, et maintenant que j'étais descendu sur un sol ferme, large et stable, je continuais à avancer avec la précaution excessive, la terreur latente et la concentration épuisante du funambule, incapable de sentir la stabilité généreuse sous mes pieds, incapable de lever les yeux pour regarder le paysage autour de moi, de respirer à pleins poumons l'air libre.

Et pour la première fois, alors que je regardais, dans le miroir de ma conscience, cet homme rigide, méfiant, toujours en alerte, une question s'est imposée à moi avec une clarté

dérangeante, absolue, une question qui sonnait à la fois comme un défi monumental, un saut dans l'inconnu, mais aussi comme une promesse tremblante de libération, d'élargissement, de vie enfin pleine :

Suis-je prêt ? ai-je le courage de désapprendre patiemment, point après point, couture après couture, tout ce qui m'a sauvé, pour ne pas en être le prisonnier à vie ?

Suis-je prêt à défaire, avec une infinie patience, les courroies, les sangles, les rivets de cette armure, à enlever les plaques de métal une à une, au risque de me retrouver nu, vulnérable, tremblant, avec une peau neuve, sensible, qui n'a pas vu la lumière du jour, ni senti la caresse du vent, depuis des années, et qui va brûler au premier contact ? Suis-je prêt à réapprendre, comme un enfant, à respirer profondément, à remplir mes poumons sans crainte, à rire aux éclats sans raison utilitaire, à recevoir un cadeau ou un compliment sans calculer la contrepartie, à me reposer, vraiment, sans le poison rongeur de la culpabilité ? Suis-je prêt à troquer la solidité rigide, froide et immobile de la pierre, contre la souplesse résistante, vivante et dansante du roseau, qui plie sous la tempête, semble céder, mais ne rompt jamais, et se redresse, vibrant, dès que le vent est passé ?

La question restait en suspens, lourde de conséquences, effrayante et excitante à la fois. Y répondre par l'affirmative, et passer à l'acte, exigerait un nouveau combat, peut-être le plus difficile de tous ceux que j'avais menés jusqu'alors : non plus un combat contre les circonstances extérieures défavorables, contre la pauvreté, contre l'indifférence du monde. Non. Un combat contre ses propres démons intérieurs, contre les habitudes les plus ancrées, les plus confortables parce que familières, contre les peurs les plus viscérales, contre la terreur de se perdre, de se dissoudre, si l'on cesse d'être ce survivant blindé, ce guerrier fatigué que l'on connaît si bien, dont on maîtrise tous les mécanismes de défense. L'enjeu n'était plus de gagner sa vie, de la conquérir de haute lutte. L'enjeu, désormais, était de se réapproprier sa manière de la vivre, de retrouver, sous les strates de protection, l'homme sensible, capable de joie simple et de vulnérabilité féconde, qui avait été mis en sommeil forcé pour la survie. L'enjeu était de passer de la stratégie à la poésie, de la conquête à l'habitation, de la méfiance à la confiance. Le plus grand défi, peut-être, après avoir appris à tenir dans la tempête, allait être d'apprendre à danser sous le soleil.

XV

Il y a longtemps, si longtemps que ce souvenir prend la texture d'un rêve d'enfance ou d'un article de foi, je croyais, du plus profond de mes cellules, que la vie récompensait l'effort. Je le croyais sincèrement, presque religieusement, comme on croit à la loi de la gravité. C'était le fondement de mon système mental, la prémisse inébranlable à partir de laquelle je déduisais l'univers. J'avais cette idée simple, claire, rassurante : travailler, tenir bon, rester droit, faire ce qui est juste, et le reste, le succès, la stabilité, la reconnaissance, le bonheur suivra. C'était une équation propre, ordonnée, presque mathématiquement juste. Une promesse d'harmonie, de justice immanente. On mettait de la sueur dans un entonnoir et on en recevait, tôt ou tard, la juste récompense. On semait des sacrifices et on moissonnait des résultats proportionnels. Cette croyance était le pilier de mes nuits d'étude, le moteur de mes espoirs, le baume sur mes échecs provisoires. « Ce n'est que partie remise », me disais-je. « L'effort finit toujours par payer. » C'était ma boussole, ma lumière dans les tunnels sombres.

Aujourd'hui, avec le calme froid et éclairé qui suit les grandes batailles, je sais que ce n'est pas vrai. Pas entièrement. Pas de

cette manière linéaire, mécanique, presque infantile. Et accepter cette vérité-là, démonter cette illusion pierre par pierre, m'a coûté plus que tous les échecs que j'ai traversés, plus que tous les refus, plus que toutes les nuits de doute. Car renoncer à cette croyance, c'était renoncer à une vision du monde ordonné, à un père cosmique juste et comptable, à un sens évident de la trajectoire. C'était accepter de naviguer dans un océan sans boussole magnétique fiable, où la tempête peut emporter aussi bien le paresseux que le valeureux.

La vie ne récompense pas. Elle sélectionne. Elle tolère. Elle élimine parfois, sans raison apparente, sans logique humaine. Et quand elle donne, quand elle distribue ses faveurs, ses moments de grâce, ses ouvertures, ce n'est jamais selon nos calculs méticuleux, nos projections rationnelles, notre comptabilité morale. Le talent peut pourrir dans l'ombre, l'effort immense peut n'aboutir à rien, la malchance peut frapper le plus méritant, et l'injustice peut prospérer en pleine lumière. Comprendre cela, vraiment le comprendre dans ses entrailles, pas seulement l'énoncer comme une maxime cynique, a été l'un des moments les plus douloureux, les plus désorientants de mon parcours. Parce que cela m'a forcé à renoncer définitivement à l'idée d'un monde équitable, à la

fiction d'une justice distributive universelle. Cela m'a obligé à regarder en face le chaos, l'absurde, la part d'arbitraire qui règne dans les affaires humaines.

Mais étrangement, c'est aussi cette prise de conscience qui, à long terme, m'a libéré. Car une fois cette illusion consolante détruite, pulvérisée, il ne reste plus, face au réel brut, qu'une seule question honnête, une seule interrogation qui vaille la peine d'être posée, et qui vous renvoie intégralement à vous-même, à votre liberté la plus radicale : que fais-tu, toi, avec ce qui t'est donné ? Que fais-tu des cartes, bonnes ou mauvaises, que tu as en main ? Comment choisis-tu de jouer la partie, indépendamment de la distribution initiale ? La question n'est plus : « Pourquoi moi ? Pourquoi pas plus ? Pourquoi si peu ? » La question devient : « Maintenant que voilà, qu'est-ce que j'en fais ? » Cette question-là est immense, effrayante, car elle vous charge de toute la responsabilité de votre existence. Mais elle est aussi libératrice, car elle vous arrache au statut de victime du sort, de créancier mécontent de l'univers. Elle fait de vous l'architecte, aussi modeste soit-il, de votre propre édifice, avec les matériaux disponibles, même s'ils sont de rebut.

Je n'ai pas choisi les conditions de mon départ. Je n'ai pas choisi de perdre mon père aussi tôt, laissant derrière lui non

seulement un vide affectif abyssal, mais aussi une absence de repère masculin, une question sans réponse sur la manière d'être un homme dans ce monde. Sa disparition n'était pas un drame romanesque, c'était un effondrement silencieux de l'échafaudage familial, une maison dont on avait soudain retiré un mur porteur. Je n'ai pas choisi de grandir avec la peur comme bruit de fond constant, cette mélodie sourde et anxiogène qui accompagnait les conversations à voix basse sur les factures, l'avenir incertain, les fins de mois qui s'allongeaient interminablement. La peur n'était pas une émotion ponctuelle, c'était un climat, une atmosphère dans laquelle on baignait, une couleur du temps.

Je n'ai pas choisi les lenteurs administratives kafkaïennes, ces dossiers qui se perdent, ces droits qu'il faut arracher comme des dents, ces files d'attente interminables où l'on sent son humanité se dissoudre dans un numéro, un statut, un cas. Je n'ai pas choisi les concours manqués de peu, ces résultats qui tombent comme des couperets, vous laissant à quelques points, quelques places, de l'autre côté de la porte, avec le goût amer du « presque ». Je n'ai pas choisi les silences humiliants, ces non-réponses après un entretien, ces regards qui vous traversent sans vous voir, ces conversations qui s'éteignent quand on

évoque sa situation précaire. Je n'ai pas choisi les années à devoir expliquer, justifier, presque m'excuser « non, je n'ai pas encore de poste fixe », « non, je ne suis pas encore installé », « non, je ne sais pas encore » comme si cet état transitoire était une faute, un retard coupable sur un calendrier universel.

Ces choses-là, je ne les ai pas choisies. Elles se sont abattues sur moi, ou se sont installées autour de moi, comme un décor imposé. Elles faisaient partie du paysage de ma jeunesse, des données du problème.

Mais il y a une chose, une seule dans ce fatras de circonstances non choisies, que j'ai choisie. Une décision fondamentale, répétée chaque jour, parfois chaque heure : j'ai choisi de ne pas m'effondrer. Pas par courage héroïque, flamboyant, du genre dont on fait des films. Non. Par nécessité. Par instinct de conservation. Parce qu'au fond du trou, quand on a touché le fond froid et dur, il ne reste que deux options : y rester, s'y installer, ou commencer à creuser pour essayer de remonter, ne serait-ce que d'un centimètre. Mon choix n'a pas été grandiose, il a été animal, têtu. C'était le refus de la dissolution, de la disparition. Un « non » muet et obstiné à l'anéantissement. Ce n'était pas « Je vais réussir », c'était « Je ne vais pas cesser d'essayer. » La nuance est capitale. La première formulation est

un objectif, la seconde est une méthode, une attitude existentielle.

Très tôt, trop tôt peut-être, j'ai compris une leçon qui vous vieillit d'un coup : personne ne viendrait me sauver. Cette réalisation fut une seconde perte de l'innocence, plus cruelle que la première. Ni l'école, avec ses promesses égalitaires souvent trahies par les réalités sociales, ne serait mon ascenseur magique. Ni l'État, cette entité abstraite et souvent lointaine, aux rouages grippés, ne se pencherait sur mon cas pour m'offrir un destin clé en main. Ni même parfois la foi, quand elle se contente de consoler sans pousser à l'action, quand elle devient un opium doux qui endort la révolte légitime, ne me sortirait miraculeusement de la galère. Les sauveurs, les deus ex machina, les mains tendues par pure grâce, cela appartenait aux contes, pas à la réalité de mon quartier, de ma famille, de mon parcours. J'étais seul aux commandes d'un navire fragile, sur une mer incertaine. Cette solitude fondamentale n'était pas une malédiction, c'était un fait. Et un fait, on peut le combattre ou l'accepter. Je l'ai accepté. Non par résignation, mais par lucidité. Cesser d'attendre un sauveur, c'est commencer à se sauver soi-même, pas à pas.

De cette lucidité est née une autre conviction, plus précieuse encore : la dignité ne se négocie pas. Elle n'est pas à vendre, pas à louer, pas à compromettre. Même quand l'estomac crie famine, même quand le doute vous tenaille au point de vous faire vaciller, même quand on vous traite comme un numéro, une variable ajustable, un invisible. La dignité n'est pas un luxe pour ceux qui sont rassasiés et sûrs d'eux. C'est l'ultime rempart de l'humanité dans la détresse. C'est la manière de se tenir, de regarder les gens en face même quand ils évitent votre regard, de dire « merci » et « s'il vous plaît » même quand on vous sert avec condescendance, de refuser la bassesse même quand on vous y pousse. J'ai vu des hommes et des femmes perdre beaucoup, argent, statut, amour, mais conserver cette fierté tranquille, ce respect d'eux-mêmes, et demeurer entiers. J'en ai vu d'autres, pourtant « réussis », se vautrer dans la mesquinerie, l'arrogance, le mépris, et devenir de petites choses vides. J'ai choisi mon camp très tôt. Ma dignité serait mon bien le plus précieux, celui que je ne mettrais jamais en jeu, quel que soit le prix à payer par ailleurs.

Et surtout, de ces années de lutte, j'ai tiré cette conclusion qui guide désormais mes pas : l'identité ne se construit pas à partir de ce qu'on obtient, des trophées qu'on accumule, des titres

qu’on collectionne, mais à partir de ce qu’on refuse catégoriquement, viscéralement, de devenir. Nous sommes autant définis par nos « non » que par nos « oui ». Par ce que nous rejetons, ce que nous excluons de notre être possible.

Je refuse d’être amer. L’amertume est un poison lent, un acide qui ronge celui qui le porte, bien plus que sa cible. C’est le renoncement à la joie au nom d’une injustice passée. C’est permettre aux blessures de l’hier de pourrir le présent. Je connais l’amertume, je l’ai sentie monter parfois, sucrée et nauséabonde, quand je voyais des facilités dont je fus privé, des chances non méritées offertes à d’autres. Mais je l’ai refoulée. Non par vertu, mais par instinct de survie. L’amertume vous paralyse, vous rend aveugle aux opportunités présentes, vous isole dans une plainte perpétuelle. Elle est stérile. Je refuse ce cancer de l’âme.

Je refuse d’être injuste. Ayant tant souffert de l’injustice, sous toutes ses formes, sociale, économique, du hasard, il serait trop facile, trop tentant, de la reproduire dès que j’en aurais l’occasion, le pouvoir. La logique du « c’est mon tour » est primitive, elle perpétue le cycle du mal. Si je dois exercer une autorité, une influence, même minime, que ce soit avec équité. Si je dois juger, que ce soit avec mesure et compassion. Refuser

l’injustice, c’est refuser de devenir ce contre quoi on s’est battu. C’est une ligne de conduite éthique non négociable.

Je refuse de faire payer au monde, ou à ceux qui m’entourent, ce qu’il ne m’a pas donné. La tentation est grande, après une longue traversée du désert, d’exiger des dédommagements, des compensations, de la reconnaissance excessive, de faire peser sur les autres le poids de ses privations passées. De devenir exigeant, rancunier, de réclamer son dû avec agressivité. C’est une impasse. Le monde ne vous doit rien. Les individus que vous croisez ne sont pas responsables de votre histoire. Faire payer les autres pour les manques du passé, c’est empoisonner le présent et hypothéquer l’avenir. C’est perpétuer la logique de la dette et de la faute. Je refuse d’entrer dans ce jeu. Mon combat était le mien. Ma victoire, si victoire il y a, est personnelle. Je n’attends pas de réparation, seulement la possibilité de construire, maintenant, sur un terrain que j’ai, en partie, déblayé moi-même.

Ce triple refus, à l’amertume, à l’injustice, à la revanche n’est pas une doctrine philosophique abstraite. C’est une discipline quotidienne, un garde-fou, une boussole morale. Et plus d’une fois, dans les moments de grande fatigue, de découragement profond, quand la tentation de la haine ou du ressentiment

pointait son nez hideux, ce refus m'a tenu debout. Il a été la colonne vertébrale qui a empêché l'effondrement moral. Parfois, on ne tient pas par espoir, mais par principe. Par le refus de devenir ce que l'on méprise.

En regardant en arrière maintenant, avec ce regard qui n'est plus dans la mêlée mais sur la colline, je ne vois pas un parcours linéaire, clair, ascendant, comme ces belles courbes que l'on dessine dans les livres de management ou les biographies édulcorées. Non. Je vois une succession de combats discrets, souvent solitaires, parfois perdus d'avance, parfois gagnés de justesse, mais jamais abandonnés. Je vois un champ de bataille jonché de petites défaites et de petites victoires, de reculs tactiques et d'avancées microscopiques. Une guerre d'usure plus qu'une chevauchée héroïque.

Je vois, au premier plan de ce tableau, des visages. Pas des visages de mentors sauveurs ou de rivaux diaboliques, mais des visages de compagnons d'infortune, de co-victimes et de co-résistants. Je vois une mère. Une femme dont la vie a été un long silence actif, un portage de l'impossible sans un bruit de plainte. Elle n'a pas fait de discours, n'a pas brandi de doctrines. Elle a tenu. Tenu la maison, tenu le moral, tenu le peu qu'il restait, avec une force qui semblait sourdre des profondeurs de

la terre. Sa résistance était organique, végétale. Elle a été mon premier modèle de ténacité, non pas conquérante, mais simplement persistante. Sa lutte à elle était sans gloire, sans reconnaissance, et pourtant elle était le socle sur lequel nous pouvions, mes frères et sœurs et moi, tenter de nous élever.

Je vois une sœur. Une enfant devenue adulte en un clin d'œil, une jeune fille qui a dû renoncer à une part de sa légèreté, de ses rêves de jeune fille, pour aider à porter le fardeau familial. Elle a grandi trop vite, comprimant son adolescence dans l'étau des responsabilités précoces. Son regard, parfois, en disait long : une lassitude précoce, une sagesse triste. Son sacrifice silencieux a été l'un des coûts cachés de notre situation, une dette que je sens toujours.

Je vois un frère. Un garçon qui a grandi sous pression, sous le poids des attentes implicites, sous l'ombre portée de mes propres luttes. Il a dû trouver sa place dans un environnement déjà saturé d'anxiété et d'efforts, construire son identité alors que la famille tout entière était tendue vers un seul but : s'en sortir. Il a grandi sous pression, et j'en porte une part de responsabilité.

Et moi, au milieu de tout cela. Tentant de comprendre ma place, mon rôle, sans jamais vouloir la voler à quelqu'un d'autre, sans

jamais vouloir devenir un tyran domestique au nom de mes efforts. J'ai voulu être un pilier, pas un patron. Un soutien, pas un maître. Parfois, j'ai douté de la justesse de cette position. Étais-je trop en retrait ? Pas assez dirigiste ? Mais je tenais à cette idée : réussir, si réussir devait arriver, ne devait pas se faire au détriment de l'équilibre et du respect des autres. Ma place, je devais la gagner dans le monde extérieur, pas l'imposer à l'intérieur du cercle familial. Cette volonté de ne pas « voler » sa place à autrui, de ne pas se construire sur les ruines de l'autre, a été une ligne de conduite morale essentielle. Elle a préservé l'humain dans la lutte.

Alors, pourquoi ce livre ? Pourquoi ces mots, cette tentative de mise en ordre d'un chaos vécu ?

Si ce livre existe, ce n'est pas pour prouver que j'ai réussi. Ce serait mentir, à vous et à moi-même. Le mot « réussite » est un piège, un mirage mouvant. Aujourd'hui, j'ai un peu de stabilité, un peu de reconnaissance. Demain, tout peut changer. Et surtout, la réussite, telle qu'on l'entend généralement, la richesse, la notoriété, le pouvoir, n'a jamais été mon objectif ultime. C'était un moyen. Un moyen d'échapper à l'étouffement, à la peur, à l'indignité de la dépendance absolue.

Non, ce livre n’est pas un trophée, n’est pas le point final d’une ascension.

Ce livre existe pour dire une chose bien plus simple, bien plus universelle, et pourtant si souvent tue : j’ai tenu. J’ai tenu quand tout poussait à lâcher. J’ai tenu quand la logique même conseillait d’abandonner. J’ai tenu quand la fatigue était telle que le sommeil lui-même était une fuite impossible. Tenir. Ce verbe modeste, opiniâtre. Et parfois, dans l’économie secrète de l’existence, tenir est déjà une victoire totale. Dans un monde obsédé par les résultats visibles, spectaculaires, quantifiables, l’argent gagné, la promotion obtenue, la maison achetée, tenir est un acte radical, invisible, qui n’apparaît sur aucun bilan. C’est une victoire sur soi, sur le désespoir, sur la tentation de la dissolution. C’est la preuve qu’au cœur de l’être, il y a un noyau qui résiste, qui persiste, qui insiste. Ce livre est le témoignage de cette persistance.

Je n’écris pas pour inspirer. L’inspiration est un mot trop léger, souvent galvaudé. Je ne cherche pas à être un modèle, un exemple à suivre. Chaque parcours est singulier, chaque combat est propre. Ce qui m’a sauvé ne sauvera peut-être personne d’autre. Je n’écris pas non plus pour me plaindre, pour déverser

un flot de lamentations et réclamer une compassion rétrospective. La plainte est stérile, elle enferme dans le passé.

J’écris pour fixer, pour graver dans le marbre des mots, une vérité simple, crue, qui me semble essentielle : on peut être digne sans être arrivé. La dignité n’est pas le privilège de ceux qui ont atteint le sommet. Elle est accessible à chaque instant, dans la manière de faire face à l’échec, à l’attente, à l’incertitude. On peut être pauvre et digne. Précaire et digne. En recherche et digne. La dignité est une posture intérieure, pas un statut social.

On peut être fort sans être installé, sans être blindé, sans être sûr de soi. La force dont je parle n’est pas celle de l’arrogance ou de l’invulnérabilité affichée. C’est la force de la fragilité qui persiste, du doute qui continue d’avancer, de la peur qui n’empêche pas d’agir. C’est la force du roseau, pas du chêne. Elle plie, parfois craque, mais ne rompt pas, et se redresse toujours.

On peut avancer sans certitude, sans garantie, sans applaudissements. Avancer dans le brouillard, sans voir à dix mètres devant soi, sans savoir si le pont tiendra, sans avoir l’assurance d’un accueil chaleureux à l’arrivée. Avancer parce que l’alternative, l’immobilité, la régression, est pire. Avancer

comme un acte de foi dans le mouvement lui-même, indépendamment de sa destination.

Aujourd'hui, après tout ce chemin, les doutes, les chutes, les lueurs d'espoir, je sais une chose avec une clarté absolue, une certitude forgée dans le fer et le froid des réalités :

Je ne dois rien à la chance. La chance, ce sourire capricieux du destin, cette faveur imméritée, je l'ai peu croisée. Ou alors elle était si bien déguisée en épreuve que je ne l'ai pas reconnue. Non, ce qui m'a porté, ce qui m'a permis de parcourir ces miles nautiques dans la tempête, ce n'est pas un coup de dé favorable. Ce n'est pas un héritage, un piston, un concours de circonstances heureux.

Mais je dois tout à la persévérance. À cette qualité ingrate, peu glamour, peu spectaculaire. La persévérance n'est pas un sprint, c'est une marche. Ce n'est pas un éclair, c'est une braise qui couve sous la cendre. C'est la capacité à recommencer le lendemain ce qui a échoué la veille. À se relever après une défaite. À ajuster son tir après un échec. À garder le cap quand la boussole affole. La persévérance est la mère de toutes les compétences, la racine de tous les possibles. Elle est faite de petits actes répétés, de discipline minuscule, de refus quotidiens de céder. Je lui dois chaque petit gain, chaque porte entrouverte,

chaque moment de répit. Elle a été mon outil principal, mon seul vrai capital.

Et cette persévérance, je le sais désormais, n'est pas liée à une croyance aveugle en un avenir radieux. Elle est plus profonde, plus existentielle.

Si demain devait encore me refuser ce que j'attends, ce que j'espère, je continuerai quand même. Pas parce que j'y crois aveuglément, pas par optimisme naïf. Non. Mais parce que renoncer ne m'a jamais ressemblé. Renoncer est une option qui n'a jamais fait partie de mon logiciel de survie, de mon système d'exploitation. C'est une porte que je ne sais pas ouvrir, un chemin que mes pieds ne savent pas emprunter. Continuer est devenu ma nature, ma manière d'être-au-monde. Même si c'est pour buter sur un nouveau mur, même si c'est pour connaître une nouvelle déception. Continuer, c'est affirmer sa présence au monde, c'est refuser l'effacement. C'est dire, par l'action la plus basique : « Je suis encore là. Et je vais tenter encore. »

Alors voilà. Les combats de Patrice, mes combats, ne sont pas terminés. Ils ne le seront probablement jamais. La vie n'est pas un jeu vidéo avec un boss final à terrasser et un écran « FIN » qui s'affiche. C'est une succession de défis, de grands et de petits, qui se transforment, changent de visage, mais ne

disparaissent pas. Les combats contre la précarité ont peut-être cédé la place à d'autres combats : contre la rigidité intérieure, contre la solitude du succès naissant, contre la perte de sens dans la routine, contre l'usure du temps, contre la difficulté de rester humain, vulnérable, vrai, dans un monde qui pousse à la performance et à la carapace.

Mais ils ont un sens désormais. C'est la grande différence. Avant, je me battais dans le brouillard, pour échapper à une souffrance, une peur. Aujourd'hui, je me bats avec plus de clarté. Je me bats pour préserver quelque chose, une dignité, une intégrité, une certaine idée de moi-même, la relation précieuse avec Pascale, la capacité à être léger. Je me bats pour construire, pas seulement pour échapper. Je me bats pour quelque chose, pas seulement contre quelque chose. Et cette nuance change tout. Elle donne une direction, une couleur, une profondeur à l'effort.

Avoir un sens, ce n'est pas avoir toutes les réponses. C'est avoir une boussole intérieure qui indique, non pas le nord géographique, mais son propre nord moral, existentiel. C'est savoir pourquoi on se lève le matin, au-delà de la simple nécessité de gagner sa vie. Pour moi, ce sens est multiple : honorer le sacrifice silencieux de ma mère en vivant une vie

pleine et digne ; être un homme sur qui Pascale peut compter, non pas comme sur un roc inerte, mais comme sur un compagnon vivant, vulnérable et fort ; prouver, à moi-même d'abord, que l'on peut traverser les ténèbres sans en sortir monstrueux ; et peut-être, à ma toute petite échelle, laisser une trace, cette trace écrite, qui dit : « C'était possible. Tenir était possible. Rester humain était possible. »

Et cela, ce sens-là, si ténu, si personnel soit-il, cela suffit pour continuer. Cela suffit pour mettre un pied devant l'autre, jour après jour. Cela suffit pour affronter les nouvelles ombres qui se profilent, les nouvelles lumières qui éblouissent. Cela suffit pour garder les yeux ouverts, le cœur fragile mais battant, et avancer, non plus en survivant hébété, mais en homme conscient, blessé mais debout, qui sait désormais ce qu'il porte en lui, et ce qu'il refuse de laisser derrière.

Le livre se referme ici. Mais l'histoire, elle, ma petite histoire humaine, continue. Elle continue dans le bruissement des jours ordinaires, dans les choix silencieux, dans les regards échangés, dans les efforts invisibles. Elle continue, non plus comme un cri de détresse, mais comme une mélodie, parfois dissonante, souvent fragile, mais tenace. Une mélodie qui dit, simplement : j'ai tenu. Je tiens. Et je tiendrai.

Fin.

Les combats de Patrice

Les combats de Patrice raconte le parcours d'un homme ordinaire confronté à une série d'épreuves qui l'obligent à se redéfinir. Patrice avance dans un environnement marque par les tensions familiales, les pressions sociales et le poids des attentes collectives. Rien n'est spectaculaire en apparence, mais chaque situation met à nu ses fragilités, ses doutes et sa difficulté à trouver sa place.

Le roman explore surtout des combats intérieurs. Patrice lutte contre la résignation, contre le regard des autres, contre ses propres contradictions. Ses choix, parfois hésitants, parfois maladroits, montrent un personnage humain, imparfait, souvent pris entre ce qu'il voudrait être et ce que la réalité lui permet d'accomplir. Les relations, qu'elles soient familiales, amicales ou amoureuses, jouent un role central et revèlent autant de sources de soutien que de conflits.

À travers ce récit, le livre interroge la notion de dignité, la persévérance face à l'échec et la capacité à continuer màlgré la fatigue morale. Les combats de Patrice n'est pas un roman d'éxploits, mais une chronique lucide et sobre sur la résistance quotidienne, celle qui ne fait pas de bruit mais qui décide du destin d'un homme.